

Un Homme de Lettres

Pauline Pucciano

à tous les profs qui ont accompagné mon enfance, ma carrière et ma vie, à leur conscience professionnelle, à leurs difficultés avec la hiérarchie, à leurs maladies psychosomatiques les veilles d'inspection, à leur humour, à leur mauvaise humeur, à leurs grèves, à leurs grogues, à leur dévouement , à leurs vacances, à leurs migraines, à leurs fous rires, à leurs cordes vocales abîmées, à leurs dépressions, à leurs coups de gueule, à leur fatigue le soir, à leurs cafés, à leurs salaires insuffisants, à leurs projets, à leurs sorties, à leur bonté, à leur courage.

À la mémoire de Samuel Paty et de Dominique Bernard

Acte I

Mercredi 24 juin

« Je cherche le mot.

Le nom de ce je ne-sais-quoi que je trouve gênant, en permanence, dans le monde, dans presque toutes les situations. Quelque chose d'un peu obscène, d'un peu indiscret. C'est une chose dont les autres gens ne semblent pas souffrir, ce qui me fait dire que le problème vient de moi. Je suis le seul à m'arrêter à ces détails, à m'y noyer. Cela fait longtemps que je le sais, probablement depuis l'adolescence. »

- Cette chose, comment vous la définiriez ?

« Une banalité, une trivialité, une laideur. Un prosaïsme. Voilà : j'ai trouvé le mot. Il y a quelque chose qui me gêne dans le prosaïsme du monde. Et j'ai compris tout de suite que cette délicatesse était mon secret le plus intime, la dernière chose de moi à révéler, la plus honteuse. J'ai mis mon corps à nu bien des fois, et je reconnais mes fautes quand il le faut. Mais cela, cette infirmité qui n'affecte ni mon corps ni mon esprit, mais mon rapport au monde, je l'ai toujours tenue cachée, enfouie sous des apparences de plus en plus calculées. J'ai fait de ma vie une improvisation permanente, une infiltration quotidienne, une trahison généralisée. »

- À quel moment, en particulier, ressentez-vous cette fausseté ?

« Par exemple, dans cette salle de classe où je joue le rôle du professeur de français. Les élèves me trouvent drôle, et ont toujours un peu peur de faire les frais de mes réparties. Ils ne chahutent pas pendant les cours, et certains me font même la grâce d'entrouvrir leur esprit quand je parle. Qui pourrait deviner le malaise qui est le mien au contact de cette réalité ? Elle semble si paisible, si tranquille... Mais moi je ne le suis pas, tranquille. La laideur carcérale des bâtiments, l'odeur de sueur fauve qui flotte dans les salles qui se vident, les préjugés affreusement prévisibles des enfants, leur essentielle incapacité à

penser, la langue de bois de l'administration, les injonctions contradictoires du ministère, le bruit de la craie qui crisse, la répétition ad nauseam des mêmes remarques rouges sur les mêmes copies blanches... tout cela constitue un environnement fondamentalement hostile, dans lequel je dois faire un effort terrible pour me fondre.

C'est pour ça, je pense, que j'ai développé cette tendance à rêver ma vie. Il me suffit de faire un pas en arrière - de prendre un tout petit recul sur le monde - et mon imagination répare le réel, elle instaure une profondeur derrière les platitudes de la vie. Prenons cette salle de classe, ce préfabriqué vétuste, dont les vitres sales laissent filtrer une lumière avare. C'est un lieu insupportable, tel qu'il est. Alors mon imagination le transforme en un temple, un sanctuaire du savoir, où, en tendant l'oreille, on peut encore entendre murmurer la langue des dieux. La lumière blanche au-dehors l'enveloppe comme si nous étions dans une nuée. Il n'existe plus de monde au-dehors, il n'y a plus que ce lieu crépusculaire où les anciennes magies opèrent, hors du temps. Les voix des grands morts nous parviennent et nous ébranlent - je suis leur voix, leur médium, leur pythie. Lorsque mon imagination a fini de réparer le réel - et cette opération, le plus souvent, ne prend qu'une seconde - je reviens dans mon rôle, devant mes spectateurs ravis. Car la grandeur que mon imagination a créée, la beauté de mon rêve, m'habitent dans le réel. Elles donnent un timbre particulier à ma voix, une énergie lumineuse à mon regard. Est-ce que je fais cours ? Est-ce que je suis en transe ? S'agit-il d'un travail ou un d'un rituel ? Suis-je un professeur ou un sorcier ? Cette ambiguïté poétique plane sur l'heure de cours, elle transfigure l'espace, mais aussi le lien ô combien fragile et éphémère qui me relie aux élèves. »

- Vous avez dit : j'ai fait de ma vie une « trahison généralisée ». Ce que vous décrivez dans votre salle de classe, cela relève de la trahison, selon vous ?

« Vos questions ne sont jamais prosaïques, et c'est pourquoi je reviens inlassablement vers vous. Savez-vous comment mon imagination vous répare ? Evidemment, ne soyez pas surprise, vous aussi vous avez besoin d'être réparée, comme tout ce qui existe. Le réel est fêlé, c'est une faute originelle, même les meilleurs d'entre nous n'y échappent pas. Je ne veux rien savoir de votre corps, de votre vie, ni même de votre visage. Vous êtes le plus souvent derrière moi, et vous n'êtes qu'une voix. C'est à votre voix que je pense, pas à vous. Si je pensais à vous, cela supposerait que vous êtes une personne dotée d'un nom, d'un prénom, d'une date de naissance, d'un état civil, une personne capable d'erreurs de jugement - une personne capable de puanteur. Mais vous n'existez

dans mon esprit qu'à l'état de voix - vous savez, je mets toujours un temps fou à me souvenir de votre nom. Et vous êtes l'une des seules personnes dont je sois incapable de reconstituer le visage en votre absence. Je ne pense pas, honnêtement, que je vous reconnaîtrais dans la rue, et je vous supplierais certainement de vous taire si vous entrepreniez de me raconter votre vie. Vous êtes, comme les grands morts, de l'étoffe des anges et des fantômes, androgyne, sans consistance, imperméable au temps comme aux lois de l'espace. Vous me hantez, d'ailleurs, d'une certaine manière, votre voix me hante."

- Vous me retirez mon nom, mon visage... Vous pensez que votre imagination me réduit ?

« La plupart du temps mon imagination invente et amplifie. Mais il lui arrive de réduire. Ce sont la face et le revers du même pouvoir. Mon imagination vous réduit, mais elle vous distille - elle tire de vous votre substantifique moelle. »

- Est-ce qu'elle me trahit ?

« Elle vous transforme, donc, elle vous trahit. La trahison est le seul rapport qu'on puisse avoir avec le réel. Du moins, le seul rapport que moi, je puisse avoir. La fidélité au réel m'est impossible. Si l'on me forçait sans cesse à coller au réel, je pense que j'en mourrais. »

Il était presque 19h et la lumière encore éclatante donnait aux salles désertes une allure de dimanche. Arsène buvait un café tiède à la fenêtre ouverte de la salle des professeurs, admirant les marronniers en fleurs qui s'épanouissaient en silence, lorsque Laure entra. Il sursauta, comme il le faisait toujours quand on le tirait de sa rêverie, et il lui sourit, dans le contrejour. Elle s'approcha de lui et s'installa à la fenêtre d'à côté, sans rien dire. Ces deux-là étaient souvent pris pour des amants. On ne les avait jamais surpris ensemble, mais leur intimité se devinait à leurs silences. Ils faisaient toujours front, avec un discret et solidaire entêtement, contre toutes les menaces - élèves, parents, inspecteurs - et leur entente immédiate et tacite ne semblait explicable, curieusement, qu'à condition de leur prêter une relation sexuelle. Les relations sexuelles, pourtant, ne mènent que rarement à une entente immédiate et tacite, et ne fondent qu'exceptionnellement une solidarité indéfectible. Mais la communauté scolaire ne réfléchissait pas si loin.

Arsène s'attarda sur le visage légèrement fané de Laure, qu'il avait toujours aimé regarder. Elle avait une beauté discrète, comme une lumière timide qui paraissait toujours s'excuser de briller. Elle regardait souvent dans le vide, et ses yeux clairs reflétaient alors des gouffres intérieurs qu'elle paraissait trop petite, trop menue pour contenir.

- C'est à quelle heure, le pot de départ ? demanda-t-il.
- Dans une demi-heure, je crois.
- Tu veux un café ?
- Je veux bien. Tu crois que je peux fumer, à la fenêtre ?
- Il n'y a personne.

Ils restèrent à nouveau silencieux quelques minutes, tandis qu'elle allumait sa cigarette avec des gestes nerveux, et qu'Arsène, avec une galanterie un peu surjouée, lui préparait, dans un gobelet de plastique blanc, le breuvage insipide qui usurpait le nom de café. Il ne lui demanda pas si elle prenait du sucre, mais lui en versa deux sachets d'autorité.

- Comment ça s'annonce, les vacances ?

Laure lui jeta un regard triste, où étincela une larme d'effroi, vite évaporée.

Il baissa la tête.

- Et toi ? demanda-t-elle sans répondre. Tu pars en Provence ?
- Oui, dit-il. Je n'ai pas beaucoup d'imagination...

Elle rit.

- Arsène, ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle.

- Si, je m'inquiète. Je pense beaucoup à toi en juillet et en août. J'ai toujours peur de ne pas te revoir à la rentrée.

Elle rit, d'un rire affecté qui masquait mal son émotion, comme s'il avait dit une bêtise.

- Tu as trop d'imagination, dit-elle. Tu as peur que je demande ma mutation sans te prévenir ?

Arsène ne répondit pas, mais son regard s'attacha à elle - pénétra en elle, au coeur de ses angoisses mises à nu, pour verser sur elles sa douceur réparatrice. Elle savait qu'elle se souviendrait de ce regard, de cette minute précieuse et suspendue, qui n'allait pas disparaître, mais rester éternellement allumée dans la nuit qui l'attendait. Elle s'accrocherait désespérément à ce regard, comme à un phare, qui lui indiquerait la direction du rivage. Le rivage, la terre ferme, c'était septembre.

@@@@

- Monsieur Drouet, toutes mes félicitations ! Vos élèves se sont surpassés dans *Rhinocéros* ! Le petit Traore est absolument incroyable ! J'en avais des frissons, au monologue final !

Arsène sourit, et ses yeux pétillèrent. Monsieur Bourgouin, proviseur, qui fêtait ce soir son départ à la retraite, avait la soixantaine bedonnante et débonnaire. Arsène n'avait jamais eu de reproches à lui faire - c'était un homme droit, avec un sens aigu du service public, une grande humanité dans sa gestion des personnels et des élèves, une régularité d'horloge, le tout assorti de vues un peu traditionnelles sur la tenue en classe et le respect dû aux enseignants. Son coeur au tic-tac régulier avait donné pendant dix-sept ans son rythme et sa dignité à cet établissement de centre-ville. C'était, à ses moments, un bavard impénitent qu'il était impossible d'interrompre. Aucun professeur, malgré les efforts qu'ils déployaient tous pour éviter de tomber dans ses filets, n'ignorait les détails de sa vie de famille, qui semblait tirée d'un film des années 60. Quelque chose de l'école du *Petit Nicolas* semblait survivre mystérieusement à travers lui - il avait le paternalisme serein, l'anecdote facile, l'oeil espiègle et la barbe blanche. Il faisait rempart à la modernité, pour le meilleur et pour le pire. Laure l'accusait d'être sexiste, et Arsène se devait de reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Mais il l'aimait bien, malgré tout, ce monsieur en costume impeccable qui ne vieillissait pas, parce qu'il avait l'air d'avoir soixante ans depuis qu'il le connaissait, et peut-être depuis toujours.

- Oui, Traore est très prometteur...
- Quelles spécialités a-t-il choisies en Terminale ? demanda Bourgouin.

- J'ai insisté pour qu'il prenne Humanités, Littérature et Philosophie. J'espère qu'il fera quelque chose de son talent.
- Ah, Drouet... tout est là ! « Qu'as-tu fait de ton talent ? » C'est une question terrible, n'est-ce pas ? Je n'aimerais pas qu'on me la pose.

Quand un collègue survint, Arsène en profita pour s'éclipser, et, ne trouvant Laure nulle part, alla s'asseoir près du buffet. Tout en engouffrant, un peu mécaniquement, des petits carrés de quiche lorraine ramollis, il contemplait la salle d'un air maussade. Le prosaïsme s'imposait ici de manière brutale - par le volume des voix criardes qui résonnaient sous le haut plafond, par les striures parallèles des gobelets en plastique, par les vilains vêtements des collègues, par le goût acide du vin rosé. Arsène ferma les yeux, un instant, et les rouvrit. Il se trouvait maintenant dans une comédie sociale, où chaque détail prenait du sens, où chaque laideur devenait amusante et évocatrice, où chaque collègue devenait archétypal. Le jeune Commault campait un parfait Rastignac - d'ailleurs, il ne se souciait nullement de Bourguoin, et consacrait tous ses efforts à séduire le nouveau Proviseur. Il était secondé, dans cette tâche servile, par Madame Sainte-Rose, volubile et vulgaire, qui faisait les honneurs du lycée comme une Verdurin. Il y avait aussi un vieux Don Juan, une Bovary, une Merteuil - Arsène souriait, à part lui, amusé de trouver autant de grands personnages chez d'aussi petites gens. Laure le rejoignit bientôt.

- Où est le nouveau Proviseur ? demanda-t-elle.
- Je te donne un indice : il a été accaparé immédiatement par les gens dont les dents rayent le plancher...

Laure sourit, chercha des yeux, et trouva presque immédiatement ce qu'elle cherchait.

- Il n'est pas mal, dit-elle.

Arsène eut l'air choqué.

- Tu trouves ?

Il reconsidéra l'homme sur lequel il était passé trop rapidement, comme sur un figurant. La quarantaine, quelques reflets blancs dans une chevelure noire à la coupe ciselée, en bras de chemise, avec des chaussures chères. Grand, mince, élégant. Trop souriant.

- Tu as raison, ma parole. Il n'est pas mal.
- Comment il s'appelle ?
- Il n'a donné que son prénom - « Appelez-moi Franck », avec un petit sourire enjôleur...
- Non, dit Laure d'un ton incrédule. Je ne te crois pas.
- Je t'assure.

Elle soupira en poursuivant son observation attentive de l'homme.

- Je ne suis pas sûr qu'il me plaise, à moi, reprit Arsène.

- C'est parce que tu es jaloux, le taquina-t-elle. Tu veux être le seul homme séduisant du Lycée.

Il la regarda, et admira tout en elle. Sa coquetterie, sa gaieté, son ambiguïté joueuse - tout cela relevait d'un courage de vivre presque surhumain.

- Je peux t'envoyer des textos, cet été ? demanda-t-il.

Les yeux de Laure se voilèrent.

- Non, sauf si je t'en envoie un d'abord. Je préfère éviter les surprises.

Il avait envie de lui prendre la main, de la prendre tout entière dans ses bras, de l'arracher à sa vie. Mais il se contenta de hocher la tête.

- D'accord, dit-il. Mais promets-moi que tu m'éciras. Que tu me donneras de tes nouvelles. Pas comme l'été dernier.

Elle leur resservit, à tous deux, un plein gobelet de vin rosé, et ils trinquèrent.

- Je te le promets, dit-elle.

Mercredi 1er juillet

« Je me souviens de la première fois que j'ai mis les pieds en Provence, vers douze ou treize ans. C'était le mois de février - mais un février lumineux et tendre, un février embaumé tel que je n'en avais jamais vu ou imaginé. Le paysage m'a séduit, tout entier et pour toujours. Il m'a invité à le parcourir et s'est donné à moi. Sans aucune préparation, sur la chair vierge de mon âme d'enfant, les pins, les montagnes, les roches rousses, les iris se sont imprimés profondément. La Méditerranée n'a jamais cessé par la suite d'exercer sur moi son invincible attraction - bien sûr, plus tard, s'y sont mêlés des plaisirs de l'esprit, l'envoûtement des vieilles pierres, les sorcelleries d'Athènes et de Rome, mais le premier choc a été sensuel, violent, irréversible. C'était le choc de la lumière, la sortie d'une caverne septentrionale où le monde engoncé, rétréci, était un monde d'ombres et de brume. J'ai eu l'impression de sortir d'un ventre obscur et aveugle, et de pousser mon premier cri.

C'est drôle, j'ai vu beaucoup de gens attachés à une terre. Je veux dire, attachés de cette manière viscérale. Mais le plus souvent ce sont des gens qui y sont nés, et pour lesquels cette terre représente une famille, une racine, un âge d'or. Pour les gens comme moi, qui sont nés en banlieue parisienne, c'est une idée très abstraite que celle d'aimer son terroir ou sa ville. Je n'ai pas de souvenir plus laid que celui du décor de mon enfance - non que mon enfance eût été malheureuse, d'ailleurs, mais l'espace autour de moi n'avait pas de grâce. La laideur des périphéries est inimaginable. Je suppose que vous avez toujours vécu à Paris - non, ne me répondez pas, je ne tiens pas à le savoir... Il y a certaines choses qu'on ne peut pas comprendre quand on a toujours vécu dans un bel endroit - on ne peut pas comprendre la souffrance particulière de ceux qui sont privés de beauté. Je crois qu'il n'y a pas de mot pour ça : être privé de beauté. Il y a un mot pour la privation d'amour, pour la privation d'argent, pour la privation de nourriture, pour la privation de chaleur, et même pour la privation d'un toit, pour la privation des droits, pour la privation de liberté, pour la privation de santé. On est isolé, pauvre, affamé, on a froid, on est SDF, on est opprimé, on est prisonnier, on est malade. Mais comment nommer cette réalité à laquelle personne ne pense, parce que les gens qui la vivent, la plupart du temps, n'en sont pas conscients, et parce qu'elle n'intéresse pas les autres, quand, par hasard, ils s'en rendent compte ? Il faut être un transfuge pour s'intéresser à cette réalité. Il faut avoir vécu

dans la laideur, puis avoir découvert la beauté, et avoir compris qu'elle imprégnait, comme la richesse, comme la lumière ou la santé, la vie de certaines personnes depuis leur premier souffle, tandis que d'autres n'y ont jamais accès, parfois pendant toute leur vie. Leur existence est vouée au béton et aux poteaux électriques, aux mornes plaines encombrées, aux ciels bas, à la pollution, aux embouteillages, aux graphismes publicitaires hideux. Ils sont privés de beauté depuis leur enfance - soit ils apprennent à vivre sans elle, soit leur soif de beauté les déracine. Moi, je suis un déraciné. Un héliotrope.

Ces vacances en Provence me ressourcent profondément chaque année. J'ai l'impression de prendre ma ration vitale de lumière - la lumière du matin, transparente et dorée, la lumière violente du zénith, la lumière tardive des diners au jardin. Je n'en ai jamais assez. Tout ce qui vient de la lumière me paraît séduisant, jusqu'à la poussière des chemins et aux ruisseaux asséchés, jusqu'aux maux de tête, à la sueur et à la soif. »

- Est-ce que votre femme partage cela avec vous ?

« Elle s'ennuie un peu, par moments, et ne supporte pas la canicule. Cet été, des amis à elle viennent au village d'à côté. Cela lui fera du bien. »

- A quoi pensez-vous, quand vous marchez, par exemple, dans ce paysage que vous aimez ? Est-ce que vous pensez à votre vie ?

« Oui. »

- Si vous le permettez, même si cela vous paraît sauter du coq à l'âne, j'aimerais revenir à un détail dont vous m'avez parlé au début de la séance. Pourquoi avez-vous associé vos collègues à des personnages littéraires ?

« Je ne sais pas, pour passer le temps, pour rendre les choses plus supportables. »

- À qui n'avez-vous pas attribué de personnage ?

« À Laure. »

- Laure n'est-elle pas déjà un personnage littéraire ?

« Vous m'accusez de Pétrarquisme ? Voilà bien quelque chose dont personne ne m'avait jamais accusé... »

- Avez-vous en mémoire des vers de Pétrarque ?

« *Que de fois, tout en pleurs, fuyant le genre humain,
Et me fuyant moi-même en mon charmant asile...* Je n'arrive pas à me souvenir de la suite. »

- Se peut-il que vous ayez attribué des personnages à tous les autres pour dissimuler, ou indiquer, le fait que Laure soit associée, par vous, au personnage littéraire qui porte son nom ? Vous voulez bien considérer cette hypothèse ?

« Ai-je vraiment le choix ? »

- Comment définiriez-vous le personnage de Laure dans la littérature ?

« Une muse, aimée chastement, dans la tradition de l'amour courtois. Une jeune femme qui meurt à trente-huit ans et qui laisse des regrets éternels... Je ne vois pas votre visage, mais j'imagine votre sourire de triomphe, là, derrière mon dos. Vous pouvez retourner au silence, maintenant, vous avez atteint le but de vos questions démoniaques, et je sais que je ne trouverai le repos qu'après avoir tiré jusqu'au bout le fil de ce nouvel écheveau... C'est un art véritable, vous savez ? et vous le maîtrisez à la perfection. L'art des questions démoniaques.

Mais revenons à Laure. La courtoisie imprègne depuis le début mes relations avec elle, comme pour compenser ce dont elle est victime. Je suis toujours d'une politesse, d'une retenue parfaite avec elle. Bien sûr, « courtois » signifie beaucoup d'autres choses... En classe, j'explique toujours cette notion par l'expression « la dame de mes pensées ». Cela me semble bien montrer tout ce que l'amour courtois peut avoir d'imaginaire. Et il vrai que je pense à Laure. Je lui ai d'ailleurs dit, et cela ne vous a pas échappé, que je pensais beaucoup à elle, durant l'été. Et, pour répondre à l'une de vos innombrables questions démoniaques, oui, il m'arrive de penser à elle quand je marche, en Provence. Je lui ai même demandé la permission de lui écrire, ce qui relève sans doute d'une courtoisie peu

commune. Et puis c'est un amour adultère, un amour secret, un amour interdit, un amour fatal. On dirait que vous avez raison sur toute la ligne, sauf sur un point.

- Lequel ?

« Ce n'est pas de l'amour. C'est de l'inquiétude. Je hais son mari, sans le connaître, c'est vrai. Et je rêve sans doute de la protéger, parce que je m'inquiète pour elle. Notre relation doit être maintenue secrète car le moindre appel, le moindre message pourrait déclencher de la violence. »

- Vous insistez sur votre inquiétude. De quoi avez-vous peur exactement ?

« J'ai peur qu'elle meure. »

- Avez-vous peur de ressentir alors des regrets éternels ?

« Bien sûr. »

- Hmm. Nous tenons quelque chose. Mais vous n'avez pas tiré le fil de l'écheveau jusqu'au bout... La Provence, Laure, Pétrarque... Nous allons nous arrêter là.

Il était midi moins le quart et Arsène finissait son café et son journal à l'ombre d'un tilleul. Il se laissait bercer par les voix chaleureuses, chantantes, qui le dépaysaient. Il se laissait hypnotiser par les flaques d'ombre et de lumière qui le plongeaient dans l'atmosphère d'un début de vingtième siècle. Il fut tiré de sa rêverie par des propos qu'il entendit à la table d'à côté.

- Moi, je n'ai plus honte de le dire, maintenant. Je l'aime bien, Marine.

La phrase lui fit l'effet d'un coup de couteau lacérant un Renoir. Son coeur se mit à battre

- comme si l'attaque avait été personnelle, comme si un danger inattendu avait surgi.

- Elle comprend la vie, au moins, pas comme tous ces politicards véreux...

Arsène ouvrit la bouche, car l'adrénaline avait toujours eu sur lui cet effet paradoxal de le faire parler. Les phrases étaient là, toutes prêtes, toutes formées. « Comment a-t-elle réussi à vous faire croire qu'elle était une femme du peuple ? Qu'elle n'était pas une politicienne parmi les plus opportunistes ? Comment a-t-elle réussi à vous faire oublier son nom de famille, au point que tous, même ses détracteurs, l'appellent complaisamment par son prénom ? »

Mais, heureusement, les phrases moururent dans sa bouche, lui laissant un goût désagréable qui se mêlait à l'amertume du café. Il vida son verre d'eau et déposa un billet trop important sur la table. En se levant, il jeta un oeil à la table où la patronne faisait son numéro.

- Les autres, c'est palabres et compagnie... ça vous entortille dans la mélasse. Marine, au moins, elle parle vrai.

La patronne était une femme d'une cinquantaine d'années, joviale et facile. Elle versait la bonne humeur à la pression, et Arsène l'avait toujours trouvée sympathique. Il lui adressa un regard gêné, balbutia un au-revoir trop rapide, et il entendit derrière son dos des rires méridionaux qui saluaient son départ.

- Ah, Véronique, tu nous as choqué le parisien, disait une voix d'homme.

Pour rentrer à la villa, il fallait traverser le village, la place de l'Eglise qui dominait la vallée, et suivre, pendant deux kilomètres, une petite route tapissée d'aiguilles de pins qui serpentait parmi des jardins odorants. Le silence des vieilles pierres et des arbres dissipa quelque peu l'impression désagréable qu'il avait ressentie. Il se tança lui-même - n'était-il pas ridicule de réagir de cette manière ? Ces propos, il les entendait souvent. Mais ici, dans ce pays de Cocagne, dans ce pays de soleil, l'obscurantisme n'avait pas droit de cité...

Il faillit appeler Karine, sur le chemin du retour, mais il n'avait pas envie de marcher avec le portable à la main, et ne le fit pas. Karine était particulièrement belle, en ce moment. Il ne savait pas si c'étaient ses robes fleuries, ses jambes bronzées, son visage reposé. Elle avait l'air heureuse, solaire. Elle riait souvent. Arsène en était très content, car il avait toujours eu l'impression qu'elle n'était pas convaincue par cet éternel pèlerinage en Provence, et que ce sacrifice lui coûtait. Ils parlaient de tout et de rien, dans la maison ombreuse. Elle avait demandé beaucoup de détails sur la situation de Laure, la veille au soir, et Arsène s'était rendu compte qu'il ne disposait d'aucun détail, d'aucune date, d'aucune blessure caractérisée.

- C'est embêtant, avait dit Karine, car tu ne pourrais pas appeler la police, même si tu le voulais.
- Tu penses que je devrais ?
- Je ne sais pas. À part toi, au Lycée, qui d'autre est au courant ?
- Je ne sais pas, personne je crois.
- Elle a de la famille, des amis ?

Laure, qui était si proche de lui lorsqu'ils travaillaient ensemble, semblait s'évanouir comme un songe. Il ne savait rien d'elle, hormis sa beauté fragile, sa souffrance, sa peur, et son courage.

- Je me rends compte que je n'en sais rien.
- Peut-être que tu devrais en parler à ton Proviseur.

Une pointe de tristesse l'avait pris à la pensée que « le Proviseur » ne désignait plus le bon Bourguin. La conversation, relâchée et primesautière, ne s'était pas attardée sur ce sujet grave, et avait dérivé. Arsène avait confiance dans le jugement de sa femme. Sans être jamais prosaïque, elle le riviait au réel, trouvait les mots pour lui permettre de s'accommoder au monde. Leur entente était une transparence. Arsène avait le sentiment de pouvoir tout lui dire, et qu'elle pouvait tout comprendre. L'eau de leur mariage était suffisamment claire pour voir le fond.

Il avait un peu chaud, mais la sensation était délicieuse. Il arriva à la villa et poussa le portail silencieux - Karine était au téléphone, il reconnaissait sa voix qui modulait à travers le chant des cigales. Il avait du mal à entendre ce qu'elle disait - car elle murmurait. Cela l'étonna - il n'entendait pas les syllabes articulées, juste ses intonations caressantes, trainantes, suspensives, qu'il connaissait bien, même s'il ne les avait pas entendues depuis un certain temps.

Ce fut un nouveau coup de griffe, pas dans un simple tableau, cette fois, mais dans la chair du monde.

Le soleil tout à coup lui monta à la tête et il dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Dans son vertige, il lâcha le sachet de tomates, et regarda stupidement les fruits rouges rouler dans l'allée. Il eut une coulée de sueur froide qui inonda son dos, puis une nausée légère se mit à faire tanguer les oliviers autour de lui.

En un instant, cependant, Karine fut avec lui, douce, inquiète, pleine de sollicitude, et elle lui offrit son épaule pour l'aider à s'asseoir à l'ombre, sur la terrasse. Elle lui dégrafa sa chemise, lui apporta un verre d'eau, alla ramasser les tomates, tâta son front, son pouls, observa l'évolution de la couleur de son visage.

- Pourquoi est-ce que tu refuses de porter un chapeau, Arsène ?
- Parce que ça donne l'air con, dit-il en souriant.
- Et une insolation, ça ne donne pas l'air con ? demanda-t-elle, vaincue par son sourire.

Quelques minutes plus tard, tout était revenu à sa place. Les oliviers étaient rendus à leur sage et tortueuse immobilité. La salade de tomates, rafraîchissante et assaisonnée à souhait, faisait à nouveau couler l'été dans son corps rasséréné.

@@@@

L'omniprésente Salomé, qui cumulait auprès de Karine les casquettes d'amie d'enfance, de voisine et de confidente, pouvait au besoin assumer d'autres rôles. Il lui était arrivé d'être son entremetteuse, son infirmière, sa complice, et même sa collègue pendant quelques mois. Elle entretenait avec Arsène des relations artificielles de bon voisinage; tous deux respectaient depuis quinze ans une distance prudente, mais une inimitié sourde, jamais avouée devant Karine, mais parfaitement transparente à leurs yeux respectifs, s'était creusée entre eux, ne cessant de s'agrandir à mesure que le temps passait.

Salomé était au village voisin avec son frère - quelle heureuse coïncidence. Cet état de fait n'avait pas été débattu entre Karine et Arsène, ce dernier se contentant d'enregistrer la nouvelle de leur proximité, et de prier secrètement pour qu'ils ne soient pas trop envahissants. Ce soir, dans ce restaurant un peu trop cher, tandis que les trois autres évoquaient quelques souvenirs lointains, Arsène se taisait, et laissait libre cours à son sens salvateur de l'observation. Salomé était montée en grade dans son entreprise, et

devait gagner beaucoup d'argent à présent. Cela se voyait à la texture crémeuse de ses vêtements, à la perfection de sa peau. Son frère, un peu plus jeune qu'elle, mais issu du même moule physique et social, venait de divorcer, et affectait un volontarisme exemplaire.

- Tu te souviens, Karine, disait Guillaume, de ces vacances que tu étais venue passer dans le Lubéron chez notre tante ? Vous deviez être en Terminale...

- Oui, je m'en souviens très bien, je te trouvais très mal élevé à l'époque !

C'était fou, pensait Arsène, ce que les écarts sociaux pouvaient se creuser avec l'âge. Karine et Salomé étaient presque identiques lorsqu'elles étaient plus jeunes - tout comme les élèves de ses classes. La jeunesse fondait les différences dans son creuset miraculeux, dans sa beauté fraîche, dans sa pauvreté étudiante. On était encore trop léger pour subir le poids des déterminismes sociaux, qui n'étaient encore que des déterminismes scolaires. Et puis les années tourbillonnaient, comme une centrifugeuse, et finissaient par extraire la quintessence de chacun. Karine était, aux yeux d'Arsène, bien plus belle que Salomé. Ses robes fleuries à quelques dizaines d'euros lui allaient bien, ainsi que son allure de jeune fille, ses cheveux naturels qui ne rencontraient que très rarement les ciseaux du coiffeur, son élégance faite de simplicité et de banalité. Salomé, quant à elle, dégageait une aura de féminité et de luxe, obtenue dans l'alchimie de ses lotions coûteuses et dans la sorcellerie cabalistique des grandes marques - sorcellerie puissante, capable de transmuier, par la magie d'un sceau, la laideur en quelque chose de désirable, et la vulgarité en raffinement.

Arsène n'éprouvait plus depuis longtemps aucune fascination pour les femmes bien habillées. Leur élégance, l'éclat de leurs bijoux, leurs sacs à main toujours neufs, étaient des signes ostentatoires de leur appartenance sociale. Une fois qu'on les avait vus sous cet angle, il était impossible de retourner à une béate admiration, ou même à un désir vague. Tous ces accessoires étaient un cri de mépris et de suffisance, de narcissisme et de vanité. Même la parfaite minceur, chez les femmes d'un certain âge, lui était suspecte. Combien d'heures fallait-il passer dans des salles de sport ignobles, chez des diététiciennes, ou dans des cliniques esthétiques hors de prix, pour obtenir ce résultat ? Et comme il préférait les femmes qui passaient leur temps libre à se promener, à lire ou à rêver...

- Qui d'entre vous était le plus fort en prépa ? demanda Guillaume.

- C'était Arsène, de très loin...

La voix de Salomé avait pris une inflexion particulière pour articuler ce compliment. Arsène, qui la connaissait, attendait le retour du bâton.

Guillaume affecta la surprise.

- Vraiment ? Mais pourquoi tu as choisi d'être prof ?
- Alors ça, dit Salomé, c'est un mystère.

Karine souriait, et regardait Arsène avec intérêt, curieuse d'entendre sa réponse.

- Nous y voilà, dit-il. L'éternelle question. Pourquoi tu as choisi d'être prof... c'est-à-dire : pourquoi tu as choisi de demeurer dans la classe moyenne ? ou plus exactement : qu'est-ce qui t'a pris, bon dieu, de faire exprès de demeurer dans la classe moyenne ? Je vais vous faire un aveu qui va vous étonner, toi et ta soeur : j'aime la classe moyenne.

Salomé éclata d'un rire argentin et se tourna vers son frère.

- Je t'avais prévenu, c'est un phénomène...
- Dis-moi, dit Guillaume amusé : qu'est-ce que tu aimes, dans la classe moyenne, je suis curieux de l'entendre...
- Je n'aime pas la classe bourgeoise. Je ne m'y sens pas à ma place. Mais je ne suis pas à l'aise non plus dans les milieux où on n'a aucun goût pour la culture et où on méprise les intellectuels. Alors la classe moyenne est pour moi le seul milieu familier et inclusif. Et à l'intérieur de cette classe, j'aime particulièrement les profs. Ces gens qui préfèrent avoir du temps plutôt que de l'argent. Qui ont la culture sans avoir de richesses. Ces gens que j'aime parce qu'ils ne savent pas se vendre, parce que se vendre ne les intéresse pas, parce qu'ils travaillent pour réussir leur mission, année après année, cohorte après cohorte, avec patience et humilité. Dans l'ombre.

Guillaume ne savait plus quoi répondre, mais Salomé, qui avait une longueur d'avance, vint à son secours.

- Arsène prétend qu'il n'est pas à l'aise dans la bourgeoisie, mais il n'y a rien de plus faux. N'est-ce pas Karine ?
- Il est à l'aise dans tous les milieux, dit Karine.
- Non, se défendit Arsène.
- Que tu n'aimes pas les beaux, on peut le comprendre. Mais qu'est-ce que tu reproches à la classe bourgeoise? demanda Salomé.
- Je n'ai pas de respect pour l'argent ou la réussite sociale. Les vieux beaux qui vont au golf dans leur BMW ne m'inspirent aucune sympathie, aucun respect, aucune envie. Je n'ai pas envie de les connaître, je n'ai pas envie de leur parler, je n'ai pas envie d'être eux.
- Ce n'est pas un peu réducteur ? Il y a des bourgeois très fréquentables, à ce qu'il me semble, continua Salomé.

- Bien sûr. J'en ai connu des tas. Les bourgeois ne sont pas plus responsables que les autres de la classe dans laquelle ils sont nés. Mais la bourgeoisie, en tant que classe, fonde son pouvoir sur l'argent, la croissance, l'ascension sociale. Et ces valeurs n'ont aucun sens pour moi.
- Tu exagères, dit doucement Karine. Tu te bats pour que tes élèves réussissent, pour qu'ils aient accès à l'ascenseur social.
- Oui, parce que c'est mon rôle. Je les aide à prendre l'ascenseur, mais moi je suis très bien à mon étage.
- Si on te proposait de changer de situation sociale, là, tout de suite, tu ne le ferais pas ? demanda Guillaume, incrédule.
- Pour quoi faire ? Pour devenir cadre ? Pour quitter l'enseignement ? Non. Je ne l'ai pas choisi quand j'étais jeune, et je ne regrette pas mon choix. Je pense que le bonheur est une affaire de sens. Qu'on est heureux quand on fait quelque chose qui a du sens.
- Tu es heureux dans ton travail ?
- Oui.
- Tu es le seul prof heureux dans son travail ?
- Peut-être. J'explique du Baudelaire. J'analyse des films d'Orson Welles. Je monte des pièces de Ionesco. Pourquoi voudrais-tu que j'aie envie de remplir des diaporamas pour gérer des projets ? Je suis plongé dans la littérature - pourquoi voudrais-tu que j'aie envie d'utiliser la langue de bois ?

Salomé rendit les armes, avec grâce, et sourit d'un air de condescendance admirative - comme si elle prenait plaisir à regarder la prouesse d'un enfant.

- Karine, tu as épousé un saint, dit-elle. Le seul véritable homme de gauche que j'aie jamais connu.
- Une perle rare, commenta Guillaume, comme s'il parlait d'un cru exceptionnel ou d'une femme de ménage se tuant à la tâche sans jamais rien réclamer.

Arsène fit un sourire figé et attendit que la conversation se détourne - ce qui arriva quelques secondes plus tard. Puis il retourna au fond de sa chaise et de sa mauvaise humeur. Guillaume regardait beaucoup Karine, et faisait assaut d'esprit français. On eût dit qu'il prenait le contrepied de la gravité d'Arsène - ses phrases étaient comme des bulles de champagne, légères, nombreuses, sans consistance, et traîtreusement capiteuses.

A 22h, le téléphone d'Arsène vibra.
C'était un message de Laure.

- J'aimerais revenir sur votre image de la lacération. Ce coup de couteau dans le Renoir, ce coup de griffe dans la chair du monde... Ce sont les images que vous avez employées.

«C'est incroyable, ce que vous arrivez à faire surgir, sournoisement, juste en mettant certaines choses à côté l'une de l'autre. Je sais que c'est une technique, une sorte de tournure d'esprit, et depuis le temps que je suis allongé dans ce divan, j'ai parfois l'illusion que je la maîtrise presque aussi bien que vous. Mais je vous rassure, c'est loin d'être le cas, vous êtes imbattable. Vous montrez des passerelles là où, décidément, je ne les vois pas. Et pourtant elles sont là, je vous le concède. Ce n'est pas vous qui les inventez. Et ce simple trait d'union fait surgir des tas de choses : en fait, vous n'êtes pas très loin de la métaphore. Un rapprochement inattendu, et voilà que quelque chose déferle.

On dirait presque, à entendre votre question, que j'ai l'impression de vivre dans un tableau. Que la chair du monde est un Renoir. Et que l'intrusion de l'extrême-droite et de l'adultère sont sur le même plan. Des choses laides, que je n'ai pas envie de connaître, qui ne m'intéressent pas, que je ne voudrais surtout pas voir *représentées*. »

- Pourquoi la lacération ?

« Parce que l'intrusion de la laideur fait échec à mon imagination. Vous vous souvenez ? J'ai besoin d'enchanter le monde. Et il faut que le monde se laisse faire, pour que cela fonctionne. Quand il résiste trop, quand il s'arme pour me résister, ma fiction ne tient pas. Ce qu'un coup de couteau détruit dans un tableau peint, ce n'est pas une forme, c'est l'illusion de réalité que donne le tableau. Devant un tableau déchiré, on ne peut plus rêver. On voit à *travers*. Toute la magie de son atmosphère s'échappe par le trou. »

- Ce que vous dites, à votre avis, vaut également pour votre mariage ? Votre mariage est une toile peinte ?

« Vous réussissez à avoir toujours la même intonation pour poser vos questions. Ça aussi, ça me fascine. Vous êtes capable de poser des questions infernales, des questions

porteuses de milliers d'insomnies, avec le ton que l'on prend d'habitude pour demander un éclaircissement théorique. C'est une neutralité magnifique. Une vraie toile blanche. Je peux vous prêter toutes les intentions que je veux. Il n'y a rien en vous qui résiste à mon imagination, car il n'y a rien en vous de réel. Parfois, je me demande si vous n'êtes pas un pur produit de mon cerveau malade. »

- Et votre mariage ?

« Le mariage, c'est un monde que l'on construit à deux, un univers avec des personnages, des habitudes, une langue, une histoire, une géographie. Un monde qui n'est pas tout à fait le monde réel, qui n'est pas tout à fait un monde imaginaire. Un monde qui se situe entre les deux. »

- Pourquoi entre les deux ?

« Il ne peut pas être imaginaire, puisqu'il est partagé. Cela lui confère toute la réalité dont il a besoin. Mais il est malgré tout construit, et toujours construit contre le monde, et en cela il ressemble à une fiction. »

- Vous avez parlé d'un coup de griffe dans la chair du monde. C'est un coup de griffe dans la chair de ce monde-là ? De ce monde construit « contre le monde » ?

« Oui. Le monde, le vrai monde, est ce qui griffe, pas ce qui est griffé. »

- Tous les mariages, selon vous, fonctionnent de la même manière ? Ils construisent un monde à part ?

« Oui, je pense. »

- Vous vous êtes arrêté abruptement, quand vous m'avez raconté votre soirée. Vous ne m'avez pas dit ce que contenait le message de Laure.

« Mon mariage, tous les mariages, Laure... Vous venez encore de le faire, vous voyez : un rapprochement inattendu - mais cette fois-ci en posant une question. Mais je suis docile, et puis je vois que la séance touche à sa fin. Laure est prisonnière de la fiction de son

mari, je suppose. Une fiction morbide dans laquelle il lui fait jouer un rôle dégradant. Laure n'est jamais explicite. Ses messages ne disent rien de précis. Celui-là pas plus que les autres. »

- Pourrait-on aller jusqu'à dire que ses messages sont des toiles blanches, sur lesquelles vous pouvez mettre toutes les intentions que vous voulez ?

Mardi 18 août

C'était non seulement la fin du mois d'août, mais la fin de l'après-midi, et la chaleur devenait plus caressante, d'une luminosité plus tendre. Arsène respirait largement, pour emplir ses poumons des senteurs qui montaient de la terre, et qu'il souffrait de devoir quitter bientôt - celle des pins, surtout, dont la résine entêtante lui apportait un bonheur étrange. Il pressait le pas, certain que Karine était rentrée de son déjeuner avec Salomé, et qu'elle l'attendait à présent sur la terrasse ombragée, avec un livre et un verre de quelque chose de frais. Elle lui avait proposé de venir, mais il avait décliné, préférant le silence crissant des cigales sur les chemins rocaillieux. Mais lorsqu'il était arrivé au village, par cette petite route qu'ils ne prenaient jamais, il l'avait repérée de très loin, sur la place. Était-ce parce qu'il reconnaissait l'imprimé fleuri de sa robe légère ? Ou parce qu'elle était la plus jolie des femmes de ce tableau ? Ou parce que sa présence, comme un phare, brillait au milieu de tout ce qui n'était pas elle ?

Karine était assise à une petite table de café. Au début, en s'approchant, il ne regarda qu'elle : ses mouvements gracieux, très légèrement maniérés, son visage mobile qui s'animait d'émotions diverses, ses cheveux indisciplinés qui dépassaient toujours de ses élastiques mal serrés. Il la trouva si semblable à celle qu'elle avait été quinze ans auparavant, qu'il en sourit involontairement. C'était ainsi qu'elle lui avait souri, à lui, ainsi qu'elle avait penché la tête dans cette attitude d'écoute concentrée, avant de réagir à ce qu'il disait, avec ses yeux, d'abord, puis avec ses lèvres. En tournant la tête vers la personne en face d'elle, il pensait trouver Salomé, et se figea en découvrant Guillaume. Le beau Guillaume, avec une chemise très blanche ouverte sur sa poitrine très glabre, où battait son cœur invisible.

Arsène s'approcha assez pour observer les traits de leur visage, et entendre les éclats les plus hauts de leurs rires. Car ils riaient beaucoup, tout en se caressant du regard, et les paroles qu'ils se renvoyaient comme des balles de ping pong paraissaient vives, ciblées, pleines d'adresse et d'effets. Il s'assit sur un muret, avec d'autres badauds qui suivaient une partie de pétanque, mais garda les yeux rivés sur la scène qu'il avait surprise.

Comme un acteur dont le rôle est soudain récrit, modifié par un auteur capricieux en plein milieu d'une scène, il se trouvait embarrassé dans ses déplacements, ses gestes et même ses pensées. Il ne savait pas quoi faire. Il songea à prendre une chaise et à s'imposer à eux afin de faire cesser leur manège. Il possédait en lui assez de verve et

d'humour cinglant pour mettre Karine mal à l'aise et lui faire payer cette marée de tristesse qu'elle lui faisait ressentir. Il songea aussi à passer son chemin et à ignorer délibérément l'importance de ce qu'il venait de voir. Il était possible, après tout, de considérer qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Ce Guillaume faisait le beau, et Karine n'était pas insensible à son charme. Mais quelque chose le dérangeait dans ces deux attitudes possibles : il ne se reconnaissait pas, ni dans le rôle du mari jaloux, ni dans celui du cocu philosophe. Il n'y avait en fait aucun rôle pour lui dans cette scène. Il se jouait quelque chose dont lui, Arsène, était absent, forclos. C'était la scène interdite de sa propre éviction.

- Ah, on dirait que les hommes ont encore perdu ! chanta une voix de femme tout à côté de lui.
- Les hommes, ils ne sont plus bons à rien, cet été...
- C'est le réchauffement climatique, ça leur tape sur le système.

Arsène se leva, sans savoir pourquoi, et fit un grand détour pour traverser la place sans être vu de Karine. Il s'arrêta à l'épicerie et acheta un sac de tomates et un melon, et sa voix ne trembla pas lorsqu'il plaisanta avec l'épicière. Puis il prit, de l'allure la plus naturelle du monde, le chemin de la villa de location. En arrivant dans le jardin, il se souvint des tomates qu'il avait lâchées l'autre jour, en entendant Karine murmurer au téléphone. Cette fois, il ne fit pas de malaise. Le jardin, la terrasse, la porte d'entrée, constituaient un décor d'emprunt qui rendrait les choses plus faciles. Il lui suffirait de se donner une contenance, par exemple, préparer le repas et servir deux verres de vin rosé. Ce simple jeu de scène lui permettrait sans doute de continuer à donner le change. Donner le change était le seul rôle qu'il lui convenait d'endosser, face à cette scène qui l'avait frappé d'effroi. Le rôle du témoin caché. Celui dont les autres ne savaient pas qu'il savait. Cette minuscule longueur d'avance, absurdement, le rassurait.

Quand Karine revint, d'un pas léger, un petit sourire flottant au coin des lèvres, il fut naturel, aimable, badin, il la fit rire en imitant l'accent du Sud et en inventant les incidents imaginaires qui auraient pu émailler sa promenade; il lui servit du vin. Elle parla brièvement de Salomé, et ne mentionna pas Guillaume. Son mensonge à elle, et son silence à lui, les firent entrer dans un nouvel espace, qui n'était déjà plus le monde conjugal familial qu'ils avaient construit ensemble, mais un espace théâtral, fait de scènes et de coulisses, de zones d'ombre et de coups de projecteur, un espace où chaque mot résonnait de plusieurs sens, et où chaque émotion se dédoublait aussi. Alors qu'Arsène était triste, il fut plus drôle qu'à l'accoutumée. Alors que Karine n'était plus

amoureuse d'Arsène, elle lui fit l'amour avec plus d'audace, et connut un violent orgasme. Alors que l'idée de leur séparation avait déjà surgi, blême et fantomatique, et qu'elle hantait déjà leur coeur, leur couple parut ce soir-là plus solide, plus réel et plus vivant.

Mercredi 19 août

« C'est un sujet auquel j'avais déjà réfléchi. Bien avant d'avoir l'impression que ça pouvait m'arriver à moi. Peut-être parce qu'il y a tant d'adultères dans la littérature. Je me souviens que j'étais tombé sur une étude statistique qui m'avait frappé : plus de la moitié des hommes se définissent comme infidèles, et plus du tiers des femmes... Et je m'étais demandé : pourquoi tant de gens sont-ils infidèles ? Parce qu'à ce niveau de fréquence, cela prend des proportions anthropologiques. Il y a forcément là quelque chose de plus fondamental que le sexe, car après tout, si le besoin de liberté sexuelle était si grand, il n'y aurait plus de valeur de la fidélité, et tout le monde serait tranquille. Or, cette valeur demeure comme valeur. Et l'adultère se commet comme une infraction, comme une incursion hors de la norme. Les gens ne se définissent pas comme « non monogames ». Ils se définissent comme « infidèles », et les mots ont un sens. Ce qu'il faut entrevoir, derrière ces statistiques, c'est l'expérience humaine qui est visée. Les gens ne cherchent pas le sexe, car il ne s'agit pas de cela, ou plutôt, s'il s'agit de cela, c'est que le sexe est alors mêlé à autre chose, qui reste à déterminer. Ils ne cherchent pas l'âme soeur, car ils quittent rarement leur conjoint. Ce qu'ils vivent, ce qu'ils désirent, ce qui leur donne un plaisir incomparable, c'est l'impression soudaine de dérailler. Au sens propre. L'adultère ouvre des chemins de traverse. Il agrandit le champ des possibles, il donne une autre signification aux gestes du quotidien, il transforme la vie en une « aventure ». Et c'est bien pour ça que « avoir une aventure » est le terme consacré, en français. Une personne adultère transforme son rapport au temps et à l'espace, elle doit se montrer ingénieuse et inventive dans ses différents rôles, elle doit prendre des risques, elle doit envisager sa liberté de front, car ses choix de vie sont sans cesse remis en question, elle doit faire place à sa propre folie, et à celle, potentielle, des autres - ivresse des sens, passions jalouses, manques obsédants. C'est tout cela, que l'adultère recherche : ce frisson de danger et de plaisir, de culpabilité et de joie, cette impression de liberté absolue, de liberté retrouvée.

- Vous avez déjà trompé Karine ?

« Vous ne m'écoutez pas... Je suis justement en train de vous dire que les gens se trompent d'objet du désir. Ils croient désirer leur collègue de bureau, leur belle-soeur, leur client, leur compagnon de voyage. Mais ce qu'ils désirent, c'est tout simplement de vivre de manière poétique. Et comme ils sont incapables de poésie, la plupart du temps, et qu'ils ne savent même pas ce que c'est, ils s'inventent une histoire de séductions et d'obstacles, d'émotions réprimées, de dilemmes moraux, de combats et de redditions... Mais le sexe n'est qu'un prétexte - l'objet du désir, le vrai, c'est la fiction, c'est la sortie du réel. »

- Nous y revoilà.

« Oui, nous y revoilà. C'est la raison pour laquelle je n'aurais jamais trompé Karine. J'assume mon désir de fiction. »

- Vous avez parlé de « dérailler », tout à l'heure. Est-ce un désir que vous partagez ?

« Oui, sans cesse.

- Et qu'est-ce que cela pourrait être, pour vous, aujourd'hui, de « dérailler » ?

« Déménager dans un autre pays. Changer de métier. Avoir des enfants. Décider de m'investir pour une cause. Me suicider. Partir pour un long voyage... Il y a quelque temps, j'ai déraillé, vous vous souvenez ? J'ai décidé de sauter le pas et de faire une psychanalyse. Et c'est bien l'aventure la plus folle, la plus obsédante et la plus passionnante que j'aie jamais entreprise. Je vis toujours avec la conscience qu'il existe une infinité d'aiguillages possibles. Je n'ai pas besoin de tromper Karine pour avoir l'impression d'être libre. »

- Et Karine ? Se pourrait-il qu'elle ne se sente pas libre avec vous ?

« Peut-être. Peut-être a-t-elle besoin qu'on la séduise de nouveau. Qu'on la surprenne, qu'on l'emmène quelque part où elle n'avait pas prévu d'aller. »

- Et vous ? Vous n'avez pas envie qu'on vous emmène quelque part où vous n'aviez pas prévu d'aller ?

« Mais c'est ce que vous faites avec moi chaque semaine, docteur. »

Arsène insista pour accompagner Karine jusqu'à la gare, à pied. Elle s'en étonna, mais le laissa faire en souriant. Quelques feuilles commençaient à jaunir et à crisser sous les pieds, mais il y avait encore dans l'air l'odeur paisible de l'été.

- Après tout, dit-il, tu es encore en vacances jusqu'à 9h00...

Arsène semblait étayer son propos par son pas nonchalant, alors que Karine regardait sa montre. Ils finirent par harmoniser leur allure, comme ils le faisaient naturellement depuis quinze ans, sans prononcer un mot. Beaucoup de choses n'étaient pas dites, entre eux - sans doute parce que beaucoup de choses n'avaient pas besoin d'être dites. Mais dans ce silence transparent et fluide, s'était lové un silence massif, qui pesait comme une pierre invisible au fond de l'eau. Le nom de Guillaume n'avait jamais plus franchi leurs lèvres, depuis cet après-midi où le mensonge avait insidieusement imprégné leur vie conjugale. Il se cachait là, quelque part, au milieu de leurs phrases et de leurs gestes de toujours - ils en avaient l'un et l'autre une conscience aiguë, presque permanente, et pourtant ils n'en parlaient jamais. Il était un non-sujet, une non-pensée. Une absence centrale qui exerçait sa gravitation muette.

- On dirait que tu n'as jamais vu ces rues, dit Karine d'un air moqueur. On dirait que notre petite ville t'émerveille.

Arsène sourit, mais ne répondit pas. Elle avait parfaitement raison; il était attentif à chaque détail de ce trajet, qui était son trajet à elle, tous les matins et tous les soirs. Un trajet qui matérialisait cette routine dont elle devait être lasse, qui se répétait dans l'espace comme les habitudes se répétaient dans le temps. Il fallait le considérer d'un oeil neuf, chercher le lieu d'où pourrait surgir la merveille.

- Tu comptes m'accompagner jusque dans le wagon ? demanda-t-elle, amusée, quand il la suivit à l'intérieur de la gare.

- J'aurais bien aimé, malheureusement je n'ai pas de titre de transport.

- « Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable », dit Karine en riant.

Il rit à cette pointe d'esprit - et il en souffrit, aussi. Mais il la retint avant qu'elle partît et l'embrassa. Elle lui rendit un baiser, mais ce baiser était un au-revoir distrait, dénué de toute sensualité.

Elle disparut dans le couloir plein d'ombre. Sa jolie silhouette, avec sa jupe noire et ses petits talons, fut aspirée par le souterrain qui paraissait mener à un monde inconnu et irreprésentable. Et il resta un moment là, à trainer devant la petite gare, dans laquelle des travailleurs se pressaient, sans doute pour prendre le même train qu'elle. Il y en avait de

toutes les tailles, de toutes les formes. Les hommes seuls, entre trente et soixante ans, se ramassaient à la pelle. Certains avec des chaussures pointues, d'autres avec des mallettes sérieuses, certains un peu chauves, d'autres avec des chapeaux, certains rasés de près, qui répandaient des effluves d'after-shave, d'autres avec des barbes savamment entretenues. Arsène s'étonna qu'il y eût tant d'hommes dans le monde. Il s'assit sur un muret, et en choisit un au hasard. Un homme un peu plus jeune que Karine, avec un visage intense, un peu émacié, et une grande élégance naturelle. Une vraie gueule de romantique.

L'homme sortit sa carte de transport, et passa le portillon d'une façon qui trahissait une longue habitude. Arsène le suivit, passa sous le tourniquet, et se trouva bientôt sur le quai, qui, il le vérifia, était bien celui du train de Karine. C'était le début de la ligne, et le train était déjà en gare, si bien qu'Arsène put repérer la place où elle se tenait. Dans le sens de la marche, dans un carré. Il l'avait imaginée en train de lire, et fut un peu surpris, et déstabilisé, en la voyant écrire des messages, avec un sourire vague, sur son téléphone portable. Mais peu importait - il avait repéré sa place. On prenait toujours la même place dans les trains.

L'homme s'était assis à quelque distance, dans la rame. C'était parfait. Il formait un complice idéal.

Avant de se sauver - car si Karine levait les yeux et le découvrait sur le quai, c'en était fini de ce petit complot - Arsène essaya de regarder sa femme avec un regard vierge. S'il était un inconnu, s'il était cet homme au visage émacié et au regard intense, quel détail, chez Karine, le frapperait-il? Et il sut, immédiatement, que c'était ce sourire, ce petit sourire vague et amusé, qu'elle adressait à l'écran de son téléphone, et dont aucun homme, en la regardant, ne pouvait se retenir d'être jaloux.

@@@@

Le lendemain, sur la place qu'elle avait l'habitude d'occuper, dans le train, se trouvait une enveloppe où étaient inscrits les mots « À une passante ». Intriguée, elle regarda autour d'elle, mais elle était parmi les premiers voyageurs. Dans l'enveloppe, se trouvait une belle feuille blanche, remplie de lignes élégantes, à l'encre noire. Elle ne connaissait pas cette écriture. La lettre disait :

« *Madame,*

Je vous ai regardée si longtemps hier que j'ai eu envie de vous peindre. Votre visage baissé était éclairé, d'en dessous, par la lumière de l'écran de votre téléphone, si bien qu'on avait l'impression qu'un petit projecteur discret, intime, était braqué sur votre sourire. Vous sembliez très amoureuse, Madame, si l'on en juge par ce long sourire qui a duré presque 19 minutes, et qui tantôt s'étirait, tantôt disparaissait presque avant de revenir sur vos lèvres. J'imagine - mais je me trompe peut-être - que vous parliez avec un homme. J'aimerais être cet homme qui éclaire ainsi votre visage, mais, en humble spectateur, je me contente de rendre hommage à votre beauté. »

C'était tout. Il n'y avait pas de numéro de téléphone, pas de nom, pas de signe. Karine relut la lettre plusieurs fois, et regarda, avec un peu d'anxiété, les voyageurs installés autour d'elle. Son téléphone portable vibra, et elle reçut la notification d'un message de Guillaume. « Ton train est parti ? » Elle resta un moment en suspens. Personne ne la regardait, dans le wagon. Les hommes qui se trouvaient là n'avaient pas des têtes de prédateurs. « Tu es assise confortablement pour que je puisse te tenir compagnie ? » demandait encore Guillaume.

Karine s'assit, la lettre dépliée toujours à la main. Elle la rangea dans son sac, et fut soudain frappée par l'idée que Guillaume, mystérieusement, en était peut-être l'auteur. N'avait-il pas proposé de lui « tenir virtuellement compagnie », tous les matins et tous les soirs, pendant ses trajets ? Le train démarra et le coeur de Karine s'emballa quand elle imagina qu'il surgirait peut-être dans la réalité, là, devant elle, dans le train ou à sa sortie. Guillaume avait, depuis ce fameux déjeuner au village, une existence virtuelle. Il était tout entier contenu dans le petit rectangle lumineux de son téléphone; elle pouvait le réduire au silence, l'effacer ou le faire apparaître, elle le tenait dans ses mains et le manipulait comme bon lui semblait. Mais elle savait bien qu'un jour il sortirait de ce téléphone. Que, comme le génie d'une bouteille, il reprendrait les dimensions d'un homme, pour assouvir les désirs qu'elle refusait de formuler.

« Ca y est, je suis assise. »

Elle tapa ensuite : « Je viens de recevoir une jolie lettre d'un inconnu », puis elle effaça le message. La lettre faisait allusion au fait qu'elle avait l'air amoureux, et cette déclaration indirecte lui paraissait trop explicite.

De loin en loin, cependant, tandis que s'écoulaient les 19 minutes de son trajet, elle s'arracha à la fascination bleutée de son écran pour regarder autour d'elle. La lettre, dans son sac à main, exerçait une attraction différente, moins pressante que celle du téléphone. Elle était dotée d'une couleur, d'un poids, d'une texture, d'une forme. Elle était

un morceau de réel, et son mystère opaque prenait, dans l'ombre du sac à main, lentement possession de son esprit.

- Qu'est-ce que ça vous évoque, les trains ?

« J'ai toujours aimé les trains. C'est un espace en mouvement, mais un espace où l'on peut marcher, rencontrer des gens, et même aller au restaurant. Un espace tout en fenêtres, où on voit défiler le monde, mais où l'on n'est plus nulle part. »

- Mais pourquoi avoir mis cette lettre, particulièrement, dans un train ?

« Ce train, c'est sa routine. Elle semble avoir besoin de sortir de la routine, et je voudrais peut-être lui montrer que le merveilleux peut surgir du plus familier. Que ses gestes les plus quotidiens peuvent être chargés de poésie, d'inattendu. »

- La dernière fois, vous avez employé le mot « dérailler », pour désigner le désir adultère. Vous avez mis la lettre dans le train de Karine pour l'empêcher de dérailler ? Vous voulez la maintenir dans les rails ?

« Cela doit être agréable, cette sensation de faire mouche. Moi, évidemment, je n'y prends qu'un plaisir relatif, car vous faites mouche en plein milieu de mon coeur. Mais je reconnais qu'il y a quelque chose d'un peu jubilatoire dans votre technique, quand elle fonctionne. Ceci dit sans vouloir vous traiter de sadique, bien sûr, je sais qu'il n'y a là rien de personnel. Ainsi donc, c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour l'empêcher de dérailler : je l'attache au train. Je lui fais désirer le train. »

- Qu'espérez-vous au juste de cette lettre laissée dans ce train ?

« Eh bien je me suis déjà posé cette question, voyez-vous. Et la réponse n'est pas facile, parce que je fantasme plusieurs scénarios. Dans le premier, Karine tombe amoureuse de l'auteur de ces lettres. Elle y répond, il lui en envoie d'autres, et lorsqu'elle le rencontre enfin et qu'elle comprend que c'est moi, elle retombe amoureuse de moi. Dans le second, Karine me reconnaît, à travers mes lettres. Elle devine que j'en suis l'auteur, malgré toutes les précautions que je prends, malgré mon écriture déguisée. Elle reconnaît mon style, ma sensibilité, mon regard sur elle. J'ai l'impression que si elle me reconnaissait, ce serait pour moi la preuve qu'elle m'aime vraiment. »

- Pourquoi espérez-vous qu'elle tombe amoureuse d'un inconnu qui lui envoie des lettres dans le train ? N'est-ce pas paradoxal ?

« Parce que je préférerais ça plutôt qu'elle tombe amoureuse de cet imbécile de Guillaume. Parce que ce serait encore moi, malgré tout, qui occuperais ses pensées. »

- Ce seraient vos textes qui occuperaient ses pensées, pas vraiment vous. Avez-vous l'impression que cette lettre que vous avez écrite est plus séduisante que vous ? Que vos textes sont plus puissants que vous ?

« Je voudrais qu'ils soient plus puissants que Guillaume. »

L'amphithéâtre bruissait comme une église. La rentrée des enseignants, bien qu'elle s'accompagnât souvent d'insomnies et d'angoisses, avait toujours, paradoxalement, des allures de fête. Les vêtements endimanchés, la solennité des discours, le caractère exceptionnel de ce grand rassemblement des collègues, manifestaient, derrière une mauvaise humeur affichée et superficielle, quelque chose d'autre. Il s'agissait peut-être simplement d'une forme d'amour du métier, ou tout au moins d'une reconnaissance partagée de l'importance de la mission à accomplir. Les élèves, qui n'étaient pour l'instant que des noms sur des listes, n'étaient jamais aussi légers, aussi sympathiques, aussi désirables que ce jour-là. Ils pèseraient bientôt de tout leur poids d'humanité imparfaite : ils dormiraient en cours, rendraient des copies criblées de fautes d'orthographe et contesteraient des vérités scientifiques attestées depuis des siècles. Mais pour le moment, ils étaient innocents de tous ces crimes. Ils étaient cette génération fragile, vouée à prendre de plein fouet le vent de l'histoire, intellectuellement désarmée par les réseaux sociaux, inconsciente de la dureté comme de la beauté du monde. Aider cette génération n'était pas facile; lutter contre toute une société de l'image et de la rentabilité n'était pas facile. Quand on demandait aux élèves qui, dans la classe, voulait être prof, ils éclataient de rire - pas un rire méchant ou moqueur : un rire spontané devant l'extraordinaire fantaisie, le caractère prodigieusement saugrenu, de cette idée. Passer sa vie à lire et à écrire ? Transmettre une culture morte ? Le tout sans gagner correctement sa vie ? Il fallait être un raté ou un illuminé pour s'engager dans une pareille occupation. Cela relevait du toc, comme de collectionner les timbres ou d'apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes. Mais si l'on en sauvait un ou deux dans chaque classe - si on leur inoculait, à jamais, le goût des livres et du savoir, si on parvenait à incarner pour eux un être humain complet auquel ils souhaitaient, par certains côtés, ressembler, alors cela valait la peine d'endurer le mépris général. C'était cette foi, cette foi intime, presque secrète, presque honteuse, qui rayonnait dans tous ces professeurs. La rentrée scolaire était cette page blanche où tout, pour eux, était encore possible.

Cette ferveur générale s'exprimait encore plus particulièrement chez Laure. La joie qu'elle éprouvait d'être là se lisait dans tous les petits détails de sa personne, et Arsène la contemplait, en proie à une émotion vive. Laure sortait visiblement de chez le coiffeur, et ses vêtements étaient neufs, ainsi que ses chaussures, ses stylos et son superbe agenda. Etre là, être libre, être à côté de lui peut-être, suffisait à la rendre heureuse. Et la démesure de cette joie montrait en creux l'abîme qu'elle avait traversé pendant l'été.

Arsène imagina un instant les eaux noires, visqueuses, de sa prison conjugale. Pour couper court à son émotion, il se lança dans des médisances, tandis que le nouveau proviseur, Franck Vollner, démarrait un diaporama et prenait le micro.

- Tu as vu ? Il y a Rastignac et Verdurin devant nous.

« C'est toujours un moment magique de prendre la direction d'un nouvel établissement. Cela me donne toujours l'impression d'être le capitaine d'un grand navire, et de devoir le mener dans la bonne direction, en maintenant le cap malgré les coups de vent. »

« Une métaphore nautique dès les premières minutes, ça n'augure rien de bon », siffla Arsène, et Laure pouffa.

« Je sais que vous étiez tous très attachés à Monsieur Bourgouin, et comment ne pas l'être ? Lors de notre tuilage, j'ai pu apprécier ses qualités remarquables. C'était un homme respecté des élèves comme de toute la communauté éducative, un homme qui avait le sens de la hiérarchie et des valeurs, un professionnel qui laisse derrière lui une impression de calme et de sérénité. Je dois vous l'annoncer tout de suite, au risque de vous décevoir - mais je ne pense pas vous surprendre : je ne suis pas Monsieur Bourgouin. C'est une nouvelle page de notre établissement qui va s'écrire sous mon impulsion. Je n'aurai ni les mêmes qualités ni les mêmes défauts que lui. Je serai direct, je serai innovant, je serai réactif, je serai sur tous les fronts. »

« Mon Dieu », soupira Arsène. « Il manie l'énumération, mais pas la syntaxe. »

« Et je me consacrerai à impulser à mon équipe l'énergie qui m'habite, et que j'ai envie de partager. Car notre communauté éducative a besoin d'innovation. Elle a besoin de modernité. Elle a besoin d'un nouveau souffle. »

« Superbe rythme ternaire », dit Arsène d'un ton admiratif.

Laure, nerveuse, démarrait un fou rire. Arsène la regardait de biais, secouée de ses silencieux sanglots d'hilarité, et éprouva une grande tendresse pour elle.

« Vous serez tous mes co-pilotes, dans ce grand navire, et ce n'est pas par hasard que j'ai employé cette métaphore. Car j'ai donné une impulsion décisive pour que notre établissement devienne l'établissement-pilote de la grande réforme de la pédagogie inversée. »

« La fameuse pédagogie qui inverse le processus, et qui vide la tête des élèves au lieu de la remplir », continua Arsène, mais Rastignac se retourna et le toisa d'un air désapprobateur. Des murmures inquiets parcouraient la salle, et le proviseur savoura son effet. Il arborait une chemise élégante et un sourire charmeur, et sa confiance en lui, par une opération mystérieuse, paraissait déborder de sa propre personne et se répandre parmi les premiers rangs.

« Il est fini, mes chers collaborateurs, le temps où les professeurs prêchaient sur leur estrade, le temps où les mouches volaient, le temps où les élèves s'assoupissaient au fond des classes. Aujourd'hui nous voulons des classes modernes, interactives, où l'intérêt des élèves est stimulé par la variété des supports. Nous voulons des classes qui ressemblent à des laboratoires, à des think tanks, à des pépinières de talents. Et c'est grâce à vous, chers collègues, chers co-pilotes, que cette grande transition pédagogique va se faire. »

A côté d'Arsène, Laure avait soudain cessé de rire et dévisageait le proviseur avec une expression d'effroi.

- Qu'est-ce que tu as ? demanda Arsène. Tu trouves qu'il abuse du champ sémantique de l'impulsion ?
- C'est un narcissique, murmura-t-elle.

Dans la salle, on pouvait presque voir les blocs se former. Frank Vollner était Dieu séparant les eaux : d'un côté, les collègues ambitieux, soucieux de leur image et de leur influence, qui voyaient dans cette métamorphose l'occasion de se distinguer - et de l'autre, les gauchistes invétérés, les syndicalistes bougons, les râleurs qui se faisaient une gloire de n'être pas montés bien haut, peut-être, mais tout seuls. Arsène savait déjà où allaient ses antipathies; il échangea un regard consterné avec Farid, représentant de FO, qui lui envoya un texto pour lui proposer d'aller prendre une bière après la réunion.

« Tout autour de moi, on me dit : tu es fou, les profs détestent le changement, ils sont réfractaires à toute réforme, ce sont les gens les plus immobilistes du monde. Mais moi je ne crois pas. Je crois qu'il y a parmi vous des gens que l'ancien système bride, et qui rêvent plus grand. Des gens qui ont des projets, qui sont prêts à mettre les mains dans le cambouis pour faire bouger les choses. Des femmes et des hommes qui ont envie de se mettre en synergie et d'être disruptifs. Ce sont sur elles et sur eux que je vais m'appuyer. Ils formeront mon conseil pédagogique, et auront des conditions privilégiées pour expérimenter cette réforme. »

Rastignac, devant, leva la main.

« Je vois que certains parmi vous bouillonnent déjà de questions, et je m'en réjouis », dit Vollner en faisant signe à son agent d'apporter le micro à Rastignac.

« Est-ce que vous pourriez en quelques mots rappeler le principe de la réforme, Monsieur le Proviseur ? »

« Avec un très grand plaisir. La classe inversée, c'est ce pari un peu fou de ne pas lutter contre les nouvelles technologies, mais de s'appuyer sur elles pour gagner du temps. C'est ce changement radical qui consiste à modifier la posture de l'enseignant dans sa classe. Mettre à bas les estrades, mettre à bas le magistral, remettre l'enseignant au niveau des élèves, dans un dialogue presque horizontal. Concrètement, on inverse ce qui est fait en classe et ce qui est fait à la maison : dans la pédagogie traditionnelle, les savoirs sont distribués verticalement pendant la classe, et les exercices sont réalisés à la maison. Eh bien, il s'agit de tout inverser. Les contenus des apprentissages peuvent très bien être regardés à la maison, par des capsules vidéos, des parcours guidés sur internet. Les élèves préparent la classe chez eux, en amont, en visionnant ces contenus. Et lors de l'heure de classe, ils réalisent des exercices, et là, le professeur les aide à réinvestir et à solidifier leurs connaissances. »

Arsène dit à mi-voix : « J'ai une question, Monsieur le Proviseur, avez-vous déjà rencontré un élève de lycée ? » Il n'avait pas parlé assez fort pour que tout le monde l'entende, mais les collègues assis près de lui éclatèrent de rire.

Le Proviseur, qui était très attentif aux réactions de son public, jeta un coup d'oeil dans sa direction, et, comme un drone localisant implacablement la source d'un tir, il arrêta son regard sur Arsène, suffisamment longtemps pour enregistrer son visage.

« Il faudra me pardonner, chers collaborateurs, si je ne partage pas entièrement votre culture commune de l'Education Nationale. Car je suis ce qu'on appelle du sang neuf, et je n'ai enseigné qu'en école de commerce. Notre ministre a compris que, comme toutes les communautés professionnelles, les établissements avaient des besoins fondamentaux qui n'étaient pas pris en compte. Besoin d'un management proactif, besoin d'autonomie dans la gestion des projets, besoin de rompre aussi avec un égalitarisme aveugle. Les collègues qui ont envie de s'investir doivent avoir un retour sur investissement. Des primes, des avantages, des responsabilités, des perspectives d'avenir. Je m'engage à emmener avec moi tous ceux qui le veulent vers une nouvelle étape de leur carrière. »

Il observa un silence sérieux, puis esquissa un petit sourire.

« Et je vais aussi rompre avec une autre habitude : celle des longs discours qui ne servent à rien. Je vous invite dès à présent à vous rendre au réfectoire pour un petit-déjeuner convivial. »

Depuis tout à l'heure, Arsène observait la physionomie de Vollner. Il lui rappelait quelqu'un, sans qu'il pût aller au bout de cette association. Un acteur, peut-être, ou un

présentateur. Il détailla ses traits jusqu'à la nausée - et puis, au moment où Vollner esquissait son petit sourire, cela lui apparut comme une épiphanie.

Frank Vollner lui faisait penser à Guillaume.

Mardi 15 septembre

C'était la dernière heure de l'après-midi, celle où la journée rend les armes et où l'esprit s'ouvre à la rêverie - parfois aussi, miraculeusement, à la pensée d'autrui. Les jeunes gens lisaient, silencieux, baignés d'une lumière de plus en plus dorée. Arsène contemplait leurs attitudes diverses, leurs dos fatigués, leurs fronts penchés. Certains ne pouvaient lire qu'en formant les mots sur leurs lèvres, et leurs bouches encore enfantines articulaient des phrases inaudibles. Comme toujours, Idriss Traore leva la tête le premier. Arsène croisa son regard et lui sourit - le jeune homme sortait de la littérature comme on sort de l'eau, et eut besoin d'une seconde d'adaptation avant de répondre à son sourire. C'était un texte de Victor Hugo, *L'échafaud*, dont Arsène comptait faire une explication. Il en relut les derniers vers.

*Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.
L'astre se répétait dans le triangle énorme ;
Il y jetait ainsi qu'en un lac son reflet,
Lueur mystérieuse et sacrée ; il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux ; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache ;
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi ;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi
De l'éternité calme auguste éclaboussure.
" Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure ?
Pensai-je. Sur qui donc frappe l'homme hagard ?
Quel est donc ton mystère, ô glaive ? " Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.*

La deuxième à relever la tête fut, sans surprise, Cerise Barbeau, qui se mit à lever le doigt d'un air sérieux et déterminé. L'endurance des élèves pour maintenir leur doigt levé et

signifier leur désir de parler avait toujours émerveillé Arsène. Idriss aussi levait le doigt, et Arsène, qui avait envie d'entendre ce qu'il avait à dire, l'interrogea.

- C'est un texte très visuel. On dirait un zoom de cinéma : d'abord l'échafaud, puis la guillotine, puis la lame, et enfin la goutte de sang sur la lame.

Arsène sourit.

- Pourquoi cette goutte de sang ?
- Elle symbolise le martyr des condamnés à mort. Elle est à la fois insignifiante, minuscule, et ineffaçable.
- Avec quoi et comment est-elle mise en parallèle, à la fin ?

Cette fois ce fut Cerise qui répondit.

- Avec l'étoile, grâce à un parallélisme, qui est, Monsieur, vous l'avouerez, un peu facile.

Arsène éclata de rire.

- Cerise, allons ! Il est sublime, ce parallélisme. Il est l'aboutissement de toute une strophe qui fait une variation sur l'image du double et du reflet... Quoi d'autre ? Nous avons fait quelques remarques sur la structure, sur les images... Qu'est-ce qu'on pourrait dire, à première vue, sur l'énonciation ?

Idriss levait la main, mais Cerise prit la parole avant même d'être interrogée.

- Pourquoi est-ce que vous nous faites étudier un texte de Victor Hugo, Monsieur ?
- Quelle drôle de question, dit Arsène. Je pensais que tu avais compris que j'étais professeur de français.

La classe éclata de rire. Cerise, elle, n'eut qu'un demi-sourire agacé et ne désarma pas.

- Vous pourriez choisir des auteurs qui ne sont pas racistes, dit-elle.
- Est-ce que ce texte te pose problème ?
- Non, pas ce texte. Victor Hugo.
- Peux-tu nous expliquer ça ?
- Victor Hugo a écrit un discours écoeurant sur l'Afrique.
- En effet, dit Arsène. C'est un texte qui ne fait pas partie de ses oeuvres littéraires, mais qui n'est pas à son honneur.

Cerise avait dégainé son téléphone et entrepris d'en lire des passages à voix haute.

« Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. »

La classe, qui riait le moment d'avant, se mit à bruire de murmures indignés. C'était l'un de ces moments de bascule que les enseignants connaissent bien, où l'atmosphère du groupe, de manière inattendue et presque instantanée, se transforme, comme une matière instable changeant subitement d'état. L'un de ces moments sans filet où un professeur joue sa réputation et parfois sa longévité dans un établissement. Arsène ferma son visage, et la classe, qui le connaissait bien, lui accorda un droit de réponse. Il attendit que le silence soit complet, puis il parla d'une voix sûre, une voix qui pouvait être douce parce qu'elle ne tremblait pas.

- Personne ne songe à nier que l'Europe a été collectivement une puissance coloniale et raciste, ainsi d'ailleurs qu'une société patriarcale et sexiste. Ce sont là des faits, que nul ne doit ignorer, et qui constituent l'Histoire. Beaucoup de sociétés, dans le monde, ont été hier et sont encore aujourd'hui impérialistes et patriarcales. Le racisme et le sexisme sont des fléaux qu'on doit combattre non dans l'Histoire, mais au quotidien, dans notre existence collective. Dans les salles de classe, dans les familles. Je suis d'accord avec toi, Cerise, sur la nécessité de ce combat. Et il n'y a aucune raison pour qu'on n'en parle pas à l'école.

Arsène observa un bref silence. Les élèves étaient en attente - la qualité de leur écoute était particulière, et le silence qui les reliait au professeur s'était comme solidifié, pour devenir presque palpable, comme un élément physique dans lequel sa parole ondulait et se propageait.

- Mais tu te trompes de combat. Tu te trompes d'ennemi. L'ennemi, ce n'est pas un monsieur qui est mort en 1885, et qui, malgré son génie, à ses moments perdus, à ses moments de médiocrité auxquels le génie même n'échappe pas, reflétait la pensée dominante de son époque. Les crimes de notre époque rejaillissent sur nous, c'est presque inévitable. Dans une société raciste, les gens sont massivement racistes. Dans une société sexiste, les gens sont massivement sexistes. Il y a des exceptions, certes, et il faut leur rendre hommage, mais on ne peut pas jeter tout ce qui constitue un homme pour la simple raison qu'il a été façonné par son temps. Nous sommes nous aussi façonnés par notre temps. Nous trouvons acceptable de manger au restaurant avec des SDF qui mendient sur le trottoir d'en face. Nous trouvons acceptable que des enfants se suicident sur l'île de Lesbos, dans les camps d'accueil des réfugiés. Nous trouvons acceptable de consommer des produits qui proviennent de l'exploitation éhontée d'êtres humains à l'autre bout de la planète. Nous trouvons tout cela acceptable parce que notre société est ainsi faite. Parce que ceux qui se révoltent

contre tout cela sont marginaux, parce que personne ne les entend ni ne les prend au sérieux. Voilà des combats contre le racisme et pour l'humanité qui me paraissent avoir du sens aujourd'hui. Mais faire un procès posthume à Victor Hugo, à quoi cela sert-il ?

Cerise réfléchit un instant.

- Il est toujours montré comme un grand homme, protesta-t-elle. S'il n'était pas capable de résister aux crimes de son époque, ce n'était pas un grand homme.
- Pas un grand homme, peut-être, qu'est-ce qu'on en a à faire après tout ? Mais un grand écrivain, à coup sûr. Un immense poète, qui a laissé plus de 150 000 vers. Et ce que nous étudions, ce n'est pas son discours sur l'Afrique, ce sont ses oeuvres littéraires. La meilleure partie de lui-même, si tu veux.

Arsène sentit, avant même que Cerise ne s'engouffrât dans la brèche, qu'il venait de s'exposer inutilement.

- Alors, vous êtes de ceux qui pensent qu'il faut séparer l'homme de l'oeuvre ?

Arsène fit une pause.

Les élèves étaient moins tendus - Arsène sentit que la majorité d'entre eux avaient été convaincus par son discours. Mais ils se rencognaient dans leurs mauvaises chaises bancales, pour apprécier la joute verbale.

- Cerise, il n'y a pas deux camps. Il n'y a pas « ceux qui pensent que » et « ceux qui ne pensent pas que ». Il y a des questions épineuses, qui nécessitent des réponses nuancées, et qui demandent de suspendre son jugement, le temps de comprendre toutes les implications du problème. Faut-il séparer l'homme et l'oeuvre ? Non, à l'évidence, lorsqu'on se met sur un plan juridique, et même sur un plan politique ou moral. Un artiste n'a pas plus le droit qu'un autre de faire quelque chose d'immoral ou d'illégal. Et peut-être même pourrait-on considérer que sa célébrité, sa puissance, sont des circonstances aggravantes. Mais si l'on se met sur un autre plan, sur un plan scientifique par exemple, ou sur un plan esthétique, la question est beaucoup moins facile à trancher. Si un savant découvre demain un vaccin efficace contre le cancer, mais qu'il s'avère que ce savant est un sadique, ou qu'il a détourné de l'argent, ou qu'il soutient des thèses politiquement incorrectes, faut-il jeter son vaccin au feu ?
- Ce n'est pas pareil pour la science, dit Cerise. Les oeuvres d'art véhiculent des stéréotypes, pas la science.
- Admettons, même si cela pourrait se discuter. Mais il n'y a pas que les oeuvres d'art qui véhiculent des stéréotypes. Les traditions véhiculent des stéréotypes. Le folklore véhicule des stéréotypes. Les mythes et les religions véhiculent des stéréotypes. Penses-tu qu'il faille les supprimer ?

Cette fois, Cerise ne répondit pas. Il la voyait bouillonner, car si elle était à court d'arguments, elle n'était pas pour autant convaincue. Il se demanda, une fraction de seconde, s'il allait reprendre le fil de son cours, mais il choisit de continuer.

- Tu vas peut-être me répondre que Victor Hugo est un symbole, et qu'à ce titre on doit le juger différemment d'un autre écrivain. Que ce statut de symbole confère à son oeuvre une portée politique. Peut-être. Il en a lui-même abusé en portant aux nues Napoléon, en écrivant sa légende, alors même que Napoléon a rétabli l'esclavage, et mené des milliers d'hommes à la mort dans ses guerres impérialistes. Mais réfléchis une minute. Le château de Versailles est symbolique de la monarchie absolue, n'est-ce pas ? Est-ce que cela aurait du sens de le détruire ? De cesser de le visiter ? Sous prétexte que Louis XIV n'était pas démocrate ? Allons plus loin dans le temps - les Romains étaient impérialistes, ils pratiquaient l'esclavage, ils organisaient des jeux violents. Doit-on détruire les vestiges romains ? Doit-on abattre le Colisée ? Cesser d'enseigner l'histoire de Rome ? Cesser d'admirer les ruines de Pompéi ?
- Mais là on peut faire le tri, parce que c'est de l'histoire ancienne, dit Cerise. Il n'y a plus de conséquences aujourd'hui.
- Alors Victor Hugo n'est pas assez ancien pour qu'on fasse le tri dans ce qu'il laisse ? Il faut le prendre ou le rejeter en bloc ?
- Il faut se positionner par rapport à lui.

Arsène réfléchit un instant.

- Nous recevons tous de nos parents, mais aussi à l'école, une éducation, des habitudes, des préjugés, souvent une religion, des principes, des valeurs.
- Notre identité, lança une voix.
- Oui et non, dit Arsène. Ces choses qu'on vous transmet, vous ne les choisissez pas. Elles vous sont imposées. Elles vous forment, certes, mais rien ne vous oblige à les reprendre à votre compte. Vous devez faire un tri dans ce qu'on vous a transmis. Vous gardez ce que vous voulez, vous transformez ou vous rejetez le reste. L'éducation que vous donnerez à vos enfants n'est pas exactement la même que celle que vous avez reçue. Parce que votre identité correspond justement à la façon dont vous opérez un tri.
- Et Victor Hugo ? demanda une autre voix.
- Victor Hugo fait partie de votre héritage. Vous avez le droit de le rejeter en bloc, comme Cerise. Vous avez le droit de l'accepter en bloc, comme certains ultras qui, sans doute, essaient de justifier l'injustifiable. Vous avez aussi le droit, comme moi, d'admirer certaines de ses oeuvres et de condamner certaines de ses positions politiques.

- C'est trop facile, dit Cerise - mais sa voix avait perdu de sa combativité.
- Non, ce n'est pas facile. Faire le tri, c'est beaucoup plus fatigant que de tout prendre ou de tout jeter. Cela suppose de se poser des questions sur tout, de tout analyser, de tout soupeser. Ce sont les positions binaires qui sont faciles, et, excuse-moi Cerise, qui sont dangereuses.
- Ma position est dangereuse ? demanda la jeune fille d'un ton courroucé.
- La simplification est dangereuse. Vous passez six à sept heures par jour sur des réseaux sociaux où vous êtes sans cesse sollicités pour vous positionner. Pour ou contre. Noir ou blanc. Assignés dans un camp. Moi, je suis là pour vous enseigner à vous méfier des antithèses, et à les dépasser.

@@@@

A la fin du cours, Idriss s'attarda auprès du bureau. Quand tous les élèves furent sortis, Arsène s'autorisa à lui sourire.

- Toi aussi, tu t'inquiètes de Victor Hugo ?
- Non, dit Idriss en souriant. J'ai trouvé le texte très beau, et je me demandais justement si cette année, au club théâtre, je ne pourrais pas dire quelques textes poétiques, en plus de la pièce qu'on jouera.
- C'est une très bonne idée, Idriss. Tu as déjà réfléchi à des textes ?
- Oui... Mais je veux bien que vous m'en proposiez, aussi, de genres différents. Peut-être Rimbaud, peut-être Césaire. Et Paul Eluard. Et Victor Hugo, ajouta-t-il avec un sourire malicieux.

Arsène était en train d'effacer le tableau, que son écriture exaltée couvrait toujours de hiéroglyphes étrangement disposés. S'il ne manquait jamais d'effacer son tableau, ce n'était pas seulement par courtoisie envers ses collègues, mais aussi à cause d'un obscur sentiment de honte devant les traces qu'il laissait.

- Et pour la pièce, est-ce que tu as eu le temps de lire celles que je vous proposais ?
- J'adorerais qu'on monte Cyrano, dit le jeune homme presque timidement.

Arsène eut un rire de joie qui lui monta spontanément aux lèvres.

- Tu sais que c'est un pari fou ? demanda-t-il en hochant la tête.

Idriss acquiesça en souriant, et Arsène fut touché au cœur par l'expression de son visage. C'était un mélange de reconnaissance, d'espérance, d'excitation, de hâte, de joie.

- Il va falloir couper, je te préviens, dit Arsène. Et convaincre les autres. Il n'y en aura pas beaucoup pour accepter d'apprendre des alexandrins... Mais on va le faire, Idriss. Je te promets qu'on va le faire. Tu vas finir le lycée avec panache !

- Qu'est-ce qui vous a tant touché, dans cet incident ? Cette élève est-elle, comme Idriss, l'une de vos préférées ?

« Non. C'est une bonne élève, mais je n'ai pas de rapport affectif avec elle. Ce n'est pas son avis à elle qui m'importe, elle représente plutôt pour moi un nouveau type d'être humain. L'homo identitarus. Vous savez, tous ces gens, de tous bords, de tous horizons, qui font enfler le sujet jusqu'à ce qu'il occupe toute la place. La place de l'acte, la place de la connaissance, la place de l'oeuvre, la place de l'amour. Le sujet a absorbé tout le reste.

Je me suis souvent dit que dans la vie, il y a *l'avoir*, *l'être* et le *faire*. Pour moi, c'est le faire qui a du sens, je me fous de ce que je possède, et je me fous aussi un peu de ce que je suis ou de ce que je représente. Mais pour ces gens, le faire n'a aucune importance. La société leur impose *d'avoir* - et eux, individuellement, ils ne se passionnent que pour *l'être*. Le *faire* ne les intéresse pas. Pour ces homo identitarus, ce qui compte, ce n'est pas l'acte, ou la parole, ou l'oeuvre. Ce qui compte, c'est ce que l'on est, d'où l'on vient. Ils envisagent tous les actes, toutes les paroles, toutes les oeuvres, comme des émanations du sujet. Des expressions du sujet. Et si l'on suit cette logique jusqu'au bout, il n'y a plus ni morale, ni science, ni art. Il n'y a plus que des sujets hypertrophiés, qui n'existent que dans une auto-référence permanente. Il n'y a plus non plus de médium entre les sujets, puisque les sujets se heurtent sans cesse, s'offensent les uns les autres, se contredisent et produisent des sens cacophoniques à longueur de temps.

J'ai une élève, l'an dernier, qui avait lu *L'Amie Prodigueuse* d'Elena Ferrante. Elle avait adoré l'oeuvre. Lorsqu'elle a appris que l'autrice conservait son anonymat, qu'elle n'était peut-être pas le double de la narratrice, cela a tout remis en question. Elle m'a dit que si elle découvrait que l'autrice n'était pas issue des bas fonds de Naples, mais de la bourgeoisie romaine, par exemple, elle n'aimerait plus autant son livre. Je lui ai demandé : « et s'il s'avère que c'est un homme ? » Elle a paru offusquée, et a dit qu'alors elle cesserait de lire Elena Ferrante. Je n'ai jamais rien entendu de plus consternant, de plus profondément déprimant. »

- Pourquoi ? Cette remarque est curieuse, certes, mais pourquoi déprimante ?

« Parce que cette lectrice n'a pas de rapport direct avec le texte. Ce qu'elle aime dans le texte ne dépend pas du texte. Ce qu'elle aime dans le texte dépend de la personne de l'auteur. Et cela me désole, parce que pour moi, la personne de l'auteur est la chose la moins intéressante, la plus insignifiante. Finalement, paradoxalement, l'auteur est aussi étranger au texte que le serait quelqu'un qui ne l'a pas écrit. »

- Encore une fois, en quoi est-ce déprimant ?

« Quand on est chrétien, on croit en la possibilité pour le pécheur d'accomplir son salut par un geste de bonté. Je suis athée, mais cette possibilité pour tout un chacun de se racheter par ses actes, me paraît essentielle. Si les actes n'ont plus d'importance, la vie n'a plus de sens. C'est ça qui est déprimant.

- Vous avez employé le mot « amour » à propos des oeuvres. Diriez que vous avez de l'amour pour des oeuvres ?

« Oui, bien sûr. Les oeuvres m'émeuvent, m'accompagnent, m'apprennent des choses, me font réfléchir, m'apaisent, me troublent. J'éprouve du désir pour elles. Indépendamment de leur créateur, que parfois je ne connais pas. »

- C'est intéressant, parce que la lettre du train, c'est d'une certaine façon un texte anonyme, ou sous pseudonyme, en tous les cas un texte dont l'auteur se masque. Voudriez-vous vraiment que Karine éprouve du désir pour cette lettre, indépendamment de son créateur ? Qu'elle sépare l'homme de l'oeuvre ? Ou n'est-ce pas, précisément, le contraire que vous attendez ?

Il arrivait à Arsène d'oublier que sa vie conjugale avait changé de nature, depuis ce soir d'août où Karine avait passé sous silence son rendez-vous avec Guillaume. A certains moments, il se croyait encore à l'époque bénie de la transparence, lorsque la présence de Karine était simple, lorsque ses paroles n'étaient pas encore des répliques. Cette illusion ne durait jamais plus de quelques minutes - le réel venait toujours se rappeler à son bon souvenir à travers un silence, une ambiguïté, un regard absent, une expression indéchiffrable. Karine elle-même semblait alors se rendre compte que son attitude produisait un effet indésirable, comme une onde de choc dont elle avait du mal à évaluer la puissance. Elle se reprenait tout de suite, et son naturel presque parfait désamorçait les questions et les reproches. Elle se remettait au diapason de leur longue relation, sans effort apparent, avec douceur. Mais, dès qu'elle relâchait son attention, cela recommençait.

Arsène se disait qu'ils étaient comme deux instruments désaccordés. Lorsque l'un était en confiance, l'autre souffrait. Ils ne savaient plus être heureux ensemble. Ils ne pouvaient plus produire, au mieux, qu'une illusion. Ce soir, en apparence, était un soir paisible et serein. Arsène corrigeait ses copies sur la table du salon, et lisait les passages les plus croustillants à Karine qui, de son côté, répondait par intermittence à son courrier sur l'ordinateur.

- Ecoute ça :

Victor Hugo a un message péjoratif à faire passer dans le texte : il finissa exilé et perdit toute la fin de sa vie dû à ce message. Il n'est pas concessionnaire. Il montre la semblabilité de la peine de mort à un meurtre.

Karine éclata de rire, complaisamment. Elle avait soupçonné Arsène, au début, d'exagérer les passages qu'il choisissait pour amplifier leur effet comique. Mais elle avait consulté elle-même les pages maladroites, couvertes d'écritures rondes ou de pattes de mouche, elle avait contemplé de ses propres yeux le paysage orthographique dévasté. Elle savait qu'il n'exagérait rien, qu'il se contentait de les lire à haute voix, avec une intonation très sérieuse, et d'en rire, pour éviter d'en pleurer.

- Tu crois qu'ils se relisent ? demanda Karine.

- Non, je ne crois pas. Ils sortent toujours bien avant la fin du temps imparti. Ils ont tellement hâte de se débarrasser de la corvée... Oh, attends, une encore plus belle.

Victor Hugo, grand poète des années Lumières, nous offre ici un texte réactionnaire à la peine de mort.

- Passons sur les années-lumière, dit Karine... Mais, réactionnaire à la peine de mort ? Que veut-il dire ? Qu'être pour la peine de mort est réactionnaire ?
- Ah non, tu n'y es pas du tout, sourit Arsène. Il veut dire qu'Hugo écrit un texte *en réaction* à la peine de mort.
- Non ! dit Karine, incrédule.
- Mais si, je t'assure, je suis devenu très fort en traduction de la langue des élèves. Par exemple : « *Dans la première strophe, Victor appuie que la guillotine est stylée, avec le champ de la merveillesité* », ça veut dire : « Dans la première strophe, Victor Hugo insiste sur la beauté de la guillotine, grâce au champ lexical de la merveille. »

Karine éclata de rire.

- On devrait faire un diplôme pour devenir traducteur de la langue des élèves. Tu serais major de ta promo.

Arsène était lancé, on ne l'arrêtait plus. Ses lectures devenaient plus théâtrales, et Karine se souvint, avec tendresse, de tout ce qu'elle avait aimé, de tout ce qu'elle aimait encore, chez lui.

On pourrait croire, aux premiers abords, à une lecture superficielle du texte, que Victor Hugo a aimé le spectacle. Mais en fait Victor Hugo rélute - oui, tu as bien entendu, rélute - la peine de guillotine dans ce poème. Similairement, il offre un texte de contrariété à la peine de mort capitale. Il met l'échafaud sur un pied d'estale.

Karine rit jaune. Elle se sentait, elle ne savait pourquoi, étrangement émue. Elle savait qu'Arsène, dans le fond, ressentait la tristesse et l'effroi de tout un chacun devant un tel naufrage.

- Lis-moi ce qu'a fait Idriss, s'il te plaît... dit-elle pour lui remonter le moral.

Arsène chercha fébrilement parmi les copies et reconnut l'écriture fine et mature d'Idriss.

Il la découvrait en même temps qu'il la lisait à Karine, et elle pouvait voir son visage refléter la fierté, l'admiration, la reconnaissance qu'il éprouvait pour cet élève.

Victor Hugo nous plonge immédiatement dans l'étonnement avec sa première phrase, très courte : « C'était fini. » Il est en effet très inhabituel de commencer par la fin, et aussi de commencer par le pronom démonstratif « ce », qui ne peut renvoyer à rien en début de texte. Le lecteur ne sait donc pas immédiatement de quoi il est question, et il n'aura un premier indice qu'à la ligne 7 (« couperet ») puis une réelle confirmation du thème qu'à la ligne 10 (« bourreau ») et 11 (« peine de mort »). Dans ces premières lignes, volontairement floues, Hugo installe tout un réseau d'images, avec 3 comparaisons et une personnification. Le lecteur découvre donc l'objet à travers les métaphores, les symboles, ce qui le pousse à se poser encore plus de questions sur le thème, qu'il devine progressivement avant de le comprendre, comme une caméra qui ferait une lente mise au point. »

Karine et Arsène restèrent silencieux un moment.

- No comment, finit-elle par dire.
- Il est incroyable, murmura Arsène. Je vais le regretter l'an prochain.
- Et la fille qui t'a interpellé sur Hugo ?
- C'est scolaire, propre, sans âme. Elle est intelligente et applique la méthode de manière irréprochable, mais la littérature, au fond, ne la touche pas.
- Elle n'est pas au club théâtre ?
- Si, si... C'est d'ailleurs elle qui jouera probablement Roxane.

Karine hésita un instant. Elle se demanda brusquement, involontairement, s'ils seraient encore ensemble, lors de la représentation de Cyrano en fin d'année prochaine.

- Tu ne te lances pas dans quelque chose de trop ambitieux, avec Cyrano ?

Arsène hocha la tête.

- C'est lui qui veut. Je ne peux pas lui refuser ça.
- Que va-t-il faire l'an prochain ?
- Je voudrais le convaincre d'essayer le conservatoire ou une autre école de théâtre.

Karine sourit, avec bienveillance.

- Bon, je retourne à mon courrier, dit-elle. Je te laisse à tes copies.

- Une dernière pour la route ?
- Une dernière, alors...
- « *L'accusation que prône Victor Hugo est détrimentale par rapport au peuple qui marche dans la boue . On le voit bien avec la phrase : « La foule est insensée » car ils marchent dans la boue pour suivre un « sillon qui se remplit de sang » . C'est le message du texte, Victor critique la saleté de la foule. »*

@@@

Karine regardait Arsène, replongé dans sa correction. Elle voyait son visage s'animer de temps en temps, d'une brève lueur d'exaspération ou de satisfaction; elle voyait son stylo rouge fondre comme un oiseau de proie sur les marges, qu'il saccageait de ses mouvements précis et nerveux. Ce stylo rouge était la seule arme dont il disposât, et c'était une arme bien dérisoire pour tenir en respect l'effondrement d'une langue et l'appauvrissement de la pensée. Il lui apparut soudain comme une sorte de Don Quichotte touchant, mais grotesque, qui recommençait sans cesse les mêmes mouvements, recevait sans cesse les mêmes blessures, menant sans fin le même combat perdu d'avance.

Karine rêva un instant, et l'image de Guillaume se forma dans son esprit. Guillaume l'avait troublée, cet été. Elle comprenait qu'il était l'antithèse d'Arsène - elle comprenait surtout que c'était précisément cela qui l'attirait chez lui. Guillaume ne se battait pas contre des moulins; il développait des stratégies commerciales efficaces et ses succès se chiffraient de manière sonnante et trébuchante. Ses victoires lui donnaient un rien d'arrogance, une aisance, une facilité dans l'existence, qui faisaient envie à Karine. Guillaume prenait ce qui lui plaisait, et jouissait de la vie. Il l'avait abordée en conquérant; il imposait un rythme et un but à leurs échanges - ce but lointain était sa conquête. Mais il ne forçait rien, et abattait d'abord, en fin stratège, les barrières immatérielles. L'idée de Guillaume se promenait déjà librement dans son esprit. Le désir de Guillaume grandissait déjà clandestinement dans son corps. Les mots de Guillaume, à travers son téléphone portable, tissaient déjà autour d'elle une toile amoureuse dans laquelle elle se laissait engluier avec délices.

Mais elle refusait toujours de le voir, et le passage à l'acte de cet adultère était maintenu dans un état de suspension indéfinie, de procrastination permanente, et c'était précisément cet attermoiement qui lui donnait toute sa puissance. Karine avait rêvé son adultère sans le commettre, et cela lui avait permis, à de rares instants, de retrouver

Arsène sans rougir. Cet équilibre précaire, dans lequel elle se tenait, le coeur battant comme une jeune fille, avait été encore bouleversé par l'irruption des lettres. La première l'avait prise par surprise, et lui avait donné presque de la frayeur. Mais la deuxième, qu'elle avait trouvée à la même place, sur le siège de son train de banlieue, l'avait émue d'une manière singulière. Si Guillaume lui ouvrait la porte d'un monde de conquêtes et d'aventures, les lettres du train lui ouvraient, quant à elles, un espace beaucoup plus étrange et fascinant, celui d'un roman.

Elle avait brûlé les deux lettres, après les avoir apprises par coeur, et leur rapide combustion, dans le barbecue, avaient formé de hautes flammes pures, qu'elle avait regardées jusqu'à la fin. La deuxième portait la mention : « *À celle qui me lit pour la seconde fois* ».

Elle disait :

« Je vous remercie d'avoir surmonté le malaise, et peut-être la frayeur, de ces lettres anonymes. Vous êtes un visage contemplé dans un train, un visage qui m'émeut à la manière d'une oeuvre d'art, d'un tableau que j'aurais croisé par hasard dans un musée. Je reviens vers vous pour tenter de percer l'énigme de cette affinité mystérieuse, que ce lieu public rend si difficile à saisir. Déjà vous levez les yeux et cherchez dans le lointain quel visage d'homme pourrait porter les mots que vous lisez. J'en suis heureux, car le charme puissant de votre visage baissé, fermé sur le cercle de lumière de votre téléphone, n'est rien à côté de celui de votre visage ouvert, transfiguré par l'attente. Comme dit quelqu'un, en dehors de ce qui arrive ou n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique. »

« C'est drôle, ces séances. J'ai l'impression de mener une double vie, moi aussi. La vie réelle, et l'aventure étrange qui se joue ici, dans ce cabinet un peu trouble, avec vous. Une aventure presque solitaire, avec juste votre présence dans mon dos, pesante et invisible, et votre voix toute simple, toute nue, qui surgit toujours de nulle part. J'ai l'impression de changer de monde quand je monte ici. Et quand je retourne en bas, il y a toujours ce contrechant qui accompagne ma vie. Je n'y prête pas toujours attention, mais lorsque la prochaine séance se profile, à partir du dimanche soir, en général, je me mets à y réfléchir. Cela m'occupe comme un projet, comme une oeuvre. Je reprends la séance où nous l'avons laissée - ou plutôt devrais-je dire - où *vous* l'avez diaboliquement interrompue. Et cette fois, il s'agissait de l'effet de mes textes sur Karine, vous vous souvenez ?

Bien sûr, vous vous souvenez, quelle question.

Dimanche, je venais de finir de corriger les textes produits par les élèves, qui m'avaient empli de tristesse et de joie. Je venais de finir aussi d'écrire la lettre pour Karine, dont j'espérais qu'elle l'emplirait de curiosité et de désir. Et je me suis rendu compte que ces deux choses étaient liées, par la question du pouvoir du texte. Les textes, pour moi, ne sont jamais inertes. Ils sont toujours chargés. »

- Chargés ?

« Comme on peut parler d'une charge électrique. Ou d'une arme chargée. Chargés de sens, d'émotions. Chargés de missions. Les textes provoquent quelque chose de particulier chez moi - et si je creuse encore un peu plus, je dirais que les textes sont le media de la plupart de mes relations avec autrui. Prenons la relation pédagogique, par exemple, que ce soit pendant mes cours ou même au club théâtre. Les textes sont là, ils sont à la fois la courroie et l'objet de la transmission. Sans le texte, je perds l'essence même de ma relation avec les élèves. Je ne parle pas des nombreux amis à qui je me contente d'écrire des mails, dans une relation devenue, avec les années, purement épistolaire. Quant à Karine... Vous remarquerez que depuis le début de cette histoire avec Guillaume, je ne cesse de nous imaginer dans une pièce de théâtre. Je vous ai parlé de témoin caché, je vous ai parlé de répliques, je vous ai parlé d'illusion. Ma réponse à cet adultère, à cette chose purement sexuelle qui arrive ou n'arrive pas, c'est d'écrire des lettres. »

- Votre réponse n'est pas sexuelle mais textuelle.

« Quelle admirable consonance. J'ai toujours trouvé que la psychanalyse avait des affinités profondes avec la poésie. »

Laure ne lisait que des autrices. Elle avait arrêté les auteurs mâles, de longues années auparavant. Elle avait lu un jour un livre de H., où il disait que les rapports sexuels étaient la seule chose au monde dont on pouvait abuser sans aucune conséquence négative sur le corps. Et cette idée lui avait paru si stupide qu'elle avait brusquement décidé de ne plus s'intéresser au point de vue aveugle des hommes. Cette décision, à laquelle elle s'était toujours tenue, faisait l'objet de régulières et âpres discussions avec Arsène, qui la jugeait absurde; c'était la dissonance unique qui pimentait l'harmonie de leurs relations. Arsène avait tout essayé : la profonde dévotion aux femmes de Romain Gary, l'anonymat laissant planer le doute sur certains auteurs, la possibilité pour un homme d'être féministe, le risque de fermeture sur soi, l'universalité enfin d'un grand nombre d'expériences humaines, qui ne dépendaient pas du genre. Et puis, allait-elle se contenter de lire des autrices qui lui ressemblaient ? Jusqu'où accepterait-elle la dissemblance ? L'orientation sexuelle, l'origine ethnique, la nationalité, l'âge, la fonction, la classe sociale, le parcours de vie ? Laure s'amusait de son argumentation imparable. Elle souriait, le regardait avec tendresse au fond des yeux, et répondait : « Je m'en fiche, je préfère lire les femmes. »

Derrière ce choix qu'Arsène qualifiait théâtralement, selon les jours, de « sectaire » ou de « communautariste », et même parfois carrément de « totalitaire », il savait bien qu'il y avait quelque chose d'obscur. Et il finissait toujours par capituler devant l'ombre gigantesque de l'homme qui faisait de la vie de Laure un calvaire - ce calvaire féminin mystérieux, dont elle ne parlait pas, qu'il ne comprenait pas tout à fait, et qui le tenait, d'une étrange façon, en respect. Laure se sentait menacée par les hommes et elle ne lisait que des femmes. Soit. À chaque fois qu'il allait à la librairie, il lui offrait un petit livre de poche d'Edith Wharton, sa préférée, ou d'Anaïs Nin, de Virginia Woolf ou de Colette. Les yeux de Laure brillaient de plaisir devant cette attention amicale et respectueuse. Elle lui rapportait également des cadeaux, beaucoup plus coûteux. Des éditions rares ou illustrées, ou des billets pour le théâtre, qui paraissaient toujours à Arsène disproportionnés, mais qu'il n'osait pas refuser.

Aujourd'hui, tandis que Laure feuilletait « *La Vagabonde* », Arsène constata, sous sa manche évasée, des bleuissures à son poignet. Il ne parvenait pas à détacher son regard de ces signes lugubres imprimés sur la peau blanche. Son imagination s'était mise en branle, et fabriquait simultanément deux images. Celle de Laure affolée dans un

couloir, sanglotant peut-être, tentant de fuir, son poignet captif dans la poigne brutale d'un homme sans visage. Et celle d'un spectre aux doigts glacés, posant sa main avec lenteur sur le poignet blanc délicatement nervuré. Laure vit le changement d'expression sur le visage d'Arsène, et, dans un geste troublant, plutôt que de rajuster sa manche comme il s'y attendait, elle avança sa main vers lui et releva doucement l'étoffe. La manche de dentelle dénuda lentement la marque. Arsène déglutit. On voyait distinctement l'empreinte sombre, presque pourpre, de quatre doigts. La peau de Laure lui parut extraordinairement tendre et fragile; le réseau vivant de ses veinules avait éclaté en corolles sanglantes. Il ne réfléchit pas avant de porter ses lèvres, avec une dévotion presque religieuse, sur le poignet meurtri. Quand il releva la tête, il vit qu'elle souriait.

- Ne t'en fais pas, dit-elle. Je marque vite.
- Tu as besoin d'aide ? murmura-t-il.
- Mais non, ça va. Il est sur les nerfs, en ce moment, à cause de son travail. C'est très stressant, son chef est odieux.

Arsène ne savait pas quoi répondre.

- Il n'a pas à passer ses nerfs sur toi, dit-il, avec une pointe de colère mal dissimulée dans la voix.

Laure souriait toujours. Ses yeux gris passaient d'une expression à l'autre avec une rapidité un peu effrayante. De l'anxiété à l'indulgence, en passant par une forme d'émoi amoureux, qu'Arsène fit semblant de ne pas voir, ou de ne pas comprendre. Il avait baisé son bras, et ce baiser avait lui aussi imprimé quelque chose sur la peau tendre de Laure.

- Je suis désolé, articula-t-il maladroitement, sans savoir de quoi au juste il s'excusait.

Mais Laure avait déjà retiré son bras, rajusté sa manche, et composé sur son visage le sourire de façade qui les raffermirait tous les deux.

- Ce n'est rien, je t'assure. Et merci pour le livre, il a l'air super. C'est à quelle heure, la réunion ?

Arsène regarda sa montre.

- On va pouvoir y aller, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il peut bien vouloir, et je t'avoue que je suis un peu inquiet de ses méthodes de management.
- Du management à l'Education Nationale ! dit Laure en riant. On aura vraiment tout vu...

@@@@

L'antipathie a ses coups de foudre, comme l'amitié. Frank Vollner, du haut de sa quarantaine aux reflets d'argent, de son portefeuille d'actions et de son entregent, regardait le reste du monde avec condescendance : Arsène le prit en grippe de manière immédiate et irrévocable.

L'équipe de lettres avait été convoquée au grand complet dans le bureau. Laure et Arsène étaient installés côte à côte à la table de réunion, à laquelle siégeaient aussi Odile Sainte-Rose, Eric Chaffard et Stéphanie Viel. Vollner, en bras de chemise, jambes écartées sur son fauteuil de cuir, affectait une décontraction que tout le reste de sa personne impérieuse démentait.

Je ne vais pas vous mentir, je ne suis pas un mordu de littérature, mais je tiens à vous dire combien je suis attaché, en revanche, à l'enseignement du français. Pour moi, vous n'êtes pas « profs de lettres », vous êtes profs de cette belle langue française qui est un patrimoine commun. Vous êtes les mieux placés pour aider les élèves à booster leur communication écrite et orale, et ces compétences, ces savoir-faire, sont absolument essentiels dans le monde de demain.

L'amicalité de son ton contrastait avec le contenu de ses paroles; la simplicité presque vulgaire de son vocabulaire, avec l'acuité de son regard. En face d'eux, Frank Vollner débitait des paroles creuses qui ne devaient requérir qu'une part infime de son cerveau, et Arsène savait que, pendant ce temps, le véritable enjeu de la réunion était de lui permettre de jauger ses ressources humaines. Il décida de ne pas faire d'efforts, de ne pas sourire, et d'écouter attentivement ce qui se disait entre les lignes. Il imaginait l'effet que devait produire sa tête bougonne au milieu de ce parterre de sourires - même Laure, si anxieuse de déplaire ou de provoquer l'irritation, arborait le visage candide, presque enfantin, que les subordonnés se mettent en devoir de composer à l'attention de leurs supérieurs.

Ecrire une lettre de motivation, rédiger un CV, préparer un diaporama, un flyer, et pourquoi pas une page web, voilà ce dont les jeunes ont besoin aujourd'hui. Bien sûr, bien sûr, il y a les programmes. Mais vous avez une souplesse dans la manière de les traiter... Rien n'interdit d'aller un peu plus vite sur la Princesse de Clèves, pour débloquer un peu de temps pour ce qui va être vraiment utile aux jeunes.

Les dernières phrases avaient été dites avec un sourire complice - cette manière de présupposer que l'auditoire était d'accord avec une certaine orientation idéologique était une technique éprouvée pour la rendre légitime. Arsène soupira involontairement, et Vollner arrêta immédiatement son regard sur lui. Le sourire complice se fit un peu carnassier.

- Vous souhaitez vous exprimer, Monsieur...
- Monsieur Drouet, dit Arsène. Non, pas particulièrement.
- Mais votre non-verbal parle pour vous, insista Vollner en riant. Vous êtes amoureux de la Princesse de Clèves ?

Cette sortie fit beaucoup rire Odile Sainte-Rose. Arsène inspira un grand coup, puis il fit un sourire forcé.

- Nous sommes professeurs de littérature, Monsieur le Proviseur. Nous sommes tous amoureux de la Princesse de Clèves, ou bien nous ne mériterions pas notre place ici.

Arsène soutint le regard du Proviseur, sans faiblir, sans cesser de sourire aimablement. Il y eut un silence un tout petit peu trop long pour la circonstance.

- J'ai dit la Princesse de Clèves comme j'aurais dit autre chose, Monsieur Drouet. Ce n'était qu'un exemple destiné à montrer le contraste entre le contenu de vos enseignements et les nécessités du monde de l'entreprise.
- Je l'avais bien compris, Monsieur le Proviseur.
- Quoi qu'il en soit, sachez que tous les projets visant à développer les compétences linguistiques ou pré-professionnalisantes des jeunes seront soutenus. J'aimerais beaucoup que vous vous engagiez dans un journal scolaire, par exemple, ou dans la création d'un site web, ou dans l'organisation d'un événement littéraire.

Odile Sainte-Rose et Eric Chaffard, soucieux de se démarquer d'Arsène, laissèrent fuser des murmures d'approbation.

- Ah, fit le Proviseur, je vois qu'une partie de l'équipe est déjà sur les starting blocks... C'est tout à fait le genre d'esprit que j'aimerais impulser, dans le lycée. Une envie de porter des projets. Et je vous assure que je serai un peu magicien pour les aider à se concrétiser.

Mercredi 30 septembre

« Le sexe et le texte. C'est sur ça qu'on s'est arrêté, la dernière fois. Et, c'est drôle, j'ai eu justement pour la millième fois cette conversation avec Laure sur le genre des auteurs. J'ai toujours l'impression de ne pas réussir à dire l'essentiel, dans ces discussions. Je

développe des arguments, mais je n'arrive jamais à mettre le doigt sur le fond des choses, comme si j'étais victime d'un sortilège. Il n'y a qu'ici, finalement, que je sois libre de parler.

Il y a peut-être quelque chose comme des identités fixes dans la vie, je ne sais pas. J'ai du mal à y croire, mais peut-être est-ce seulement parce que je suis un déraciné. Mais je sais une chose. La littérature est un espace où les identités se brouillent, où les frontières se traversent, où le même et l'autre s'entrecroisent. En tant que lecteur, on plonge dans la subjectivité de tous les auteurs et de tous les personnages, on adopte leur point de vue singulier sur le monde, on se décentre. Et cette expérience de l'autre est malgré tout une expérience de soi. L'expérience d'un dépassement de soi. Quant aux écrivains... il y a tellement d'exemples de cette abolition des frontières... Flaubert avec Madame Bovary, Yourcenar avec Hadrien... Balzac n'est pas un, mais mille. Les grands auteurs sont tous multiples et fluides. Transgenre. Transclasse. Transnationaux. Transraciaux. Transculturels. Et transhistoriques. J'en viens même presque à me dire que plus un écrivain voyage loin en dehors de lui-même, et plus il révèle le génie de la littérature. Au-delà de l'art des mots, la littérature est un art de l'autre.

- « Un art de l'autre ». Cette définition pourrait convenir aussi bien au sexe, non ?

« Pas autant qu'au texte, en tout cas en ce qui me concerne. J'ai des relations textuelles multiples, avec des hommes et des femmes, des adolescents et des vieillards, des étrangers dont je ne parle pas la langue, des vivants et des morts. Beaucoup de morts.

- C'est important, de recréer du lien avec ce qui est mort ?

« Oui. Ça donne de la profondeur de champ. »

- Est-ce pour cela que vous transformez une relation sexuelle en relation textuelle, avec Karine ? Pour ressusciter ce qui est mort ?

Acte II

Vendredi 2 octobre

L'appartement de Guillaume était une curiosité architecturale. Dans les murs d'un ancien hôpital du XVIIème siècle, des espaces immenses, vitrés, donnaient sur les reflets glissants du fleuve. La hauteur de plafond et la décoration intérieure, dépouillée et luxueuse, faisaient ressortir toute la supériorité de son propriétaire. Habillé très simplement, pieds nus sur ses grandes dalles chauffées par en-dessous, Guillaume promenait son pantalon de lin et sa chemise trop ouverte, une bouteille de Saint-Emilion 2009 à la main. Sa barbe, malgré les apparences, ne datait pas de trois jours, mais venait d'être taillée avec soin, donnant à son visage cette allure de négligé chic capable de disqualifier immédiatement tout concurrent qui aurait eu le mauvais goût de trop s'habiller.

- Je ne peux pas croire que tu ne sois jamais venue, tu es sûre de toi ? demanda Guillaume à Karine.
- Je m'en serais souvenue ! dit-elle en riant d'un air émerveillé.

Tout lui paraissait irréel ; elle avait l'impression d'accéder à un espace caché, utopique, qui n'avait eu d'existence jusque là que dans son imagination, et elle ne faisait aucun effort pour dissimuler le ravissement qu'elle en éprouvait. Salomé, dans la cuisine, lança d'une voix prosaïque, qui résonna comme sur une scène de théâtre :

- Je mets quoi, comme verres ?
- Ceux que tu veux... Qu'importe le flacon ! dit Guillaume en riant.

Arsène se tenait devant la baie vitrée, en retrait. Cet espace qui accueillait, attirait, absorbait Karine, lui était hostile et faisait effort pour le recracher. Le désir de partir avait été très fort depuis qu'il avait mis les pieds dans ce piège, et il ressentait un certain apaisement à regarder l'extérieur. La nuit au-dehors semblait noire et glacée, et l'on percevait, par une fenêtre ouverte, l'odeur fade et humide du fleuve.

- C'est beau, hein ? lui dit Salomé en venant lui donner un verre à vin.
- Magnifique, dit Arsène. Mais un volume pareil, ça doit être difficile à chauffer.

- En fait, pas tant que ça, dit Salomé. On pourrait croire que c'est hyper énergivore, avec la hauteur de plafond, mais le plancher chauffant est hyper performant. Regarde, Guillaume est tout le temps pieds nus.

Arsène regarda les pieds impeccables de Guillaume et fit une moue impressionnée qui ne trompa pas Salomé. Guillaume était en train de parler à Karine, à voix presque basse, et Arsène se demanda si Salomé faisait exprès de lui parler pour laisser l'occasion à son frère d'entreprendre sa femme.

- Tu as goûté le vin ? demanda-t-elle. C'est une tuerie.

Arsène but une gorgée.

- Je dois t'avouer que je ne fais pas trop la différence entre un bon vin et un vin moyen, Salomé. J'ai peur que ton frère n'ait versé de la confiture pour un cochon.

Salomé éclatait toujours de rire quand elle ne savait pas quoi dire, et c'est ce qu'elle fit, avant d'entraîner Arsène vers Guillaume et Karine. Arsène, contrairement à son habitude, ne s'était pas fait prier - lorsque Karine avait transmis l'invitation poliment, en insistant sur le fait qu'il était libre de venir ou pas, il avait accepté sans broncher. Karine en avait été surprise, car d'ordinaire, bien qu'il fût toujours nominalelement invité, Arsène la laissait toujours seule quand il s'agissait de voir Salomé. Mais elle n'avait pas protesté, car toute question aurait supposé de rompre le silence autour de Guillaume. Arsène essayait de comprendre, depuis, ce qui s'était tramé pour qu'il en arrive là, avec ce verre de vin capiteux dans les mains, devant ces baies vitrées qui lui semblaient les parois d'un aquarium, à écouter pérorer son rival. Pour le moment, c'était une anecdote sur la façon dont il avait découvert une petite cave, en Provence - tout à l'heure, on goûterait ce rosé qui n'avait pas son pareil.

Sans doute, songea Arsène, Guillaume avait-il essayé de voir Karine en tête à tête, et avait-il essuyé plusieurs refus, pour finir par se rabattre sur une invitation plus formelle, plus sociale, à laquelle Karine ne pouvait pas se dérober. Sa présence à lui, Arsène, était en quelque sorte la condition de leur entrevue - le gage qu'il ne se passerait ce soir là rien de compromettant.

- Mais assez parlé de moi. Et toi, Karine ? demanda Guillaume, soudain plus sérieux. Comment ça se passe à ton travail ?

Karine sembla enchantée de prendre la parole à son tour, et se montra volubile, et drôle. Arsène fut piqué de ne pas connaître tous les détails qu'elle était en train de raconter; il lui semblait même que le frère et la soeur connaissaient le contexte de toutes ces histoires mieux que lui-même. Ils relançaient Karine par des questions précises, qui manifestaient une parfaite connaissance du dossier. Depuis quand Arsène n'était-il plus le

confident principal de Karine ? Depuis quand découvrait-il des détails de la vie de sa femme en présence d'étrangers ?

- Et toi, Arsène, ça va ? demanda Salomé, prévenante. Tu as l'air sombre. Qu'est-ce qui se passe ?

Arsène la fixa un instant - comme pour transpercer les apparences. Puis il décida de parler de son nouveau proviseur, qu'il croqua avec beaucoup de verve et de méchanceté. Guillaume l'écouta avec courtoisie, hochant la tête quand il le fallait, souriant aux moments les plus cocasses, mais, par un accord tacite, ils ne s'adressèrent pas directement la parole, comme si les deux femmes devaient servir de tampon à leur sourde rivalité.

- Je le plains, ce pauvre type, commenta Salomé en riant. Tu ne dois certes pas être facile à manager. Et puis, au fond, je me fais l'avocat du diable, mais peut-être qu'il n'a pas tort sur la priorité à donner aux compétences pratiques.

- Ah non, pitié ! fit Arsène. Ils ont bien le temps de les acquérir, les compétences pratiques. La vie les leur apprendra. Par contre, si je ne leur fais pas lire du Baudelaire, qui s'en chargera ?

Karine lança un regard suppliant à Arsène, qui, étonnamment docile, s'arrêta là.

On passa à table, Guillaume fit écouter à Karine des morceaux dont il lui avait parlé - à quelle occasion ? se demanda Arsène - avant de se lancer dans quelques autres anecdotes. L'anecdote, se dit Arsène, semblait être le genre privilégié du discours dans ces classes bourgeoises; on n'abordait pas de sujet de fond, surtout pas de sujet politique; on ne parlait pas non plus de soi, mais on séduisait l'auditoire par un bouquet de petits récits plus ou moins enjolivés, qui avaient tous pour point commun de mettre en valeur tel ou tel trait caractéristique du locuteur. Dans l'anecdote de la cave à vins, Guillaume apparaissait comme curieux, tenace, doté d'un flair infailible. Dans l'anecdote de l'avocate du divorce, Guillaume faisait preuve de ruse et de sagacité, et rappelait aussi incidemment qu'il était divorcé et donc libre. Dans celle de la location de la voiture, Guillaume dévoilait toutes ses compétences de pilote et ses connaissances en mécanique. Cette profusion de récits donnait l'image d'une vie palpitante - mais Guillaume était aussi très fort, à intervalles réguliers, pour lancer une question un peu déstabilisante et se taire. La réponse, manifestement, ne l'intéressait pas, mais il en profitait pour se donner un air profond et énigmatique. La question révélait l'originalité de sa pensée, la liberté de sa posture. Quant au moment de silence, c'était le moment destiné à mettre en valeur sa qualité d'écoute.

- Il faudrait faire un recueil de toutes ces anecdotes, lança Arsène, d'un air faussement admiratif.

Karine lui lança un regard noir, et Guillaume, aimablement, fit mine de ne pas comprendre. Mais Arsène insista.

- C'est ce qu'on vous apprend en école de commerce, c'est ça ? Le fameux « storytelling »...

Salomé jeta un oeil embarrassé à Karine, puis éclata d'un rire léger.

- Ah, ça y est, notre homme de gauche se réveille pour pourfendre les diaboliques écoles de commerce...
- Je ne pourfends pas, Salomé. Au contraire. Je m'émerveille. Si je savais faire ça je n'aurais pas autant de problèmes pour parler avec mon proviseur. Il faudrait que tu me donnes des cours, Guillaume. Des cours de séduction par les anecdotes.

Karine rougit et s'empressa de changer de sujet, et Guillaume resta un moment en retrait, l'air presque amusé. Il continua à mettre des disques pour Karine sur sa platine Vinyle. Des morceaux enveloppants et sirupeux.

- Oh, j'adore ce morceau-là, dit-elle... Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas entendu...

Arsène se reprochait maintenant sa mauvaise humeur - ou plutôt, pour être plus exact, il se reprochait de ne pas avoir été capable de la tenir en bride. Il venait de se montrer agressif avec un homme qui, non content d'être leur hôte, ne lui rendait pas les coups. Et, loin de donner l'avantage à Arsène, cette attitude de hauteur ne faisait que le faire paraître, lui, plus petit et plus ridicule. Arsène était presque sûr que Karine avait honte de lui.

Au moment de débarrasser, elle s'empressa pour aider Guillaume dans la cuisine. Quand elle venait chercher les assiettes ou les plats sur la table, Arsène pouvait voir son visage légèrement coloré, les yeux brillants à cause du vin, un petit rire toujours perlant à ses lèvres. Il voulut se lever aussi pour les aider, mais Salomé le fit rasseoir.

- Mais non, dit-elle. Laisse, la cuisine est toute petite.

Quand Karine arriva dans la cuisine avec la pile d'assiettes à dessert, Guillaume l'attendait dans la pénombre et, lui prenant les assiettes des mains et les escamotant avec l'adresse d'un prestidigitateur, il l'attira contre lui et l'embrassa dans le cou. Ce fut bref, furtif, imprévisible, d'une douceur inoubliable. Karine se sentit fondre et faillit tomber - cette perte d'équilibre la fit rire un instant, mais il la fixa d'un air grave et elle prit la fuite.

- Je crois que je suis un peu saoule, dit-elle en revenant dans la salle à manger. Arsène, on ne va pas tarder.

@@@@

Les bords du fleuve étaient frais à l'automne, et Arsène frissonna délicieusement dans la nuit retrouvée. Il jeta un coup d'oeil hostile à la baie vitrée, derrière laquelle le splendide intérieur, inondé d'une lumière tamisée, continuait à mener son existence artificielle. La senteur forte de la vase ne lui avait jamais paru aussi plaisante.

Dans la voiture, Karine regardait par la fenêtre, l'oeil vide.

- Tu es vraiment saoule ? demanda Arsène.
- Non. Un peu.
- Tu as passé une bonne soirée ?

Karine hésita. La sensation des lèvres de Guillaume sur son cou la caressait encore; elle ne pouvait penser à autre chose.

- Il s'est mis en quatre, Arsène. Il a ouvert une bonne bouteille, le repas était très bon, il a été très patient avec tes piques. Pourquoi est-ce que tu as éprouvé le besoin de le titiller, comme ça ?

Arsène, qui conduisait, la regarda furtivement. Elle n'était pas aussi remontée qu'elle aurait dû l'être, elle protestait sans conviction. Une réponse était prête à sortir de ses lèvres : « *Tu sais très bien pourquoi, parce que je suis jaloux.* » Mais il dit :

- Guillaume me fait penser à Vollner, dit-il. La même quarantaine avantageuse. Le type bien sous tous rapports. Qui étale sa richesse et ses nombreuses qualités sans en avoir l'air. Je suis riche, je suis un hôte incroyable, j'ai une culture musicale éclectique, j'ai le sens de l'humour.
- Mais ? demanda Karine, avec une intensité un peu étrange, comme si elle attendait d'Arsène les phrases qui la sauveraient.
- Mais rien n'est vrai dans tout ça. Son hospitalité est humiliante. Sa conversation est facile mais factice : il parle pour ne rien dire. Son appartement est tape à l'oeil mais il n'a pas d'âme.
- Tu es sévère.
- Oui. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir raison.

Le silence s'installa. La voiture quitta bientôt le centre-ville et longea le parc. Les grands arbres dressaient, au-delà des hauts murs, leurs silhouettes immobiles. Karine ferma les yeux.

Derrière ses paupières closes, dans cette intimité d'un rose lumineux, son imagination était en train de bâtir un palais. Arsène, la nuit, les grands arbres, la voiture, la lumière des phares, n'existaient plus. Elle avait chaviré dans un autre monde qui l'enveloppait, un monde caressant et lent, plein de promesses en suspens. Un monde où elle n'était pas tout à fait éveillée, et où elle nageait comme dans un rêve, aux côtés de Guillaume.

- Si tu dors, je vais mettre de la musique, dit Arsène.

Karine murmura une approbation distraite. Mais la voix de Georges Brassens, comme une douche froide, vint la tirer de sa rêverie vaguement érotique.

Se découpant sur champ d'azur

La ferme était fausse bien sûr,

Et le chaume servant de toit

Synthétique comme il se doit.

Au bout d'une allée de faux buis,

On apercevait un faux puits

Du fond duquel la vérité

N'avait jamais dû remonter.

« Vous allez encore penser que j'élude les vrais sujets, que je ne suis pas ici pour parler de société ou de politique. Du moins c'est ce que j'imagine que vous allez penser; c'est peut-être une pure projection; en vérité, vous en avez probablement soupé des histoires de relations sexuelles ratées et de crises d'angoisse inopinées. Peut-être que vous vous dites : « ah, voilà enfin un patient qui n'est pas exclusivement centré sur lui-même. » Enfin peu importe d'ailleurs ce que vous vous dites, puisque la règle du jeu vous impose de ne pas l'exprimer. Vous n'allez pas me rater à la fin, ça, je le sais, c'est rassurant comme une certitude, vous êtes aussi chienne que la vie. Mais tant que je suis en train de parler, il ne peut rien m'arriver, n'est-ce pas ? Tant que je suis en train de parler, comme Schéhérazade, je ne risque rien. Vous ne me couperez ni la tête ni la parole.

Bref, ce dont j'ai envie de parler, aujourd'hui, ce n'est ni de Karine ni de Laure, ni de mon proviseur ni de mon diner chez Guillaume. Non, ce dont j'ai envie de parler, c'est de ce que je ressens, tout au fond de moi, quand je déchiffre péniblement les copies des élèves. Ou plutôt de ce que cela réveille en moi. J'ai du mal à décrire ce sentiment. J'y ai longuement réfléchi : est-ce de la tristesse ? un sentiment de perte, de deuil ? de l'angoisse ? Et puis je me suis dit que tout cela, c'étaient des sentiments personnels, or, précisément, ce que je ressens n'est pas personnel. Je ne savais même pas que ça existait, ce genre de sentiments, je ne crois pas qu'ils aient un nom. Par exemple, l'angoisse que l'on éprouve à l'idée de sa propre mort et l'angoisse que l'on éprouve à l'idée de l'extinction de l'espèce humaine sont très différentes. Pourtant, à un niveau strictement personnel, le résultat est le même. On meurt. La différence, c'est que l'angoisse de l'extinction est un sentiment générique, qui ne concerne pas notre destin propre. Eh bien ce que j'éprouve à la lecture des copies - non pas d'une copie, mais de cent ou deux cents copies, c'est un sentiment de ce genre. Il y a des réalités qui n'apparaissent qu'en changeant d'échelle. Et leur apparition soudaine provoque un sentiment impersonnel, statistique, implacable, le sentiment du médecin impuissant face à l'épidémie, le sentiment de se heurter à une vague, à un mur d'eau qui déferle, qui souffre des exceptions, certes - mais qu'importe ? Le nombre est là, le nombre submerge. Les enfants sont maintenant aussi démunis dans leur propre langue écrite que dans une langue étrangère. La langue écrite est en train de disparaître.

Vous voyez, il me suffit de prononcer ces mots, et j'éprouve une sorte de panique.

La langue écrite est en train de disparaître.

Je ne sais pas si vous avez fait des études scientifiques, mais j'ai lu quelque part que dans notre cerveau, il y a des zones distinctes pour l'oral et pour l'écrit dans chacune des langues que l'on maîtrise. Des listes de vocabulaire, de tournures de phrase, de constructions grammaticales totalement étanches. Une lésion cérébrale peut vous faire perdre l'expression orale mais pas l'expression écrite, ou le contraire. Et cet espace cérébral dédié à la langue écrite, il ne s'étoffe que d'une seule manière, par la lecture. Et nous vivons dans une civilisation qui a renoncé à la lecture. Oh, bien sûr, on lit toute la journée, des titres, des légendes d'image, des textos. On lit encore par bribes. Mais, petit à petit, même ces tout petits messages tendent à se faire à l'oral. En audio. Il viendra un jour où un occidental moyen n'aura plus besoin de savoir écrire un texte.

Non, pardon, il faut être lucide, et précis. Ce jour ne viendra pas, il est déjà venu. »

Aux alentours de dix-sept heures, tout paraissait s'adoucir au Lycée. Les bruits s'espaçaient, l'air circulait plus librement dans les salles devenues trop grandes, et la fatigue partagée imprimait dans tous les gestes une langueur presque agréable. Arsène, en arrivant dans le minuscule théâtre, alluma machinalement les lumières et se fit un café. C'était là son rituel, pendant que les jeunes gens, bavardant et riant à mi-voix, déposaient leur livrée d'élèves dans les coulisses et émergeaient à une existence plus personnelle, en montant sur les planches. Pour la première fois de la journée, ils étaient là par choix, et non par obligation, et leur liberté était un courant d'air frais. C'était Monsieur Bourgouin qui avait, quinze ans auparavant, obtenu de la Mairie et de la Région le financement d'une vraie salle de théâtre, dotée d'une régie, de coulisses, et d'un rideau. Moyennant la possibilité de l'utiliser pour les représentations des activités municipales, la Mairie avait apporté son soutien au projet, et, depuis, Arsène se trouvait être le roi de ce petit empire. Les générations d'élèves se succédaient pour se frotter aux grands textes qu'il leur proposait - Arsène leur emplissait la bouche d'alexandrins, d'insultes du dix-septième siècle, ou de tirades au lyrisme échevelé... Et les mots ainsi appropriés, incorporés, les faisait vibrer et les éclairait de l'intérieur. Pour quelques mois, il en était sûr - et peut-être pour toute leur vie, pour certains. Il n'avait pas l'impression d'y être pour grand chose - lui aussi se défroquait de son habit professoral, et se faisait simple passeur, souvent en retrait, souvent silencieux, émerveillé par l'inventivité et la créativité de certains élèves, à qui il ne manquait que cet espace pour laisser éclater leur talent.

Ce soir, malgré la fatigue qui courbaturait ses membres - cette fatigue intense, nerveuse, particulière à ceux qui sont en représentation pendant plusieurs heures consécutives - il se sentait heureux. Les premières lectures s'étaient bien passées, ainsi que la réflexion sur la distribution des rôles, et les premiers échanges sur la mise en scène. Bien sûr, il avait diffusé une captation théâtrale, et, dans la musique de ces alexandrins qu'il connaissait par coeur, il avait concentré son regard sur le visage des élèves. Si certains, sans surprise, avaient ouvert un oeil vide, où se lisait la perte continuelle de la concentration, d'autres avaient trahi leur émotion de manière plus ou moins vive. Idriss avait déjà travaillé le texte et avait muettement récité les tirades les plus célèbres en même temps que l'acteur.

On avait laissé de côté le premier acte, qui réclamait un effort particulier de mise en scène, et on avait choisi ce soir de travailler sur la rencontre plus intime de Cyrano et de Roxane, lorsqu'elle vient cajoler son cousin pour lui soutirer la promesse qu'il

protégera son petit mousquetaire. Tandis qu'Arsène expédiait son café, qui lui arrachait toujours une grimace de dégoût, qu'il exagérait à loisir pour faire rire les élèves, il entendit Idriss et Cerise échanger des bêtises et rire un peu trop bruyamment, un ton au-dessus des autres qui s'installaient au premier rang. Puis Arsène posa sa tasse, lança un « Allez », et vint s'asseoir en face de la scène.

Le silence se fit immédiatement, et, malgré la nudité du décor et l'absence de costumes, malgré la maladresse juvénile qui malmenait parfois la prosodie et estropiait quelques vers, comme à chaque fois, la magie du théâtre opéra. Le texte transformait les corps, remontait le temps, projetait les spectateurs dans un autre espace.

*Que l'instant entre tous les instants soit béni,
Où, cessant d'oublier qu'humblement je respire
Vous venez jusqu'ici pour me dire... me dire ?...*

Idriss n'était pas beau. Mais une autre sorte de beauté apparaissait d'un coup, surprenante et envoûtante, lorsqu'il jouait. Arsène ne se lassait pas de cette métamorphose. Son visage était si subtilement mobile, et capable d'exprimer tant de sentiments divers, qu'il paraissait doté de muscles inconnus. Il campait, dès l'abord, un Cyrano qui retenait sa puissance, qui la retenait jusqu'à la douleur.

*Je me suis donc battu, madame, et c'est tant mieux,
Non pour mon vilain nez, mais bien pour vos beaux yeux.*

De fait, Cerise prêtait ses beaux yeux à Roxane - ses beaux yeux verts pleins d'espérance, qui trahissaient le plaisir qu'elle éprouvait d'être elle-même, d'être belle, d'être regardée, d'être aimée, d'être sur le seuil d'un bonheur encore vague.

ROXANE

*Puis... je voulais... Mais pour l'aveu que je viens faire, Il faut que je revoie en vous le...
presque frère,*

Avec qui je jouais, dans le parc-près du lac !...

CYRANO :

Oui... Vous veniez tous les étés à Bergerac !...

Le casting était parfait, parce qu'il incarnait le contraste entre la jeune fille tournée vers ses succès à venir et le jeune homme déjà nostalgique. Entre le narcissisme de l'une et l'amour sans espoir de l'autre.

- Cerise, intervint Arsène, fais comme si le passé était là, dans le public. Dès que tu y fais allusion, regarde de notre côté, comme si tu avais une vision de ton enfance. Le reste du temps, regarde un peu partout - la porte, la main de Cyrano, peut-être même un miroir dans lequel tu pourrais te recoiffer. Idriss, toi, ne regarde qu'elle. Pendant toute la scène. On reprend. »

CYRANO :

Non. Laissez. Mais vous, dites la chose

Que vous n'osiez tantôt me dire...

ROXANE, sans quitter sa main :

A présent j'ose,

Car le passé m'encouragea de son parfum !

Oui, j'ose maintenant. Voilà. J'aime quelqu'un.

« Là, quand tu dis : « j'aime quelqu'un », tu dois regarder Cyrano pour la première fois. Et pour toute la série de « Ah! » qui va suivre, on doit avoir l'impression que ces regards sont portés comme des coups. Que Cyrano est blessé. Qu'il n'arrive plus à parler, tant qu'elle le regarde, qu'il est malade de la parole, en quelque sorte. Elle le rend muet. »

ROXANE :

Un pauvre garçon qui jusqu'ici m'aima

Timidement, de loin, sans oser le dire...

CYRANO : *Ah !...*

ROXANE :

Laissez-moi votre main, voyons, elle a la fièvre.

- Mais moi j'ai vu trembler les aveux sur sa lèvre.

CYRANO : *Ah !...*

ROXANE, achevant de lui faire un petit bandage avec son mouchoir :

Et figurez-vous, tenez, que, justement

Oui, mon cousin, il sert dans votre régiment !

CYRANO :

Ah!...

Idriss s'interrompit de lui-même.

- Je n'arrive pas à faire ce « Ah »-là, dit-il. Jusqu'à cette réplique, j'espérais qu'elle parlait de moi, sans oser y croire vraiment. Mais à partir de là, je sais qu'elle en aime un autre. Il doit y avoir une rupture, ce ne doit pas être le même « Ah ».
- Tu as raison, dit Arsène. On fait appel au groupe ? Est-ce que certains d'entre vous peuvent donner la réplique à Cerise avec les « Ah » ?

Pendant le reste de la séance, d'autres élèves vinrent prendre la place d'Idriss pour proposer des intonations, provoquant tour à tour des rires, des réflexions, des questions. Cerise avait de plus en plus d'aisance au fur et à mesure des répétitions, et prononçait ses répliques avec un naturel grandissant. Arsène aimait ce moment où le texte cessait d'être étranger aux élèves.

Idriss, de son côté, écoutait attentivement les propositions de ses camarades. Un autre que lui aurait pu manifester son sentiment de supériorité, mais il en était dénué. Sa supériorité éclatait aux yeux de tous, sauf aux siens propres. Depuis le banc, il dévorait Cerise des yeux, comme s'il continuait à suivre une indication de mise en scène. Et, au fil des « Ah » divers et variés qui s'égrenèrent sur scène, il trouva soudain l'intonation juste. C'était pendant le passage de Malo, un grand blond aux traits fins qui avait été choisi pour jouer Christian. Il eut soudain la révélation de la façon dont il allait exprimer la déception, l'obligation de se retirer et de laisser la place.

- Je crois que je l'ai, dit-il timidement.

Arsène lui sourit.

- Tu nous montres ?

Les autres se rassirent comme si c'était la fin de la récréation, et Idriss remonta sur scène. Cerise planta son regard aigu dans le sien.

Et figurez-vous, tenez, que, justement

Oui, mon cousin, il sert dans votre régiment !

Spontanément, Cerise avait inventé un jeu de scène; à chaque réplique, elle tirait un peu plus Cyrano à elle, par la main qu'elle tenait, et se faisait de plus en plus caressante.

CYRANO : Ah !...

ROXANE, riant :

Puisqu'il est cadet dans votre compagnie !

CYRANO : Ah !...

Idriss était aussitôt entré dans le jeu, en se penchant à chaque réplique un peu plus sur elle, qui était beaucoup plus petite.

ROXANE :

Il a sur son front de l'esprit, du génie,

Il est fier, noble, jeune, intrépide, beau...

CYRANO, se levant tout pâle : Beau !

Lorsqu'elle prononça l'énumération : « il est fier, noble, jeune, intrépide, beau », elle accéléra la cadence et l'attira un peu plus à chaque mot, jusqu'à se trouver à une distance idéale pour un baiser. Et Idriss se détacha presque en bondissant, le visage éperdu tourné vers le public, tandis qu'elle souriait aux anges.

Arsène ne put s'empêcher d'applaudir, immédiatement imité par les autres élèves. Une élève cria « Wouh ! C'était chaud ! », ce qui fit glousser Cerise. Idriss, quant à lui, paraissait presque surpris d'être applaudi, et de susciter des commentaires, comme s'il n'était pas sur scène. Il mettait toujours un peu de temps à sortir de la littérature - et c'était en partie pour ce détail qu'Arsène éprouvait tant d'affection pour lui.

Mercredi 14 octobre

« C'est curieux, l'absence. Quand je suis entré dans la salle des Professeurs hier, et que Laure n'était pas à sa place habituelle, à côté de la fenêtre ouverte - elle se tient toujours là, comme si elle voulait pouvoir s'envoler à tout moment - j'ai ressenti un pincement au coeur. L'expression est éculée, je sais, mais je n'en trouve pas de meilleure. La minuscule main du Destin qui traverse la chair pour assurer sa prise, et qui la relâche presque aussitôt. Comme un avertissement. Prends garde. Ton coeur est à la merci de mes doigts fantômes, de mes doigts inflexibles, broyeurs d'âme. C'est idiot, évidemment, d'avoir un

pincement au coeur parce qu'elle n'est pas à la fenêtre, mais son absence, que j'ai vécue d'abord dans l'espace, de manière immédiate, brutale, s'est ensuite propagée dans le temps. Elle n'était pas là non plus à la récréation du matin. Ses élèves, croisés dans le couloir, m'ont confirmé ce que je savais déjà : elle était absente, et cette absence n'était pas prévue.

Laure n'est jamais absente. Je vous l'ai déjà dit, les heures au Lycée représentent pour elle des bancs de terre ferme dans le marécage de ses semaines. Son emploi du temps est une carte géographique, marquant les espaces sûrs et les passes dangereuses. Les marées montantes du soir. Les sables mouvants du week-end. Si elle est absente, c'est absolument contre sa volonté. Parce que quelque chose de plus fort qu'elle la retient. »

- Que vous imaginez-vous ?
- Que son mari la séquestre, ou bien qu'il l'a tuée, ou blessée, et qu'elle se retrouve dans l'incapacité physique de se déplacer. Je ne sais pas. Son absence est comme un message auquel il faut que je réponde, un appel au secours que je semble être le seul à entendre. J'ai été faire du charme à la secrétaire du Proviseur, qui m'a dit en fin de journée qu'elle avait reçu un bulletin d'hospitalisation. Cela m'a d'abord un peu rassuré - l'hôpital n'est pas un lieu de sévices, elle n'y est pas seule, et tout me paraît préférable au huis clos conjugal. Mais ensuite je me suis demandé ce qui s'était passé. Je n'ai pas dormi, cette nuit, à force de me ronger les sangs, et j'ai décidé que si son absence se prolonge, je me rendrai à l'hôpital. »
- Que voulez-vous qu'elle ressente, en vous voyant ?
- « Je voudrais qu'elle sache qu'elle n'est pas seule, que quelqu'un au moins se soucie d'elle. Je vois très bien où vous voulez en venir; il y a eu ce baiser sur son poignet. Ma démarche pourrait paraître déborder un peu du cadre amical. Elle pourrait s'imaginer que j'ai des sentiments pour elle. »
- Et ce n'est pas le cas ?

Jeudi 15 octobre

Le mois d'octobre avançait, inexorablement - il avait semblé à Karine que chaque beau jour était le dernier, et que la catastrophe annoncée n'allait pas tarder à advenir. L'été lui paraissait de plus en plus lointain, et ce qui avait germé sous le soleil de la Provence - le vague frisson de désir d'une robe à fleurs pour une chemise blanche - était devenu aujourd'hui une créature de l'ombre vigoureuse, affamée, qui fuyait la lumière et attendait les heures de solitude pour se développer.

Était-elle amoureuse de Guillaume ? À n'en pas douter, elle se devait bien à elle-même cette lucidité. Depuis le dîner chez lui, elle avait compris que sa capitulation était proche. Inéluctable. Gentleman, Guillaume n'avait pas poussé son avantage trop brusquement. Il avait laissé passer quelques jours avant de réclamer de la voir seul à seule. Mais il venait de le faire, et Karine se sentait, au sens classique du terme, perdue. Non pas désorientée, mais perdue, comme un navire dont le seul destin est désormais la dérive et le naufrage. Sa vie, toute sa vie était perdue, et elle s'efforçait douloureusement, sous la surface très calme et très ritualisée de leur complicité quotidienne, de faire le deuil d'Arsène.

Quand elle arriva à la gare, ce matin-là, il pleuvait toutes les larmes de l'automne. Arsène, depuis mardi, paraissait distant, soucieux. Peut-être se doutait-il de quelque chose. Ses sourires fatigués sonnaient faux et elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'une sombre pensée s'agitait en lui. Elle avait plusieurs fois décidé de lui parler, de tout lui avouer, mais quelque chose l'avait à chaque fois retenue. Bien sûr, il aurait été plus élégant de le quitter avant de tomber dans les bras de Guillaume, mais, si elle s'infligeait à elle-même un examen de conscience rigoureux, elle devait bien admettre que ce n'était pas là ce qu'elle souhaitait. Le baiser de Guillaume, volé dans la cuisine, avait pris des proportions érotiques improbables par la seule magie de l'interdit transgressé. Il semblait à Karine qu'en supprimant Arsène de l'équation, elle faisait courir un risque à son désir pour Guillaume - le même baiser échangé dans la cuisine, parmi les reliefs du repas, en toute liberté, l'aurait même peut-être un peu écoeurée. C'était Arsène qui donnait tout son prix à Guillaume - c'était là l'austère, la froide vérité du désir, que Karine découvrit tout à coup en s'installant dans le train.

Une lettre était là. La jolie écriture noire disait « À celle que je perds ». Troublante coïncidence, qui redoublait le choc qu'elle venait de ressentir en prenant conscience du caractère profondément trouble de son désir. Elle s'était dit que sa vie était perdue, qu'elle devait faire le deuil d'Arsène, mais, à travers les gouttes qui dégouлинаient sur la vitre du train, elle voyait que ce n'était pas sa vie qui était perdue, mais bien elle-même.

Elle n'allait pas perdre Arsène, ni sa vie conjugale, ni rien de tout cela. Elle allait perdre à la fois beaucoup moins et beaucoup plus : l'estime d'elle-même. Elle allait jouir d'un bonheur qu'elle ne mériterait plus. Elle allait mentir et elle allait jouir justement parce qu'elle mentirait. Et de cette jouissance trouble, de cette jouissance mauvaise, elle avait soif. Une soif obsédante.

Je ne m'explique pas, Madame, la puissance de votre absence. Car, ma passante, vous êtes essentiellement absente - même si je vous aperçois régulièrement, cet aperçu ne me donne pas une miette de votre présence, qui s'échappe perpétuellement. Vous êtes toujours en partance, toujours au-delà, toujours dans les ailleurs mystérieux où je ne peux vous suivre. Et c'est cette absence qui me remplit d'espoir, qui jette dans mon âme une lumière d'une pureté émouvante. Car l'absence n'est pas le vide; votre absence n'est pas le vide de vous, mais au contraire la possibilité éternellement suspendue, éternellement désirable, de votre présence. J'imagine votre présence, à la lumière de votre absence, d'une puissance au moins égale. Il me semble que je saurais l'aimer, votre présence, dans son intermittence-même, avec ferveur. C'est ce que me disent la forme de votre visage et l'expression changeante de vos yeux.

Je vous imagine à la croisée de vos chemins; rêveuse devant la vitre, vous contemplez des paysages intérieurs. Vous ne savez pas où vous conduit ce train, que vous avez, un jour de folie, autorisé à dérailler. Vous ne savez pas où ni quand aura lieu le changement d'aiguillage; vous vous en remettez au hasard. Vous êtes à la fois triste et pleine de joie, et c'est ce qui vous rend, dans ce moment d'attente, de désir et d'angoisse, si belle. Je vous aime encore plus de devoir vous perdre chaque jour.

Pour la première fois, Karine se demanda si ces lettres venaient d'Arsène. Puis elle leva les yeux et chercha, dans le wagon, une raison de se détromper elle-même. Elle croisa le regard d'un homme qui était en train de la dévisager, et qui esquissa un sourire respectueux. C'était un homme séduisant, aux cheveux épais, qui avait un regard intelligent et sensible. Elle se sentit rougir et replia la lettre avec maladresse, avant de saisir compulsivement son téléphone, qui se lova dans sa main dans un emboîtement rassurant. Il y avait trois messages de Guillaume. Le dernier était laconique : « Demain, 17h, à mon appartement. »

Dans le wagon, l'homme aux cheveux épais ne put s'empêcher d'observer cette jeune femme au regard fiévreux, qui lisait toujours de mystérieuses lettres laissées pour elle sur

son siège. Au début, il s'était demandé ce qu'elle avait de si fascinant, pour qu'un homme prenne la peine de lui écrire ainsi. Et puis, à force de la regarder, il avait compris. Il émanait d'elle une aura discrète et presque invisible au premier abord, mais qui ne faisait que se renforcer au cours du temps. C'était le désir accumulé des hommes, ce désir qu'elle avait conscience de susciter, qui répandait ce halo autour d'elle, attirant sans cesse de plus en plus de regards dans ses filets lumineux.

Vendredi 16 octobre

Laure endormie était émouvante. Pâle, dans son lit étroit de jeune fille, dont elle avait à peine froissé les draps blancs, les cheveux éployés, entourée de multiples bouquets de fleurs. Ses mains, dont l'une portait un plâtre, étaient jointes sur sa poitrine. Des marbrures violacées ou brunâtres affleuraient sur la peau de son cou et de son bras. Le néon glaçait sa joue, figeait son visage.

Elle était abandonnée, et son abandon avait à la fois quelque chose de mortuaire et quelque chose d'érotique.

Arsène déglutit, gêné. L'infirmière qui l'avait conduit lui fit signe de la suivre dehors.

- Elle dort très mal en général, il vaut mieux ne pas la réveiller. On essaie de la garder le plus possible, mais je crois qu'on va devoir la faire sortir bientôt. On lui a déjà laissé une perfusion pendant 48h alors qu'elle n'en avait pas besoin.

Arsène fronça les sourcils.

- Quelle est la raison de son hospitalisation ?

L'infirmière hésita.

- Une chute dans les escaliers. Elle a plusieurs côtes fêlées et une fracture du poignet. Mais les radiologues ont repéré des fractures anciennes et multiples. Nous avons demandé la visite d'une assistante sociale mais elles sont surchargées.

Arsène baissa la tête.

- Elle est tellement gentille, ajouta l'infirmière. Je voudrais qu'on puisse la garder encore.
- Son mari vient la voir ?
- Oui, il passe beaucoup de temps auprès d'elle, et lui apporte toujours des fleurs. En général, il arrive aux alentours de 14h, dit-elle en regardant sa montre.

Arsène regarda la sienne; il était 13h35.

Ils échangèrent un regard lourd, muet, puis l'infirmière se retira.

Laure bougeait maintenant légèrement dans son sommeil, et Arsène se rendit compte à quel point elle était encore jeune et belle. Malgré sa chemise, malgré le drap léger, il avait l'impression de la surprendre nue. Dêvêtue de tous ses oripeaux, de son maquillage sophistiqué, de son style toujours précieux, un rien gothique, elle était différente. Moins culturelle. Plus charnelle et plus fragile.

Il ne réfléchit pas, et l'éveilla en passant doucement sa main sur sa joue. Arsène n'oublierait jamais le spectacle de ses yeux, pendant les quelques secondes que dura

son réveil : ils passèrent d'une émotion à l'autre comme les couleurs dans un précipité chimique. L'amour, d'abord - car comment pouvait-il appeler autrement ce complexe de tendresse, d'angoisse et de joie ? Et puis, vite, très vite, si vite qu'il se demanda toujours par la suite s'il n'avait pas rêvé ce premier regard, la terreur. Le corps de Laure se cabra tout entier - son mol abandon se mua en une crispation douloureuse.

Arsène se sentit stupide. Il avait espéré lui faire plaisir, et sa présence ne faisait qu'ajouter à son tourment.

- J'y vais, j'y vais, je ne reste pas, murmura-t-il pour la rassurer. Je voulais juste te voir.
- Oui, vas-y, ça vaut mieux. Je vais mieux, tu sais. Je vais bientôt sortir. On se verra au Lycée. Merci d'être passé.

Ses paroles brèves étaient articulées par une bouche distraite, tandis que ses yeux affolés guettaient la porte de la chambre. Arsène avait envie de l'enlever, de l'arracher à sa vie, à sa terreur, de s'occuper d'elle. Mais il se contenta de lui sourire.

- Prends soin de toi, dit-il.

Dans le couloir, il fit quelques pas pour s'éloigner de sa porte, puis fut pris d'une sorte de malaise et tomba, plus qu'il ne s'assit, sur un siège à proximité des ascenseurs. De là où il était, il pouvait voir encore la porte de Laure; et, tandis que son vertige évoluait vers une sueur froide, il lui vint une idée. Celle de rester là, pour voir. Une intense curiosité venait de le prendre - pressante comme un besoin physique. Il voulait voir le visage, l'allure, la démarche de cet homme qui envoyait sa femme à l'hôpital et puis l'enterrait sous les fleurs. Il resta quelques minutes, sans que personne fit attention à lui. L'hôpital, après tout, était plein de gens qui faisaient des malaises, qui essuyaient leurs larmes et qui s'asseyaient sans raison. Plusieurs hommes sortirent de l'ascenseur, des petits vieux qui marchaient à pas mesurés, des hommes voûtés, des messieurs élégants. Et puis, il le reconnut, sans erreur possible. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, qui portait un bouquet de roses d'une profusion provocante; il avait des vêtements bien coupés, élégants sans ostentation; une chevelure nette. Un parfum agréable se dégageait de sa personne; et il avait dans sa démarche, dans sa façon de tenir la porte de l'ascenseur à une vieille dame, de s'effacer devant les infirmiers, quelque chose d'un acteur. Arsène se tordit le cou pour essayer de voir son visage, mais l'angle n'était pas le bon - l'homme passa vite, et atteignit la chambre de Laure avant qu'Arsène pût satisfaire sa curiosité.

Arsène se demanda ce que ces deux-là pouvaient se dire, dans cette chambre étroite. Quelle comédie ils pouvaient se jouer. Laure avait-elle sur le visage le même regard enfantin et reconnaissant qu'elle composait devant le Proviseur ? Ce même sourire, qui n'était que le masque de la soumission ? Arsène les imagina en train d'échanger des paroles éternellement à côté, des paroles sur la beauté des roses, sur les embouteillages, sur la date de sortie de Laure. Le mari se moquait peut-être plaisamment de l'infirmière, et Laure s'en amusait. Et toutes ces paroles piégées entouraient un secret explosif. Laure à l'hôpital aurait pu entamer des démarches, ils le savaient tous les deux. Mais leurs paroles gardaient le silence, dans la chambre étouffée de fleurs.

La fracture était bien cachée sous le plâtre immaculé; bon an mal an, l'os brisé allait se ressouder. À peine un radiologue consciencieux serait-il capable de discerner, dans quelques années, sur une nouvelle radiographie, cette fine ligne de douleur presque effacée.

Lundi 19 octobre

Arsène évitait toujours de frayer avec les élèves, de se mêler à eux, de faire partie de leur vie réelle. Mais des bribes de cette vie lui apparaissaient au détour d'un couloir ou dans la salle de théâtre, et s'il faisait toujours mine de n'en rien voir, il n'était pas aveugle au point d'ignorer les rivalités, les désirs, les exaspérations, les conflits, qui agitaient naturellement les adolescents qu'il avait en face de lui. Aujourd'hui, il avait surpris Idriss et Cerise qui se donnaient la main, et l'image de ces deux mains entrelacées, l'une noire et l'autre blanche, le poursuivait agréablement depuis le matin.

Il n'avait pu s'empêcher de remarquer à quel point Idriss, souvent taciturne à force de concentration, paraissait léger et presque effervescent en classe; lors d'une séance dédiée à l'orientation des élèves, les deux amoureux avaient évoqué l'envie de s'inscrire dans une école de théâtre, et Arsène les y avait poussés. Cet amour adolescent le touchait. Il rallumait dans le monde, ou peut-être seulement dans la mémoire d'Arsène, une lumière depuis longtemps éteinte - un espoir invincible, dont il gardait un souvenir lointain, parce que ce sentiment volatile ne pouvait se déployer que dans des corps jeunes, à l'aube de leur vie. Le souvenir de cette sensation merveilleuse était insaisissable, on ne pouvait le retrouver que par fulgurances, et Arsène dut le laisser s'enfuir. Son corps d'adulte n'était plus capable d'infini, et la pureté de cet amour lui demeurait à jamais extérieure.

Il était heureux, cependant, d'avoir contribué à leur rapprochement à travers le club théâtre, et une pointe de mauvaise humeur le prit quand il songea qu'aujourd'hui, la séance avait dû être annulée pour cause de convocation à un « audit pédagogique » avec le Proviseur. La seule consolation d'Arsène était que Laure était revenue, et qu'elle l'attendait actuellement en salle des professeurs. Quand il entra, elle était à la fenêtre ouverte, à sa place, et Arsène lui sourit avec une joie sincère. Elle portait son plâtre en écharpe, mais à part cela, elle était identique à elle-même - non pas identique à celle qu'il avait surprise, dans son sommeil souffrant, à l'hôpital, mais identique à l'apparence qu'elle avait toujours donnée, et choisie, au Lycée. Elle le regarda s'approcher sans détourner les yeux, magnétique au milieu des collègues qui se préparaient à partir, soucieux d'être à l'heure pour aller chercher les enfants à l'école et d'éviter les bouchons du centre-ville. Tandis qu'Arsène traversait l'espace qui les séparait, à contre-courant, il

pouvait entendre le cliquetis des boucles des cartables, le claquement des casiers qui se refermaient, le martèlement des talons pressés, et, dans le lointain, par la fenêtre ouverte, le chant solitaire d'un oiseau qui reprenait possession de la cour après le départ des élèves. Laure ne parla pas tout de suite, et Arsène ne la toucha pas; elle attendit que les collègues soient tous sortis pour allumer une cigarette à la fenêtre et Arsène, machinalement, lui fit un café.

- Je suis vraiment désolée, pour vendredi, dit-elle. J'espère que tu as compris que ta visite m'avait fait un immense plaisir .

Arsène sourit et la regarda d'un air goguenard.

- J'ai surtout compris que tu me chassais comme un malpropre.

Laure baissa les yeux.

- Je sais. Tu as dû perdre plein de temps dans les transports, pour me voir une minute. Tu as dû me maudire.

Arsène toucha son épaule valide, d'un geste rassurant.

- Jamais, dit-il. J'étais inquiet pour toi. Je le suis toujours.

Elle lui sourit, et Arsène retrouva, dans ses yeux, l'expression fugitive qu'elle avait eue en se réveillant dans son lit d'hôpital. Il sut que ce visage nu qu'il avait surpris une seule fois se superposerait désormais toujours à celui de l'instant présent - Laure n'était plus seulement cette collègue aux yeux maquillés, vêtue de guipure noire, qu'elle avait toujours été - elle était aussi désormais, et pour toujours, cette femme au bois dormant, en proie à un sortilège, qui l'avait ému par sa pâleur et sa vulnérabilité extrêmes. Il se sentit attiré par elle, et imagina un instant la sensation qu'ils éprouveraient s'il l'embrassait, là, sur les lèvres, s'il la réveillait de son sommeil ancestral. Mais avant que ce fantasme pût, d'une manière ou d'une autre, éclore dans la réalité, Laure s'était coulée, comme une couleuvre, jusqu'à l'évier; elle nettoyait sa tasse avec des gestes rapides.

@@@@@

Tout en se dirigeant, d'un pas pesant, vers le bureau du Proviseur, Arsène songeait à ce terme d' « audit ». Dans le monde d'Arsène, on était invité à un entretien avec le Proviseur. Eventuellement, si le ton montait, on était convoqué à son bureau. Cela faisait encore partie du monde qu'Arsène habitait. Mais le mot « audit » émanait d'un autre monde, et traçait à lui seul une frontière infranchissable - littéralement, c'était un mot

qu'Arsène ne pouvait franchir. Il appartenait à un espace économique, social, et idéologique, trop différent du sien.

Tandis qu'il faisait passer d'une main à l'autre son vieux cartable de cuir, qui pesait bien lourd en cette fin de journée, il fut pris d'un accès de colère à la pensée du Proviseur en train de l'attendre, assis sur un fauteuil confortable, pendant que lui, chargé comme un âne, était obligé d'effectuer cette marche désagréable à travers le Lycée. Il allait arriver essoufflé, un peu sali par sa journée de travail, sentant la craie et la sueur, probablement hirsute, et allait se trouver confronté au corps radieux de la hiérarchie : ce corps toujours net, surdéfini dans sa forme, et qui, par sa rigidité, paraissait échapper miraculeusement à l'entropie générale.

Arsène frappa au bureau, et la voix, à la fois très forte et très aimable, cria : « Un instant, je vous prie ». Arsène pensa que Vollner lui infligeait cette attente par principe, bien qu'il n'eût rien à finir, dans l'unique but de lui signifier qu'il n'était pas le maître du temps. La porte s'ouvrit après un délai raisonnable, et le visage honni apparut sur le corps radieux - un sourire éclatant de blancheur, une délicieuse odeur citronnée, des vêtements qui ne faisaient pas un pli, qui n'avaient pas une tache. Arsène se sentit pris dans les mâchoires de cet audit comme dans un piège d'acier.

- Ah, Monsieur Drouet, entrez, je vous en prie.

Arsène entra, et, avec un excès de politesse un peu guindée, attendit qu'on l'autorisât à s'asseoir. Il y avait une grammaire des meubles, dans l'administration. Par exemple, le fauteuil qui faisait face au bureau du Proviseur était à la fois nettement plus confortable que les méchantes chaises des élèves et des enseignants, mais il était étroit, raide, démuné d'accoudoirs. Comme un double rachitique de son congénère d'en face, sur lequel Vollner s'assit avec un soupir d'aise.

- Je suis ravi de vous recevoir, Monsieur Drouet. Vous êtes, si j'ai bien compris, une figure de cet établissement.

Arsène, mal à l'aise, haussa les épaules.

- Parlez-moi de ce club théâtre, continua Vollner. C'est bien ainsi que vous l'appellez ? Le club théâtre, le ciné-club... Cela ranime les souvenirs de toute une époque, n'est-ce pas ?

- Que voulez-vous savoir ?

- Eh bien, comment les choses se passent.

- Le plus simplement du monde. Je réunis les élèves volontaires dans une salle, le lundi soir. Parfois nous multiplions les répétitions à l'approche de la représentation.

- Y a-t-il toujours une représentation en fin d'année ? dit Vollner en souriant avec condescendance.
- Eh bien, oui, il s'agit de théâtre, dit Arsène d'un ton fatigué. Il ne paraît pas absurde de donner une représentation.
- On pourrait imaginer cela plutôt comme un atelier d'improvisation, comme une sorte de coaching destiné à développer les compétences d'expression et de communication des élèves.
- On pourrait. Mais moi, je fais plutôt un club théâtre traditionnel avec une représentation à la fin.
- Costumes venant de la friperie, décor peint sur des draps, parents d'élèves émerveillés ?

Arsène marqua une pause devant une attaque aussi directe.

- Exactement, Monsieur Vollner. Vous avez tout compris.
- Comment pourriez-vous envisager de faire évoluer ce « club théâtre » ? dit-il en plaçant dans l'air d'imaginaires guillemets avec ses mains.
- Nous pourrions essayer d'avoir un peu plus d'argent, bien sûr, ce qui permettrait peut-être d'améliorer les décors et les costumes. Mais, honnêtement, ce n'est pas très important. Le manque de moyens nous force à être ingénieux. Cela n'a jamais été insurmontable.
- Et je suppose que vous ne vous faites pas payer ?
- Non.
- Vous n'avez pas envie d'être reconnu pour ce travail supplémentaire ?
- Je ne le fais pas pour gagner de l'argent ni pour acquérir une quelconque reconnaissance. Les applaudissements que reçoivent les élèves me suffisent.

Vollner dévisageait maintenant Arsène avec une moue amusée.

- Et les pièces que vous jouez, rassurez-moi, c'est au moins quelque chose d'un peu contemporain, d'un peu moderne ?
- Pas du tout. Comme je vous l'ai déjà dit à la dernière réunion, Monsieur le Proviseur, j'enseigne la littérature parce que j'aime la littérature. Nous avons joué du Ionesco l'an dernier. Cette année nous nous attaquons à Cyrano.
- Cyrano, tiens donc... Un grand nez qui remue beaucoup de poussière...

Arsène ne se fût pas senti plus insulté si Vollner l'avait attaqué personnellement.

- Honnêtement, continua le Proviseur, vous ne trouvez pas ça un peu ringard, ce club théâtre où les élèves anonnent la tirade du nez devant leurs parents ?
- Honnêtement ?

Vollner avait un petit air ironique, ou espiègle, qui sidéra Arsène. Pensait-il vraiment qu'Arsène allait, pouvait, abonder dans son sens ? Le Proviseur hocha la tête pour l'encourager à parler.

- Honnêtement, dit Arsène, mettre dans une même phrase l'idée de Cyrano et le mot de « ringard », c'est... je vais faire une comparaison scientifique, puisque vous n'êtes pas porté sur la littérature. C'est comme essayer d'additionner des kilomètres-heure et des ampères, vous voyez. C'est un énoncé qui n'a pas de sens.

Vollner éclata de rire.

- Vous en êtes un vrai, vous.
- Un vrai quoi ?
- Un pur et dur, de la vieille école.
- Peut-être, je ne cherche pas à l'être.

Et puis, avec une soudaineté tranchante, presque violente, l'expression faciale de Vollner changea. Il cessa de sourire.

- Je vais vous dire comment je vois l'avenir de notre atelier théâtre. Premièrement, on arrête les classiques, et, par exemple, on fait écrire des textes aux élèves dans un atelier d'écriture. Sur les thématiques quotidiennes qui les concernent. Le harcèlement, par exemple. Deuxièmement, on écrit un projet en bonne et due forme, en trois exemplaires envoyés au rectorat par la voie hiérarchique. Cela permettra de débloquent des heures supplémentaires, que les intervenants toucheront, que vous le vouliez ou non. Troisièmement, on demande à un professionnel des arts vivants de co-intervenir. Il s'occupe de la partie mise en scène, et vous de la partie écriture. Quatrièmement, on se libère de l'obligation de la représentation. Je n'y suis pas totalement opposé, mais je trouve que c'est la pratique du théâtre qui est intéressante, l'improvisation, l'expression corporelle, la sortie de sa zone de confort... Les rideaux rouges et les trois coups, c'est...
- Ringard ? coupa Arsène.
- Je n'osais pas le dire.
- Je vois.
- Qu'en dites-vous ?
- Que ce n'est pas du tout le même projet que celui que je porte. Pourquoi n'organisez-vous pas cela en plus ? Avec des volontaires ?
- Vous ne m'avez pas compris. Je ne veux pas ajouter une offre, je veux transformer l'offre qui est déjà présente. L'améliorer, la moderniser, la mettre au diapason de l'image que je veux donner à cet établissement.

- Une image de modernité, dit Arsène.
- Exactement.
- J'ai peur de ne pas être votre homme, malheureusement.
- Je vais vous laisser y réfléchir tranquillement...

Arsène éprouva un soulagement physique à l'idée que l'entretien - l'audit - touchait à sa fin. Mais Vollner n'avait pas tout à fait terminé.

- Autre chose, Monsieur Drouet.

Le corps d'Arsène, instinctivement, se raidit sur son fauteuil rachitique. Le Proviseur continua :

- Vous connaissez Monsieur Billard ?
- Je suppose qu'il a un rapport avec mon élève Hélène Billard ?
- Oui, c'est son père. Et il se trouve qu'il est également au conseil municipal.

Arsène fronça les sourcils.

- En quoi cela me concerne-t-il ?
- Il siège sous la bannière de la Renaissance Nationale. Or, Hélène lui a rapporté que vous faisiez régulièrement des diatribes anti-fascistes, et qu'il vous arrivait à cette occasion d'attaquer directement la Renaissance Nationale.

Arsène faisait celui qui ne comprenait pas où le Proviseur voulait en venir.

- Oui, c'est possible.
- Vous ne le niez pas ?
- Non. Il me semble que la transmission des valeurs républicaines, de l'humanisme et du respect de toutes les cultures fait partie de mes missions.
- Vous oubliez sans doute votre devoir de réserve. Parlez de Montaigne tant que vous voulez, Monsieur Drouet. Mais pas de la Renaissance Nationale.
- Mais c'est un parti anti-républicain, Monsieur le Proviseur. Un parti fondé par un collaborationniste notoire, et par des militants de l'Algérie Française. Un parti dont plusieurs membres ont été condamnés pour propos racistes et révisionnistes. Un parti qui fraye avec des groupes para-militaires d'obédience néo-nazie, qui font souvent le service d'ordre de ses manifestations. N'ai-je pas le droit de le dire ?
- Le ministre a établi une ligne déontologique très claire : les enseignants doivent respecter leur devoir de réserve. Voyez-vous, il y a près de la moitié des français qui ont voté pour ce parti. Considérez donc que la moitié des élèves ont des parents que vos diatribes attaquent directement.
- Donc, si la moitié des français décident que la terre est plate, il ne faudra pas offenser les enfants en leur disant que c'est une idée stupide et que la terre est ronde ?

- Cessez de déformer mes propos.
- Je ne les déforme pas. Je suis votre logique. Hélène a un père à la Renaissance Nationale. Soit. Qu'elle soit mal à l'aise en comprenant ce que cela signifie me semble plutôt sain. Ne comptez pas sur moi pour lui dire que c'est un parti comme les autres.
- Je compte sur vous, dit Vollner en haussant légèrement le ton, pour obéir à un ordre direct de votre hiérarchie. Vous ne parlerez plus de la Renaissance Nationale dans aucun cours, et vous ne parlerez plus de politique du tout dans la classe d'Hélène Billard.
- Vous n'avez pas besoin de me mettre les points sur les i, Monsieur le Proviseur. Je suis fonctionnaire, je fonctionne. Mais, entre nous, vous appelez ça de la déontologie ? Moi j'appelle ça de la lâcheté.
- Appelez-ça comme vous voudrez, Monsieur Drouet. Je ne cherche nullement à polémiquer, ni même à exprimer mon avis personnel sur la question. Il y a des règles, et vous ne devez pas y déroger. C'est tout.

La réplique « C'est un peu court, jeune homme » faillit fuser des lèvres d'Arsène, mais il se retint.

- Très bien, dit-il froidement. Sur ces fortes paroles, puis-je disposer ?
- Je vous en prie.

Tandis qu'Arsène se dirigeait vers la porte, Vollner se replongea dans l'étude d'un papier quelconque qui traînait sur son bureau - et Arsène avait fait trop de théâtre pour ne pas y voir un mauvais jeu de scène.

Dans la salle des professeurs, Arsène écoutait d'une oreille distraite le discours familial de Farid, qui avait fait de l'éducation à la laïcité son combat personnel. En ces jours d'octobre où le souvenir de Samuel Paty revenait hanter toutes les mémoires, il se montrait intarissable.

« Si vous vous heurtez à un discours anti-occidental, n'hésitez pas à donner la parole à des auteurs maghrébins, africains. Faites lire ou visionner les Hirondelles de Kaboul. Regardez Timbuktu. Montrez le combat des intellectuelles iraniennes. Evitez de faire de la laïcité le cheval de bataille de l'Occident; les réseaux sociaux leur peignent sans cesse cette polarisation mortifère. Soit vous êtes colonialiste, soit vous êtes tolérant envers l'intégrisme religieux. C'est un piège mortel dont il faut les aider à sortir. Montrez que des femmes, des hommes, partout dans le monde, partout où la religion s'est emparée du politique, se battent pour la laïcité et rêvent de sortir du cauchemar de la théocratie. Montrez leur qu'historiquement, les états théocratiques oppriment toujours les peuples, et en particulier les femmes et les communautés LGBT. Si le sujet vous paraît trop brûlant, traitez-le de manière historique; faites lire Voltaire. Montrez que les protestants ont été persécutés en France, puis discriminés, jusqu'à la loi de 1905. Montrez que cette loi visait en premier lieu l'Eglise catholique, et non l'Islam. »

Farid était un fin lettré, féru de poésie persane, des *Mille et Une nuits*, et un ardent défenseur de la création d'un état palestinien libre et indépendant à côté d'Israël. Sa tante, dont il était très proche, était une universitaire militant pour le droit des femmes au Maroc. Il croyait, comme Arsène, à la République des Lettres - à l'universalisme de l'art et de la culture, au dialogue paisible des mathématiques, de la littérature et de la musique. Il conseillait à ses élèves la lecture du *Chat du Rabbín*. Arsène le connaissait bien et l'appréciait beaucoup, mais il n'aimait pas le voir haranguer les autres professeurs - il avait toujours l'impression que l'idéalisme de son ami venait se fracasser, sans qu'il s'en rende compte, contre l'indifférence et les préjugés de ses collègues. Ce spectacle le rendait triste et il décida de s'éloigner pour aller photocopier le texte qu'il destinait à sa classe.

Depuis son enfance dans une famille nombreuse, passée à écouter les discussions des adultes, Arsène avait toujours été plus sensible au charme indéfinissable des conversations de femmes. Il était rare que les hommes soient capables de se parler sans y mêler un brin d'ostentation ou d'agressivité, fût-elle rieuse. Les femmes avaient une liberté de parole beaucoup plus grande - le spectre des sujets abordés et des sentiments

exprimés était cent fois plus large. Mais ce charme était fragile, très vite rompu - souvent, par la simple intrusion d'un homme, qui entravait, parfois légèrement, parfois de manière criante, la fluidité des échanges. Arsène s'était rendu compte qu'il était devenu un homme lorsque sa propre présence avait commencé à faire cet effet; depuis, il avait gardé l'habitude inconsciente de rester en retrait quand il entendait parler les femmes.

Quand il s'approcha de la photocopieuse, il tendit donc l'oreille, tout naturellement, pour entendre la conversation qui se tenait à quelques mètres de lui.

- Catherine, tu as changé de nom ? disait Nadège Schultz à Catherine Pollet. La dernière fois, tes élèves m'ont parlé de toi en t'appelant Madame Vasseur, et je n'ai pas compris de qui ils parlaient...
- J'ai repris mon nom de jeune fille, dit Catherine.
- Tu as divorcé ? demanda Laure.
- Oui, dit Catherine d'un ton calme. Mon mari a été en-dessous de tout pendant mon cancer.
- Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Laure, avec un intérêt passionné.
- Laisse-moi deviner, dit Nadège. Il a considéré que tu le laissais tomber, que tu ne faisais plus les tâches que tu faisais d'habitude, que tu n'étais pas assez autonome et que ça lui imposait des tas d'obligations qu'il n'avait pas choisies. Je me trompe ?
- Tu ne te trompes pas, dit Catherine. Je ne pouvais rien lui demander sans qu'il serre les dents ou qu'il lève les yeux au ciel. Il était lugubre, parlait très peu. Passif agressif dans toute sa splendeur.
- Pendant que toi, ma pauvre, dit Laure avec une compassion spontanée, tu te demandais si tu allais mourir.
- Exactement. Un jour je me suis dit que cette comédie avait assez duré. Que je n'allais pas passer ce qui était peut-être les derniers mois de ma vie à subir ça. J'ai demandé à ma soeur de m'héberger pendant la durée de ma chimiothérapie, et puis, de fil en aiguille, je suis restée chez elle jusqu'à ma rémission.
- Tu as pris un nouvel appartement ?
- Oui, je revis. Je me suis débarrassée de mes deux cancers. Je suis sûre que je serais morte si j'étais restée avec lui.

La violence de ces propos heurta Arsène, mais il continua à faire ses photocopies, tête baissée.

Une autre collègue, Marie-Thérèse, qui approchait de la soixantaine, s'invita dans le dialogue.

- Les hommes sont tous pareils, dit-elle. Quand ils sont malades, il faut que toute la maison souffre avec eux - que les enfants se taisent, que personne ne parle, ne mange, ne dorme. Ils se plaignent, tout en refusant d'expliquer leurs symptômes, ils refusent les soins une fois sur deux, ils ont une pudeur enfantine face aux médecins... Enfin, quand je dis « enfantine », je ne rends pas justice aux enfants. Les enfants sont beaucoup plus stoïques.
- En revanche, quand nous avons le malheur d'être malades ...
- Ah, pour les autres, c'est marche ou crève, arrête ton cinéma, cesse donc de te plaindre...
- Vous avez remarqué ? reprit Marie-Thérèse. Les hommes sont beaucoup, beaucoup plus gentils avec les femmes jeunes et belles. Et le pire, c'est qu'ils ne s'en rendent même pas compte.
- Ça c'est cruellement vrai, dit Catherine. C'est le jour où j'ai perdu mes cheveux que ça a vraiment commencé à tourner au vinaigre.

Laure avait les larmes aux yeux.

- Et toi, ton mari ? lui demanda Nadège. Il a été gentil quand tu étais à l'hôpital ?

Arsène tendit l'oreille, pour écouter ce que Laure avait à répondre. Peut-être que dans cette atmosphère, elle arriverait à prononcer les mots qui s'enfonçaient d'ordinaire dans sa gorge.

- Oh oui, dit vivement Laure. Il m'apportait des fleurs tous les jours, il était très présent. Les autres se regardèrent, furtivement, sans qu'Arsène pût déterminer si elles se doutaient de quelque chose.

- Eh bien, tu as de la chance, dit Marie-Thérèse. Tu es tombée sur l'oiseau rare.

Ce ne fut pas un homme, mais la sonnerie, qui rompit le charme et rappela tout le monde à son devoir.

Arsène récupéra ses photocopies, avec un petit sourire satisfait.

Aimé Césaire, *Discours sur le Colonialisme*. Monsieur Billard, conseiller municipal de la Renaissance Nationale, n'allait pas être déçu.

@@@@

Karine rentra du travail à 16h, ce jour-là. Elle était enrhumée, légèrement fiévreuse, et toussait - et Arsène, en la voyant arriver, pâle, les traits brouillés, comme vieillie avant l'âge, eut une sorte de prémonition confuse. Il comprit qu'il l'avait aimée, et qu'il l'avait déjà perdue, il comprit qu'elle ne vieillirait pas à ses côtés.

Il se montra particulièrement prévenant. Il la débarrassa, l'installa dans le canapé, lui proposa du thé, du paracétamol, du sirop, proposa d'allumer le chauffage, alla lui chercher un châle. Elle était trop fatiguée pour protester, mais chacun de ses gestes tendres semblait la mettre à la torture. Elle était là, les yeux brillants, la voix enrouée, vulnérable. Réduite presque à l'état de poupée, incapable de faire autre chose que de se laisser aller à ces soins conjugaux dont, à l'évidence, elle ne voulait pas, mais qu'elle n'osait pas repousser.

- Si tu avais un cancer, lui dit-il dans un élan spontané, je m'occuperais de toi, tu sais.

Elle se moqua de lui, ce qui déclencha une quinte de toux.

- Je n'ai pas de cancer, merci bien. Tu n'as pas besoin de t'occuper de moi comme ça.

Elle se laissa aller en arrière, et ferma les yeux. Arsène regarda ce visage ami, aimé, rentrer en lui-même, ces yeux se fermer comme une porte qu'on claque, ces lèvres serrées sur le mensonge et sur l'aveu qui lui étaient également impossibles. Il eut pitié d'elle, un instant. Il n'aurait pas aimé être à sa place. Puis, avec une soudaineté qui le surprit lui-même, le souvenir du visage de Laure - de son visage vulnérable, lui aussi, mais dont les yeux s'ouvraient, s'imposa à son esprit.

Il resta longtemps à regarder sa femme, la forme particulière de son poignet, les lunules de ses ongles, les boucles échappées de ses cheveux. Il la regarda comme si elle était morte, puis il s'assit à son bureau, et, sans cesser de lui jeter de loin en loin des coups d'oeil nerveux, il se mit à lui écrire.

« Il s'est passé tellement de choses depuis la dernière fois que je ne sais pas par où commencer. Il y a des périodes, comme ça, où le cours des choses paraît s'accélérer dans la vie extérieure. Mais après tout, je ne suis pas là pour vous raconter ma vie; je veux dire : ma vie dans sa partie objective, événementielle. Les événements réels m'ont toujours paru surfaits par rapport aux événements psychiques. Les prises de conscience, l'éclosion ou la disparition de sentiments, l'apparition soudaine d'un questionnement, ou la découverte d'une réponse... Voilà qui fait vibrer le coeur. Aujourd'hui, j'ai envie de parler de ma vie intérieure.

Nous nous étions arrêtés la dernière fois aux sentiments que j'éprouvais pour Laure, et cette question mérite sans doute qu'on s'y arrête, en tout cas plus que mes démêlés avec ma femme ou avec mon proviseur. Il n'y a pas de démêlés avec Laure, il y a un sentiment d'une extrême douceur, d'une extrême pureté, qui ne paraît pas exister sur le même plan que le reste du monde. Ce sentiment s'intensifie, inexorablement, et prend de plus en plus de place en moi. Mais je ne suis pas à proprement parler amoureux d'elle. Par exemple, je ne culpabilise pas du tout de penser à elle, quand je suis avec Karine. »

- Pourquoi ? Parce que vous n'avez pas de désir pour Laure ?
- Vous vous trompez. J'ai du désir pour Laure. J'ai eu envie de l'embrasser, l'autre jour. Son corps, sa présence, m'émeuvent. Mais je sais que ce désir n'est pas de l'ordre du réel. Elle m'aime, j'en ai maintenant une sorte de certitude paisible. Mais elle ne me laisserait jamais la toucher. C'est un désir voué, non pas à l'échec - un désir partagé n'est jamais un échec... mais voué à l'imaginaire. Nous le savons tous les deux.
- N'est-ce pas là quelque chose de très adolescent ?
- Peut-être, sans doute, je m'en fiche. Ou plutôt non, je ne m'en fiche pas - l'amour adolescent est le seul qui vaille. Je ne juge pas plus les sentiments en termes de santé mentale ou de maturité psycho-affective que je ne les juge en termes moraux ou en termes de rentabilité. Les sentiments sont des forces lâchées dans la nature, ils existent, ils pèsent, ils poussent, ils écrasent et ils créent. Et ils peuvent être beaux.

- C'est intéressant. Vous liez vos sentiments pour Laure à l'idée de création. Qu'est-ce que ce sentiment crée chez vous ? Ou vous aide à créer ?

- C'est drôle, à l'instant, quand vous m'avez posé cette question, j'ai pensé immédiatement à ce rêve récurrent, dont je vous ai déjà parlé. Je reçois une maison en héritage, ou bien je l'achète pour une bouchée de pain, et je visite cette nouvelle propriété. Je ne vois jamais la maison de l'extérieur, aucun rêve ne m'en montre jamais la façade, ni le jardin, de sorte que sa configuration-même me demeure mystérieuse. Au début du rêve, je me trouve dans des pièces « normales ». Aucune pièce n'est vide, aucune pièce ne paraît inhabitée, toutes contiennent des meubles anciens, hétéroclites, et des objets sur lesquels je ne m'attarde pas, mais qui me donnent déjà une sorte de vertige. Est-il possible que je sois, tout d'un coup, propriétaire de tout cela ? De ces tapis, de ces tableaux, de ces livres, de ces guéridons, de ces secrétaires aux tiroirs entrouverts, de ces buffets aux vaisselles surannées ? Un enthousiasme me saisit, commence à me porter, et le reste du rêve est toujours marqué par une euphorie grandissante. Chaque pièce donne dans une nouvelle pièce, et après la cuisine, le salon, les chambres auxquelles je m'attends, la maison commence à devenir étrange. A déplier des espaces inattendus, des recoins secrets, des galeries nouvelles. La maison s'agrandit au fur et à mesure de ma visite. Elle paraît infinie, comme la bibliothèque de Borges - et mon excitation ne fait qu'augmenter à mesure que je parcours de nouveaux escaliers, que je découvre des ailes entières dont je n'avais pas soupçonné l'existence.

- A votre avis, pourquoi avez-vous pensé à ce rêve au moment où je vous ai posé cette question ?

- Eh bien, ce que fait Laure, c'est qu'elle ouvre un nouvel espace à l'intérieur de moi.

- A quoi ressemble-t-il ?

- A une chambre très lumineuse et très aérée, avec une fenêtre ouverte et des rayons de soleil qui se reflètent sur des murs blancs. C'est une chambre où c'est toujours le matin. Il y a un parfum subtil, un parfum de fleurs et d'herbe coupée, un parfum assorti au petit bruit de l'eau qui coule, peut-être celui d'une rivière invisible. Il y a des livres à profusion dans cette chambre, de beaux livres aux reliures mordorées, qui jettent

comme un reflet d'automne dans toute cette lumière. Cette pièce est un refuge. On pourrait y passer mille ans sans que personne ne nous y trouve. Les caresses que nous pourrions y échanger seraient d'une infinie délicatesse, silencieuses, d'une évidence simple et transparente, comme un léger frisson d'eau.

Vendredi 23 octobre

Karine n'arrivait pas à réfléchir, avec son rhume, mais son inconscient, invulnérable aux bactéries comme aux changements de températures, continuait à travailler sans relâche. Elle sentait un mouvement tectonique tout au fond d'elle, une réorganisation profonde de ce qui était la terre ferme et de ce qui ne l'était pas. Un changement de structure. Elle avait pensé que la liaison avec Guillaume n'affecterait pas sa vie quotidienne, du moins pas en surface. Mais elle comprenait qu'elle ne maîtrisait absolument pas les changements en profondeur qui étaient en train de s'opérer, qu'ils la dépassaient, et menaçaient d'engloutir beaucoup plus de choses que prévu. Elle était en train de perdre pied. Le rhume lui était d'un grand secours : il lui donnait un prétexte pour remettre à plus tard son troisième rendez-vous avec Guillaume, pour ne pas parler avec Arsène, pour avoir un air absent au travail. Il donnait une justification toute trouvée pour sa lenteur, en la faisant flotter, presque inerte, dans le courant écumeux de son existence.

Quand elle arriva dans le train, et que ses yeux tombèrent sur la lettre, elle eut l'impression qu'une nouvelle vague la submergeait. Elle aurait voulu, un instant, interrompre le désir de tous ces hommes, auquel elle était si lasse de répondre.

À une rencontre.

J'imagine que vous n'êtes pas affamée de ce désir abstrait que je construis dans mes lettres - je présume même que vous éprouvez, à l'endroit du désir des autres, une forme de satiété singulière. Vous sembliez amoureuse, lorsque je vous ai écrit la première lettre - je me souviens de ce sourire qui étirait sans fin vos lèvres. Depuis quelques jours quelque chose s'est refermé dans votre aspect extérieur - la lumière qui filtrait de vous s'est éteinte, ou plutôt, barricadée derrière des volets clos. L'attente qui rayonnait en vous s'est transformée en autre chose - l'attente est devenue épreuve. C'est pourquoi je me hasarde à vous proposer une rencontre. Je sais que je n'ai, sans doute, rien de plus à vous offrir que ce que votre vie contient déjà, si ce n'est ce vertige de la page blanche, cet enchantement des commencements, cette virginité, dont vous avez déjà, me semble-t-il - dont nous avons tous, pour toujours - le regret. Je vous promets une page blanche lorsque vous vous rendrez au café qui se trouve juste à côté de la gare de X, à deux

stations de votre gare. Le second samedi de novembre, à midi. Vous me reconnaîtrez à mon coeur battant, à l'intensité de mon attente, à ma solitude tout imprégnée de vous.

Karine relut la lettre trois fois, et balaya une fois encore le wagon de ses yeux. L'homme aux cheveux épais était là, plongé dans un livre, avec son beau profil d'intellectuel passionné. Il dut sentir qu'elle le regardait car il leva les yeux et esquissa un sourire. Elle détourna le regard. Son téléphone vibrait, et elle vit que les messages de Guillaume s'accumulaient. Elle les parcourut rapidement, sans les ouvrir, afin qu'il ne vît pas qu'elle les avait lus.

Ce rendez-vous, dans la gare de X, occupait maintenant son esprit, et elle en voulut un peu à celui qui lui écrivait ces lettres. Il l'envahissait comme Guillaume l'avait envahie. Elle ferma les yeux, pour être sûre de ne pas rencontrer ceux de l'homme au loin, et imagina ce rendez-vous dans un café minable, près d'une gare. Cela ne ressemblait pas à Guillaume, et pourtant... Quelque chose en elle ne pouvait s'empêcher d'espérer que c'était bien lui qui les lui écrivait. Il en était capable; elle avait déjà lu un article qu'il avait rédigé et elle avait admiré sa capacité de rédaction. Il aimait la surprendre, il aimait apparaître là où elle ne l'attendait pas. Ces lettres n'étaient-elles pas précisément ce qui venait combler ce vide indéfinissable, ce manque d'un je-ne-sais-quoi dans leur relation ? Peut-être le sentait-il aussi. Peut-être faisait-il ce qu'il fallait pour le réduire. Karine aurait préféré tromper Arsène pour un amour parfait, pour un roman digne de lui, et non pour une relation un peu bancale, dans laquelle elle pressentait déjà une certaine vacuité. Les mots d'Arsène lui étaient venus à l'esprit l'autre jour, vénéneux et implacables, alors qu'elle était nue aux côtés de Guillaume. « *Mais rien n'est vrai dans tout ça. Son hospitalité est humiliante. Sa conversation est facile mais factice : il parle pour ne rien dire. Son appartement est tape à l'oeil mais il n'a pas d'âme.* » Elle n'avait rien à reprocher à Guillaume; il était plein de tact, ne mentionnait jamais Arsène, se montrait empressé, amoureux. Il lui avait même offert des boucles d'oreille en or. Mais il semblait à Karine qu'elle avait été lésée. L'appartement, de cinq à sept, n'avait pas de magie particulière, et Guillaume, s'il faisait bien l'amour, ne montrait, dans cette heure de vérité, aucune profondeur particulière de sentiment, aucun sens de l'esthétique... Karine ne s'était jamais formulé ces choses avant cet instant, et le fait de mettre des mots sur ces sensations floues lui apparut comme une trahison. La déception qu'elle ne pouvait

s'empêcher d'éprouver était sans doute l'effet de son sentiment de culpabilité. D'autre part, si Guillaume était l'auteur des lettres du train, cela changeait tout. Cela résolvait tout. Cela donnait à leur amour la légitimité qu'elle n'arrivait pas encore à lui accorder. Oui, elle espérait que ce fût lui.

Elle rouvrit les yeux, frappée par une idée subite. Et si ces lettres étaient d'Arsène... Elles étaient très littéraires, et pouvaient émaner de lui. Mais cette idée lui paraissait grotesque. Personne, pas même Arsène, n'écrivait des lettres comme celles-ci à la femme avec laquelle on vivait depuis quinze ans. Arsène était inscrit dans le quotidien, dans le rhume, dans la salade de tomates, dans le canapé du salon. Il n'avait jamais manifesté le moindre soupçon envers elle et Guillaume, et elle était persuadée qu'il ne se doutait de rien.

Ou alors, c'était l'homme du train. Karine se souvint de la théorie du rasoir d'Ockham : l'hypothèse la plus simple était la plus probable. Ces lettres étaient déposées par un homme qui la voyait tous les jours dans le train, et à qui elle avait plu. Il la courtisait de la façon la plus surannée qui soit, et cela fonctionnait assez pour qu'elle ait hâte de lire ses lettres, pour qu'elle les attende et y repense. Cet homme aux cheveux épais était assez beau pour le rôle. Si c'était lui qu'elle découvrait, le dernier samedi de novembre, peut-être qu'une nouvelle histoire, vraiment belle, vraiment romanesque, commencerait pour eux. Peut-être que Guillaume n'aurait finalement été qu'un prétexte pour quitter Arsène. Peut-être était-ce là ce qu'elle désirait vraiment. Songeuse, elle se dit que l'auteur de ces lettres, quel qu'il soit, l'observait avec une attention exceptionnelle. Si cet homme aux cheveux épais était capable de lire tout ce qu'il lisait dans son visage, sans doute serait-il capable de ne pas la décevoir.

Puis elle songea, avec une pointe de dépit, qu'elle ne portait jamais d'or, que les boucles d'oreille de Guillaume ne correspondaient pas du tout à son style, et qu'elle les trouvait, pour être tout à fait honnête, franchement laides.

- Ça vous, dérange, Monsieur, si je viens assister à votre cours de théâtre ?
- Non, bien sûr, tu peux venir, c'est ouvert à tous les volontaires.

Arsène, qui effaçait son tableau, avait répondu sans réfléchir à la voix de jeune fille qui lui avait posé la question.

Quand il se retourna il fut un peu surpris de se trouver en face du visage juvénile et presque raphaëlique d'Hélène Billard. Elle se tenait droite, avec son sac en bandoulière, prête. Elle regardait Arsène qui remballait à la hâte ses papiers et ses stylos. Hélène avait sur les lèvres un sourire ambigu qui flottait, un peu figé.

- Dites-moi, c'est vrai tout ce que raconte Césaire dans le texte que vous nous avez fait lire ? Les tonneaux d'oreilles humaines en Algérie, et tout ça ?
- Oui, il multiplie les sources historiques pour l'attester.
- Vous pensez qu'il faut avoir honte d'être français, Monsieur ?
- Mais non voyons, quelle question ! dit Arsène vivement en lui emboitant le pas hors de la salle. N'aie jamais honte de ce que tu n'as pas choisi, et n'en sois jamais fière non plus. J'ai honte de mes lâchetés, de mes compromissions, de mes erreurs. Mais jamais de ce que la nature, ou le hasard, m'a fait être.
- Je me suis mal exprimée : trouvez-vous que la France doit avoir honte de ce qu'elle a fait en Algérie ?

Arsène se tut un moment. Il savait qu'Hélène ne s'était jamais intéressée à ces débats. Il savait que son père avait probablement très mal pris que la question politique soit à nouveau posée dans la classe. Il n'était pas dupe de ce visage de vierge, de ces perles nacrées, de ces questions ingénues. Il était même presque sûr qu'elle n'était là que pour le piéger, et rapporter à son père de quoi remplir un rapport à son encontre. Mais il en était seulement presque sûr. Les jeunes gens méritaient toujours le bénéfice du doute - il n'était pas impossible qu'elle s'éveillât à une conscience politique et humanitaire, peut-être en opposition à ses parents. Il n'était pas impossible que ces questions soient sincères. Et la possibilité de cette sincérité, même très ténue, cette possibilité n'existant à vrai dire quasiment qu'à la force de sa propre volonté à lui, lui imposait de l'accueillir et de lui répondre exactement comme s'il lui faisait confiance.

- La colonisation a été en soi une entreprise d'une grande violence, qui déroule ses ravages sans discontinuer depuis des siècles. Je suppose donc qu'on peut la qualifier à bon droit de « honteuse », comme tous les crimes. Et la colonisation est assurément un grand crime, composé de millions de crimes plus petits. Mais « la France », comme

tu dis, n'est pas une personne. C'est une idée, c'est un mythe. Ce n'est pas une entité dotée de mémoire, d'unité, de responsabilité, d'émotions et de sensibilité comme un être humain. La France n'est qu'une idée et les idées n'éprouvent pas de honte. Ce sont les hommes et les femmes qui ont honte. Et comme je te le disais, il ne faut avoir honte que de ce qu'on a fait.

- Vous aimez la France, Monsieur ? Vous êtes fier d'être français ?

Cette question, dans son insistance maladroite, dérangerait Arsène, qui fit une moue avant de répondre.

- J'aime une certaine idée de la France, oui, bien sûr. Mais tout le monde n'a pas la même définition de cette idée.

Cette fois, Hélène semblait à court de questions, et Arsène en profita pour marcher un peu plus vite et pour rattraper le petit groupe d'élèves qui marchait devant. Cerise se tenait entre Idriss et Malo, et ils jetaient tous trois, de loin en loin, des regards méprisants sur Hélène.

- Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle vient au théâtre ? demanda familièrement Cerise à Arsène.

- Il semblerait, oui.

- Qu'est-ce qui lui prend ? continua Cerise d'un ton moqueur.

- Cerise, s'il te plaît, la tança Arsène. Restons tous aussi professionnels que possible.

Cerise éclata d'un rire gracieux et Arsène lui adressa l'un des fameux petits sourires en coin qu'il réservait exclusivement à ses disciples.

@@@@

Arsène avait d'abord pris la parole pour montrer toute l'importance de la scène du balcon, qui, même en faisant abstraction des ombres éternelles de Roméo et de Juliette, portait en elle tous les sentiments de la pièce, et les nouait de manière si serrée, si inextricable, si concentrée, qu'elle semblait grosse de tous les événements qui allaient se passer après elle. La poésie de Cyrano entrait dans le cœur de Roxane pour ne jamais plus en sortir; elle était la dupe, à la fois innocente et vaniteuse, d'un jeu de rivalité masculine où l'amour et l'amitié se tenaient tout près du désespoir. Dans ce clair-obscur, l'aveu et le mensonge, l'amour et la manipulation, l'amitié et la jalousie, la victoire et la défaite, se côtoyaient jusqu'à se fondre, et devaient contraster violemment. Il fallait que Roxane soit tour à tour pleine de mépris et frissonnante d'adoration; il fallait que Cyrano soit dans le même instant le plus heureux et le plus malheureux des hommes; il fallait que Christian, humilié pendant toute la scène, sorte malgré tout victorieux.

Les élèves l'avaient écouté presque religieusement - puis, marquant une pause un peu théâtrale, Arsène avait lancé : « Et maintenant, passons aux choses sérieuses : nous n'avons pas de balcon. »

Il s'en était suivi une dispersion semblable à une envolée d'étourneaux; Arsène avait l'habitude de lancer aux élèves ce genre de défis, et de les laisser déployer les trésors intacts de leur inventivité juvénile - des tables furent empilées, puis des chaises; on se rendit compte que ce n'était pas stable; on recommença une tour plus modeste, avec quatre tables à sa base, deux au niveau intermédiaire, supportant les chaises qui figuraient la balustrade. A la première tentative de Cerise pour grimper, l'une des chaises tomba avec fracas, déclenchant des cris et des rires. On lui installa des chaises supplémentaires pour l'aider à grimper; on décida de pousser la tour du côté jardin, afin qu'elle puisse s'adosser au mur. Malo, très actif, vérifia qu'il lui était possible de grimper à son tour; et le fragile édifice trembla un peu lorsque les deux jeunes gens, surpris de se retrouver dans un espace aussi minuscule, se retrouvèrent perchés au-dessus des autres. Arsène remarqua que Malo essayait une première fois de l'embrasser - ce qui pouvait passer, avec une mauvaise foi extrême, pour une répétition de la fin de la scène. Mais Cerise, qui savait que tout le monde les regardait, le repoussa doucement, et il redescendit prestement, avec une agilité de jeune premier. Arsène finissait son café, un sourire aux lèvres. Il chercha Idriss des yeux. Un peu à l'écart des autres, mais toujours sur la scène, le jeune homme répétait son texte, totalement absorbé, et Arsène se prit à avoir hâte de l'entendre. Il y eut un moment de flottement, pendant lequel Arsène se demanda où était passée Hélène Billard - il la découvrit enfin, assise au premier rang. Elle semblait concentrée sur son téléphone portable, et ne se mêlait pas aux autres. Arsène l'oublia vite lorsque tout le monde revint s'asseoir, et que les trois jeunes gens commencèrent à jouer.

On eut un peu de mal à entrer dans le texte, car Malo ne parlait pas assez fort, mais sa maladresse correspondait finalement à la situation : les spectateurs avaient envie que Cyrano prenne sa place, et qu'il se taise. La voix d'Idriss, étonnamment claire malgré le chuchotement, se déployait petit à petit, se libérait de ses entraves, devenait la voix anonyme et universelle du désir.

CYRANO, que l'émotion gagne de plus en plus

Laissez un peu que l'on profite...

De cette occasion qui s'offre...de pouvoir

Se parler doucement, sans se voir.

ROXANE

Sans se voir ?

CYRANO

Mais oui, c'est adorable. On se devine à peine.

Vous voyez la noirceur d'un long manteau qui traîne,

J'aperçois la blancheur d'une robe d'été :

Moi, je ne suis qu'une ombre, et vous qu'une clarté !

Arsène se sentait étreint par une émotion intense, d'une remarquable complexité. L'affection qu'il avait pour les vers de Rostand tenait déjà elle-même d'un complexe esthétique et affectif : à l'émotion esthétique toujours renouvelée, se mêlait à chaque fois une nostalgie plus prononcée, qui faisait résonner les nombreux souvenirs de lecture, de théâtre, de cinéma, de partage, qui leur étaient liés. Mais les vers de Rostand étaient également prononcés par Idriss, pour lequel Arsène éprouvait ce sentiment sans nom que les professeurs éprouvent pour certains de leurs élèves - un sentiment qui n'est pas tout à fait paternel, parce qu'il est délivré de toute considération familiale, et qui, bien que moins fort, est de ce fait encore plus désintéressé et plus pur. Il y avait dans la progression de la scène quelque chose du déploiement de ce jeune homme lui-même, de son épanouissement merveilleux, qui laissait Arsène sans voix, comme devant un miracle. Et puis, il y avait cet écho inavouable de ses propres lettres envoyées à Karine, de la folle espérance de la séduire par ses mots anonymes, et la sagesse du texte, qui annonçait le destin sans issue d'une telle entreprise.

CYRANO

Oh ! mais vraiment ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux !

Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !

C'est trop ! Dans mon espoir même le moins modeste,

Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste

Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots

Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux !

Car vous tremblez, comme une feuille entre les feuilles !

Car tu trembles ! car j'ai senti, que tu le veuilles

Ou non, le tremblement adoré de ta main

Descendre tout le long des branches du jasmin !

Il baise éperdument l'extrémité d'une branche pendante.

ROXANE

Oui, je tremble, et je pleure, et je t'aime, et suis tienne !

Et tu m'as enivrée !

CYRANO

Alors, que la mort vienne !

Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su causer !

Je ne demande plus qu'une chose...

CHRISTIAN, sous le balcon

Un baiser !

Arsène avait renoncé à interrompre le fil de la scène, bien qu'il eût des remarques à faire depuis le début. Une grâce semblait s'être posée, comme un oiseau délicat, sur les planches, et il ne voulait pas l'effrayer. Lorsque Christian monta prendre son baiser, ce fut aussi Malo qui embrassa Cerise, et Guillaume qui embrassa Karine. Arsène regarda éperdument Idriss, qui réfléchissait sa douleur - textuelle ou réelle ? - comme un étrange miroir.

Là haut, sur le minuscule espace où ils étaient perchés, Malo embrassa Cerise beaucoup plus longtemps qu'il n'était requis, et, bien qu'elle sût que tout le monde les regardait, bien qu'elle sût qu'Idriss, comme un Cyrano humilié, remâchait sa solitude dans l'ombre, elle ne le repoussa pas. Ce baiser était comme un sacrifice que le rituel théâtral avait préparé - elle se laissa aller à la puissance magnétique du drame qui se jouait ici malgré elle.

Le moment fut d'abord plein de l'émotion théâtrale - puis, comme si un sortilège se défaisait plus vite que leurs bouches ne se séparaient, les spectateurs se sentirent tout à coup voyeurs, et ce qui se passait sur scène les dérangerait. Arsène décida de mettre fin au supplice d'Idriss.

- Eh, les jeunes, la scène est finie, il est temps de descendre de votre balcon.

Sa voix avait rompu leur lien, et ils se séparèrent, les yeux brillants, avant de descendre maladroitement de leur tour branlante. Malo voulut sauter, mais en prenant son élan, il déstabilisa les tables du milieu, et Cerise se fit un peu mal en se raccrochant au mur avant de sauter à son tour, dans un fracas de chaises renversées.

Arsène accorda une pause à tout le monde, pour laisser les tensions retomber. Et lorsqu'il se dirigea vers son sac pour prendre son téléphone portable et regarder l'heure, il aperçut Hélène Billard qui se levait, toujours le nez dans son portable. Idriss, l'air un peu égaré, s'était assis sur le bord de la scène, les pieds dans le vide. Arsène s'approcha de lui.

- Tu as été incroyable, Idriss. Cette pièce était faite pour toi, tu fais un Cyrano extraordinaire.

Idriss le regarda en souriant d'un air triste.

- Un peu trop à mon goût, dit-il, rêveur.

Dans son dos, Cerise et Malo, entourés d'une petite cour d'admirateurs, parlaient fort. Cerise montrait en riant le bleu qu'elle venait de se faire en descendant du balcon. Hélène Billard, discrètement, profita de la pause pour s'éclipser, et personne ne songea plus à elle pendant le reste de la séance.

Mercredi 28 octobre

Je suppose que nous avons tous besoin d'une grille de lecture pour rendre le monde plus praticable. Mais une grille de lecture unique, quelque intelligente qu'elle soit, n'est jamais capable de donner du sens à tout. Nous n'avons pas encore trouvé la grille de lecture universelle, qui permettrait de porter un jugement sur tous les événements humains, tous les conflits, toutes les dominations. Les gens de gauche sont particulièrement éprouvés par le conflit des grilles de lecture... Il est évident que la grille de lecture de Marx ne rend pas compte des problématiques individuelles, que la grille de lecture de Freud fait fi des déterminations inconscientes collectives et culturelles particulières, que la grille de lecture décoloniale échoue lorsque la situation humaine n'a aucun rapport avec une situation de domination coloniale; que la grille de lecture féministe ne rend pas compte des dominations à l'intérieur du groupe des hommes, ou à l'intérieur du groupe des femmes; que la grille de lecture écologiste peine à se défendre face à l'accusation d'être une préoccupation bourgeoise des pays du Nord... Toutes ces grilles de lecture sont pertinentes et valides dans certains cas; mais aucune n'a vocation à supplanter toutes les autres. On peut, certes, établir chacun nos propres priorités, et donner un primat idéologique à une grille de lecture par rapport aux autres. Cela relève de la liberté politique de chacun. Cela permet d'agir, de militer, et c'est très important - mais cela ne permet pas de penser.

Les militants ne pensent pas. Ils ont choisi, parfois créé une grille de lecture, et se sont arrêtés de la questionner.

Nous vivons dans un monde beaucoup plus complexe que les générations précédentes. Parce que certaines choses ne cessent de croître : l'épaisseur historique, la somme de connaissances, la démographie, les échanges, les dettes. Et nous sommes collectivement submergés par la complexité du monde. Nous n'arrivons pas à le penser. Nous n'arrivons pas à digérer la masse d'informations et de procédures intellectuelles. Nous sommes comme un ordinateur incapable d'effectuer un calcul trop complexe. Et devant cette difficulté inédite sur le plan historique, nous renonçons à penser. La gauche, particulièrement, renonce à penser.

Parce que, avec sa manie de résister à l'analyse, le réel se cabre. Il ne produit pas uniquement des luttes convergentes, il produit aussi des luttes divergentes. Comment

appréhender les discours ou les actes d'individus, ou même de communautés, qui sont à la fois victimes et bourreaux, selon la grille de lecture adoptée ? Une personne racisée et pollueuse, une femme homophobe, un prolétaire raciste, un bourgeois écologiste, un capitaliste qui soutient l'égalité des sexes, une population victime de l'Histoire mais qui devient bourreau à son tour, sont devenus des monstres qui échappent à toute compréhension. Hybrides et ambivalents, en proie à toutes les métamorphoses de la modernité, ils étalent leur illisible mystère et leur existence-même met en déroute toutes les classifications.

Les militants lancent des anathèmes, mais les autres, ceux qui n'ont pas choisi leur grille une fois pour toutes, tous ceux qui constituent le peuple de gauche, renoncent à porter un jugement. Ils cessent de chercher à lire le réel, ils se résignent à son opacité, à son impénétrabilité irréductible. Ils se contentent de choisir leur camp, au petit bonheur, au gré d'identités illusoires.

Je voudrais leur dire de jeter bas leurs grilles de lecture. On ne lit pas avec une grille. Les grilles ne font apparaître le sens que dans les cases préformées. Les grilles saucissonnent le sens jusqu'à l'anéantir.

Il faut lire le réel comme on lit un poème, en respectant ses zones d'ombre et ses silences, en acceptant qu'il possède plusieurs sens, dont certains échappent peut-être à son auteur, dont d'autres, visionnaires, n'apparaîtront que des siècles plus tard, dont certains autres, enfin, sont irrémédiablement perdus.

Moi, loin des grilles, je veux continuer à lire et à penser.

Je ne m'arrêterai jamais d'essayer de déchiffrer les jeux de lumière et d'ombre qui courent depuis la nuit des temps sur le visage humain.

« Tout cela est très intéressant et je ne doute pas que cela occupe votre conscience. Mais nous ne sommes pas là pour ça, si ? Nous sommes là pour comprendre ce qui occupe votre Inconscient. Nous avons fait une percée importante, la fois dernière. La jolie chambre claire, que Laure ouvre dans votre espace intérieur. Pourquoi, Arsène, pourquoi faites-vous marche arrière au seuil de cette chambre ? »

« Moi, disait Laure à Farid, je n'ose pas aborder la question du blasphème. »

« Tu as tort, lui disait Farid. Il faut leur lire le récit du supplice du Chevalier de la Barre, condamné à la torture pour blasphème. Leur montrer qu'aucune religion n'a le monopole du fanatisme. Que toute institution, toute idéologie, toute croyance, doit pouvoir être critiquée. Que la démocratie ne peut exister qu'à ce prix. »

Lorsque Monsieur Vollner fit une irruption soudaine, à 8h25, personne ne fit d'abord particulièrement attention à lui. Mais bientôt son visage fermé fit taire la trentaine de personnes qui se trouvait là.

- Drouet, dans mon bureau, siffla-t-il depuis la porte. Vous ne prendrez pas votre classe à 8h30.
- Comment ça je ne prendrai pas ma classe ?
- Non. J'ai prévenu un surveillant. Suivez-moi.

Le ton ne souffrait pas de réplique. Arsène jeta un coup d'oeil scandalisé à Laure. Tous les collègues présents le suivirent des yeux quand il se dirigea, d'un pas un peu hésitant, vers la porte.

- Tu n'es pas obligé d'y aller seul, dit Laure. Fais-toi accompagner par un représentant syndical.
- Tu veux que je t'accompagne ? dit Farid.

Arsène sourit.

- Non, merci, dit-il. Que voulez-vous qu'il me fasse ?

Quelques collègues lui adressèrent une parole sympathique - comme s'il allait à l'échafaud, songea-t-il. D'autres le toisèrent avec indifférence. Quand il passa la porte de la salle des professeurs, Vollner était déjà loin devant, dans le couloir. Il ne souhaitait manifestement pas lui adresser la parole sur le chemin de son bureau - et Arsène entreprit de le suivre à distance, avec une conscience grandissante de l'absurdité de la situation. Il pensa à Joseph K. et s'efforça de sourire, mais son instinct lui annonçait que quelque chose venait de basculer. Il essaya de réfléchir rapidement aux différentes fautes professionnelles qu'on pouvait lui reprocher - car aucun enseignant ne peut fonctionner sans des infractions quotidiennes à la règle. Rien n'est plus facile que de lui trouver des poux dans la tête. De quoi s'agissait-il en l'occurrence ? de photocopies illégales ? de la diffusion d'un film sans avoir payé les droits pour une licence collective, peut-être ? ou bien l'une de ses mises en boîte avait-elle été mal prise par un élève, ou, pire, par un parent ? Ou s'était-il retrouvé par mégarde seul dans une salle avec une élève ? Le

souvenir vague du visage d'Hélène Billard se présenta à sa mémoire, mais il lui avait répondu avec courtoisie, l'avait invitée à venir assister au cours de théâtre, et il n'y avait eu aucun esclandre. De quoi pouvait-il s'agir ?

Il arriva légèrement essoufflé devant le bureau. Franck Vollner s'était dépouillé de son gant de velours et il semblait presque à Arsène pouvoir voir sa main de fer briller sinistrement sous la lumière électrique.

- Asseyez-vous, aboya-t-il.

Arsène sentait la colère lui monter aux lèvres.

- Qu'est-ce que signifient ces procédés, Monsieur ? Je n'ai jamais été traité de cette façon, en dix-huit ans de carrière !

- Ceci explique sans doute cela, dit amèrement Vollner. Regardez. Regardez attentivement, et jusqu'au bout.

Le Proviseur tourna avec un geste d'humeur l'écran de son ordinateur en direction d'Arsène, et démarra une vidéo. Il s'agissait de lui, Arsène, en gros plan. D'abord en train d'effacer son tableau - la vidéo montrait, à la grande honte d'Arsène, ses hiéroglyphes étranges.

- *Vous avez honte d'être français ?*

- *N'en sois jamais fière.*

- *Trouvez-vous que la France doit avoir honte de ce qu'elle a fait en Algérie ?*

- *La colonisation est assurément un grand crime.*

- *Vous aimez la France, Monsieur ? Vous êtes fier d'être français ?*

On voyait ici Arsène faire une moue très dubitative - au montage, on avait mis cette moue en boucle.

- *La France n'est qu'une idée.*

La colère d'Arsène s'était vidée, tout à coup. Il était sidéré par les images, par le montage, par la malveillance d'Hélène Billard. Incrédule. Il s'était, sans s'en rendre compte, pris la tête dans les mains, et regardait l'écran maudit à travers ses doigts entrouverts, exactement de la même façon qu'il regardait les scènes d'horreur dans les films qu'affectionnait Karine.

Les images suivantes - sur lesquelles on voyait la foule multi-ethnique des élèves - servaient de fond à un texte indigné : « Voilà comment les profs de vos enfants répandent l'idéologie wokiste dans les établissements. Véridique ! En caméra cachée ! Qui veut

laisser son enfant au lycée public lorsque des idéologues manipulateurs leur inculquent la repentance et la haine de la patrie ? »

Arsène commençait à se récrier quand Vollner lui intima l'ordre de se taire.

- Ce n'est pas terminé, dit-il. Loin de là.

C'était maintenant l'atelier théâtre, et la vidéo devenait plus sombre. On reconnaissait cependant Arsène de dos, en train de se faire couler un café, tandis que les élèves, chahutant en toute liberté, assemblaient n'importe comment des tables et des chaises.

Le texte indigné continuait. « On nous dit que les profs ne sont pas bien payés... Mais regardez comment ils surveillent nos enfants ! Véridique ! En caméra cachée ! Atelier théâtre ou atelier insécurité ? La sécurité la plus élémentaire n'est pas respectée ! Et le seul adulte dans la salle ne regarde même pas dans cette direction ! »

La vidéo montrait alors la chute d'une chaise. Puis, après une coupure, la scène du baiser était filmée en entier, et Hélène avait même pris le soin de zoomer. Malo ne se contentait pas d'embrasser Cerise; il lui touchait aussi le sein d'une manière très suggestive; en gros plan, on voyait bien que le baiser n'avait rien d'un jeu de scène.

« Atelier théâtre ou atelier pornographie ? Où sont les valeurs morales et la décence à inculquer à la jeunesse ? Est-ce vraiment à cet atelier que vous avez autorisé vos enfants à aller ? Véridique ! en caméra cachée ! Vos enfants sont en DANGER !!! »

Les dernières images de la vidéo montraient le moment où Cerise s'était fait mal - et s'achevaient sur le bleu qu'elle exhibait à son flanc dénudé.

Il y eut un long silence.

- Eh bien, Monsieur Drouet ? On dirait que cela vous coupe le sifflet, cette fois.
- Excusez-moi, comment avez-vous eu cette vidéo ? Elle circule ?
- Fort heureusement, pas encore. On me l'a envoyée de manière anonyme, en me faisant clairement comprendre qu'il était dans l'intérêt de l'ensemble de la communauté éducative que vous soyez sanctionné sans faire de vagues.
- C'est Hélène Billard qui a filmé les images, je suppose que vous le saviez ?
- Non. La vidéo ne m'a pas été envoyée par Monsieur Billard. De toutes façons j'ai signé son certificat de radiation ce matin. Son père a décidé de la mettre à Sainte-Thérèse.
- Evidemment. Mais les images ont malgré tout été filmées par elle. Elle est venue me poser des questions très étranges, à la fin du cours, lundi, et m'a demandé si elle pouvait assister au cours de théâtre. Et comme je suis un professeur impartial et stupide, j'ai accédé à toutes ses requêtes. Mes réponses ont été coupées, tronquées, sorties de leur contexte.

- Je vais vous dire une chose, Drouet. Je me fous de savoir qui a filmé les images. Je me fous de savoir dans quel état d'esprit vous êtes. Je me fous même de savoir si ces images sont truquées ou tronquées.
- Cela me paraît pourtant capital.
- Non. Ce qui est capital, c'est que cette vidéo ne soit pas diffusée.

Arsène ne savait même pas quoi répondre. Il était abattu. Le Proviseur continua.

- J'ai déjà répondu à l'expéditeur de la vidéo, en le remerciant de ne pas avoir diffusé trop largement ce témoignage accablant, et en l'assurant que tout serait fait pour que de telles pratiques cessent immédiatement et que le professeur concerné soit immédiatement signalé à sa hiérarchie pour ses graves manquements au devoir de réserve, à l'éthique et à la sécurité.

Arsène leva un sourcil et ricana d'un air accablé.

- Ça vous fait rire, Drouet ? Pas moi !
- Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, Monsieur Vollner ? je me suis fait piéger comme un bleu par cette petite graine de fasciste, que voulez-vous que je vous dise ?
- Rien, absolument rien. Il n'y a rien à dire. Vos méthodes et votre idéologie sont d'un autre âge. Je vous ai cerné depuis le premier jour : vous ne vous êtes jamais remis de 68. Il ne manquerait plus qu'un piquet de grève et le tableau serait complet.

Arsène soupira.

- Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, l'ensemble du corps enseignant, y compris mon proviseur, m'aurait soutenu. L'anti-fascisme faisait partie du package, à l'époque, avec la MAIF et la MGEN.
- Les temps changent. Votre atelier théâtre est fermé, Drouet. A compter d'aujourd'hui. Et j'ai déjà téléphoné à l'Inspecteur afin qu'il évalue la nécessité de sanctions disciplinaires.

C'était donc ça, se dit Arsène en se levant, sans attendre qu'on l'y invite - c'était ça, la chose qui avait basculé, et dont il avait senti la chute, tout à l'heure. C'étaient sa tranquillité professionnelle, sa carrière, son désir d'enseigner, qui venaient de faire la culbute, de la manière la plus irrémédiable qui soit.

Acte III

Vendredi 30 octobre

Arsène n'avait pas dormi de la nuit. Officiellement, à cause des pluies orageuses qui déversaient leurs trombes d'eau et de foudre. Le lever avait été difficile, dans la pénombre des nuages noirs. Une panne d'électricité avait empêché le café de couler, puis, dans la voiture, Arsène s'était rendu compte qu'il avait oublié son cartable à la maison. Il avait évalué ce qui valait le mieux : retourner le chercher et être en retard, ou improviser ses cours en ce dernier vendredi avant les vacances de la Toussaint. Il opta pour la seconde solution.

Il ne put se garer près de l'entrée, et dut traverser tout le parking sous une pluie battante - son parapluie, rapidement vaincu par le vent, s'était misérablement replié à l'envers. Il se sentait démuni sans son cartable, mal à l'aise dans ses chaussures trempées, qui, manifestement, n'offraient plus qu'une étanchéité très relative. L'impression de vulnérabilité qui était inhérente au métier se trouvait aujourd'hui décuplée, et il s'y ajoutait une autre angoisse, plus lourde que le poids d'une hiérarchie malveillante, plus aiguë que la trahison d'une élève : il allait falloir annoncer à Idriss qu'il n'y aurait pas de Cyrano.

Toute la nuit, Arsène avait tourné et retourné les mots dans sa tête. Mais il n'y avait pas de bonne façon de le dire. Il allait annoncer à un jeune homme qui lui faisait confiance, à qui il avait promis de finir sa scolarité avec panache, que le lycée le lâchait. Que le club théâtre fermait définitivement. Que la gestation merveilleuse était interrompue. Que nul ne saurait jamais quel Cyrano Idriss pouvait être - car nul ne l'entendrait jamais. Arsène devait se faire le fossoyeur d'un rêve qu'il avait lui-même suscité.

La perspective désagréable de croiser le proviseur n'était rien à côté de cette tâche, qui semblait d'autant plus insurmontable qu'il n'avait pas Idriss en cours ce jour-là, et qu'il serait probablement difficile de mettre la main sur lui. Quand il arriva au portail, il parcourut des yeux les élèves qui s'entassaient sous le préau, enfouis sous des capuches. Il décida de ne pas monter dans la salle des professeurs, et d'attendre là, parmi les jeunes.

- Vous êtes mouillé, Monsieur ?

- Bonjour Monsieur Drouet !

Arsène souriait d'un air distrait, et continuait à chercher des yeux au moins un élève de la classe d'Idriss, quand Cerise surgit comme un diable de sa boîte.

- Monsieur, vous êtes au courant ? Hélène Billard est partie dans le privé ! Juste après le jour où elle est venue nous espionner ! Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

Cerise était toute fraîche sous la pluie; son visage très maquillé était extraordinairement mobile et vivant, et Arsène, dans cette foule compacte, se sentit soudain déplacé.

- J'ai appris qu'elle avait changé d'établissement, oui. Tu as vu Idriss ?

- Oui, il était là... Vous savez quoi ? Avec Malo, on a trouvé !

- Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

- Comment faire le balcon ! C'est Malo qui a eu l'idée, c'est hyper simple et ça ne coûtera rien !

Arsène eut un instant de silence. Il n'avait pas pensé à elle, ni à Malo, ni à tous les rôles secondaires. Il n'avait pensé qu'à Idriss. Mais il se rendait compte soudainement que la fermeture du club théâtre allait tous les toucher, d'une manière ou d'une autre.

- Cerise, il faut que je vous parle. J'ai quelque chose à vous dire. Mais je voudrais qu'Idriss soit là.

Cerise était fine, et son intelligence sociale était déjà très affûtée.

- Il y a un problème ?

Arsène regarda ses chaussures, puis il releva la tête :

- Va chercher tous les gens du club théâtre que tu pourras trouver, s'il te plaît.

Cerise hésita un instant puis elle se décida à partir. La première sonnerie retentit, qui déclencha un mouvement de foule en direction des divers bâtiments. Arsène regarda, presque hypnotisé, les élèves qui, comme un troupeau dressé, se mirent tous à emprunter les mêmes portes, les mêmes couloirs, au même coup de sonnette.

Le préau s'éclaircit suffisamment pour qu'il voie quelques élèves du club théâtre se détacher du troupeau pour le rejoindre, rameutés par Cerise. Idriss était parmi eux, souriant. Arsène regretta de devoir faire ça entre deux portes, dans le préau, alors qu'ils se mettaient tous en retard, mais il était trop tard pour changer d'avis. Il n'eut pas le courage de regarder Idriss en face quand il prononça les mots qu'il avait préparés.

- Les enfants, je suis vraiment, vraiment désolé. J'ai appris une très mauvaise nouvelle pour nous tous. Le club théâtre va fermer. Il n'y aura pas de représentation cette année.

Dès qu'il eut parlé, il regarda Idriss. Il y eut un déluge de répliques qui fusèrent de toutes les bouches. « Mais pourquoi? », « Oh non! » « C'est pas vrai ! » « C'est injuste! » « Mais pourquoi ? » « Qui a décidé ? » « Qui vous l'a dit, Monsieur ? » « Mais pourquoi ? » Et dans ce déluge, seul le visage d'Idriss demeura silencieux. Arsène l'avait observé tant de fois revenir de la littérature à la réalité, se réveiller de son rêve, qu'aucune nuance de la souffrance du jeune homme ne lui fut épargnée. Il la comprit entièrement, profondément, comme si elle était sienne. Idriss, contrairement aux autres, n'avait pas de révolte - son visage n'exprimait qu'une infinie tristesse. Oui, ce garçon qui semblait ne s'éveiller que dans la poésie, et que le prosaïsme étouffait jusqu'à le rendre laid - ce garçon avait compris que le prosaïsme venait de gagner, non pas une bataille, mais la guerre. Cette redescende sur terre n'était pas temporaire; elle était un exil et cet exil avait été prononcé contre lui par l'institution même qui lui avait donné des ailes. Son ange gardien venait de le lui annoncer lui-même.

- Monsieur ! Monsieur !

Arsène sursauta à la voix pressante de Cerise, et fut incapable d'empêcher Idriss de s'éloigner. Il aurait voulu le retenir, lui parler, mais le jeune homme venait de mettre sa capuche et se dirigeait tête baissée, à pas rapides, vers le bâtiment 3.

- C'est vous qui avez demandé à arrêter ?

- Non, évidemment ! se récria-t-il. Je suis aussi triste que vous.

- Alors on ne va pas se laisser faire. Qui a décidé ça, Monsieur ? C'est le proviseur ?

Arsène acquiesça.

- Laissez-moi deviner. C'est Hélène Billard, c'est ça ? C'est elle qui est allée lui raconter je ne sais quoi ? C'est pour ça qu'elle a changé de lycée ?

- Cerise, laisse tomber, dit Arsène.

Cette phrase ne disait rien, et pourtant, Cerise la prit comme un aveu.

- On ne va pas se laisser faire, Monsieur.

Elle le regardait droit dans les yeux, indifférente à la pluie, campée dans ses dock marteens. Il y avait une énergie en elle qui, étrangement, le ragailardit un peu.

- Vous avez une sale tête et vous êtes en retard, Monsieur, dit-elle en souriant. Bonne journée, et reposez-vous bien pendant les vacances !

Elle fila ensuite vers le bâtiment 3, et le laissa seul dans le préau déserté. La proviseure adjointe se tenait dans l'encadrement de la porte du bâtiment 1, son téléphone portable à la main, et toisait de loin - sans s'exposer à la pluie - ce professeur dégoulinant, sans cartable, l'air égaré, qui était déjà en retard de près de dix minutes.

@@@@

La salle des professeurs était un lieu particulier, dans lequel ni les élèves ni l'administration n'aimaient se rendre. Les collègues les plus excentrés, les plus solitaires, n'y mettaient les pieds que pour relever leur casier de loin en loin. Mais les habitués en avaient fait une salle de réunion qui tenait à la fois du café du commerce, du bureau politique et du vestiaire. On y tenait rarement des conversations privées, et la parole y circulait plus librement qu'ailleurs; il n'était pas rare qu'une information soit donnée oralement à la cantonade, ou que des décisions se prennent au débotté, à la majorité des mains levées. On y faisait de bruyantes AG pendant les grèves, on y écrivait des lettres collectives, on y préparait les repas de fin d'année, on y collectait l'argent des gerbes pour les enterrements. Quand Arsène demanda l'attention de tous ceux qui se trouvaient là, on l'écouta avec simplicité.

- Collègues, vous avez, pour certains, vu Monsieur Vollner hier matin faire irruption ici pour me convoquer et m'annoncer que je ne prendrais pas mes élèves à 8h30.

Des murmures de soutien s'élevèrent, par principe.

- Il m'a montré une vidéo malveillante, montée à partir d'images tournées par l'une de mes élèves, à l'interclasse et au club théâtre. La vidéo est à charge. J'y apparais comme un dangereux wokiste.

Arsène savait que ce mot produirait son effet, il y eut des rires étouffés et de faux cris d'alarme.

« Au secours ! Un wokiste! »

- Quant à mon travail au théâtre, la vidéo le résume à un empilement de tables et de chaises qui menace la sécurité des élèves...

Les rires reprirent.

- Bref. Vollner a décidé de céder au chantage, il a remercié l'expéditeur de la vidéo et l'a assuré que des sanctions seraient prises à mon encontre. Il m'a ensuite signifié que l'inspecteur avait été appelé et que le club théâtre fermait immédiatement.

Cette fois, les rires se turent. Le frisson de l'outrage, hélas trop familier, commençait à parcourir le corps enseignant. Tout le monde connaissait le travail bénévole d'Arsène depuis quinze ans au théâtre. Tout le monde savait à quel point Monsieur Bourgoïn, l'ancien proviseur, était fier de ses représentations annuelles. Fermer cette institution avait un poids symbolique qui n'échappait à personne - pas plus à Vollner qu'aux élèves et à tous les enseignants. Si un professeur comme Arsène, dont l'investissement au service des élèves et de la littérature n'était plus à démontrer, pouvait se trouver dans le

collimateur du jour au lendemain, alors c'était toute la communauté qui était attaquée, mise au pas. Bien sûr, on savait qu'Arsène était une grande gueule, qu'il s'était sûrement mis Vollner à dos, mais cela ne pesait rien dans la balance. Dans le code moral des enseignants, les élèves sont les seules victimes recevables. On pouvait reprocher à un collègue son indifférence, sa méchanceté, son fumisme à l'égard de ses élèves. Mais ses fautes éventuelles envers la direction, envers les parents d'élèves ou les autres collègues, lui étaient d'avance pardonnées comme vénielles. Un enseignant qui avait les élèves avec lui était, de leur point de vue, intouchable et sacré.

- Et pour soutenir le collègue, lança Farid sur un ton syndical, je propose une assemblée générale le lundi de la rentrée, à 8h00 ! On peut tous débrayer le jour de la rentrée pour manifester notre désapprobation !

La proposition déclencha un brouhaha confus - le jour de la rentrée, c'était délicat, on avait des devoirs sur table prévus, on avait des copies à rendre, on avait une sortie qu'on ne pouvait pas remettre...

- Aujourd'hui, continua Farid de sa voix forte et claire, Arsène est accusé d'être wokiste par des parents d'extrême droite que nous ne nommerons pas ! Demain, à qui le tour ? De quoi serons-nous accusés, et par quels idéologues ? Nous pouvons tous être filmés à notre insu par nos élèves, et finir sur les réseaux sociaux, dans des vidéos de désinformation... Suffit-il d'exercer un chantage via les réseaux sociaux pour que notre proviseur se débande ?

Il y eut des calembours douteux et des rires potaches sur la débandade de Vollner.

- Allons-nous accepter qu'une simple calomnie suffise à faire tomber un professeur ? Que les parents d'élèves fassent et défassent les carrières au prétexte de leurs tripotages politiques ?

Les collègues commençaient à comprendre que l'enjeu dépassait très largement la sympathie personnelle qu'ils pouvaient avoir ou ne pas avoir pour Arsène.

- La politique du « pas de vague » a fait suffisamment de ravages dans l'Education Nationale ! Faisons des vagues, collègues ! Faisons des vagues ! Débrayons le jour de la rentrée !

Laure, qui ne voulait pas être en reste, vainquit sa timidité pour proposer un vote. Le débrayage à la rentrée fut voté à une si large majorité qu'il ne fut pas nécessaire de compter les voix.

La solidarité avait eu sur Arsène l'effet d'un alcool fort, d'un *cordial*. À 10h45, il trouva la force de retourner devant les élèves, toujours épuisé, toujours sans cartable, avec ses chaussures qui grinçaient toujours lamentablement à chaque pas.

Mercredi 4 novembre

Le réel, aujourd'hui, s'imposait en maître. Sous la forme d'une pluie obscure, il s'écoulait du ciel sans discontinuer. Sous la forme d'une morve odieuse, il oppressait le cerveau d'Arsène et se frayait un passage douloureux dans ses cavités nasales. Sous la forme d'un poids écrasant sa poitrine, il le plaquait dans son canapé. Il n'y avait pas d'échappatoire, pas d'envol. Le réel le passait à tabac et il ne pouvait rien y faire.

Ce matin, Karine avait exécuté machinalement les gestes de la sollicitude conjugale, mais Arsène voyait bien que le cœur n'y était pas. Non seulement elle n'était pas inquiète pour lui, et prenait sa maladie à la légère, sous prétexte qu'elle-même avait été enrhumée sans se plaindre la semaine d'avant, mais encore elle était agacée - ou plutôt, excédée - par sa lenteur, par son abattement, par son filet de voix plaintif et la mouillure continuelle de ses yeux. Quand elle était partie travailler, avec un sourire figé, il avait senti son grand soulagement de le laisser derrière elle, tout seul, échoué, abandonné. Il l'avait regardée sautiller dans le jardin luisant de pluie, jusqu'à la voiture - Arsène avait presque l'impression qu'un rayon de soleil la suivait, la nimait de jeunesse, tandis que tout le reste du ciel s'acharnait contre la terre. Son départ l'avait plongé dans une désespérance absolue. Il avait mis en boucle la chanson « Don't explain », interprétée par Nina Simone. Cette voix éraillée, brisée par la douleur, semblait le comprendre et l'accompagner, et il se laissa aller à verser quelques larmes sur l'épaule invisible de cette femme trompée.

Lui aussi était trompé. Guillaume, d'ailleurs, n'avait sans doute jamais de rhume - son corps glorieux ignorait les microbes, et jamais, sous son masque net, son cerveau ne se mettait à cuire et à gargouiller sous l'effet de la fièvre. Guillaume prenait peut-être Karine nue dans ses bras à cet instant précis - les images de l'adultère se formaient de plus en plus souvent dans l'esprit d'Arsène, le blessant à chaque apparition. Qu'avait-il à opposer à ce vainqueur ? Son filet de voix plaintif, ses yeux de chien mouillé ? Ses problèmes professionnels qui faisaient pitié à Karine ? Sa psychothérapie ?

Penser à la séance chez la psy le fit descendre encore d'un degré dans la haine de soi. Il aurait fallu qu'il se prépare, s'il voulait être à l'heure - mais cette tâche lui parut soudain insurmontable. Essayer d'être présentable pour sortir relevait déjà de la gageure, mais la seule idée d'affronter la pluie, les klaxons, de traverser cet air épais, opaque, troué

comme un brouillard par les phares des voitures allumés en plein jour, d'endurer le froid qui allait s'insinuer partout, en commençant par les extrémités - tout cela était au-dessus de ses forces. Il fallait donc qu'il appelle, et cela aussi lui était pénible. Il regretta que Karine fût déjà partie et ne pût appeler à sa place.

Il baissa la musique, et Nina Simone, docile, se mit à chanter tout bas.

- Allo, docteur ?
- Bonjour, Arsène. Qu'y a-t-il ?
- Je vous appelle pour m'excuser, je suis malade.

Il y eut un silence.

- Malade au point de ne pas pouvoir venir à votre séance ?
- Oui.
- Vous savez que cette séance que vous annulez vous sera malgré tout facturée.
- Oui, je sais.
- De quoi voulez-vous éviter de parler, Arsène, pour tomber malade le jour de votre séance ?

Arsène soupira bruyamment.

- Ecoutez, ce n'est pas le moment.
- C'est toujours le moment de réfléchir à son inconscient, vous le savez bien. Bonne semaine, et à mercredi prochain.

Allongé dans son canapé, avec le piano de Nina Simone qui jouait *sotto voce* ses accords sans espoir, il commença par s'énervier intérieurement contre la psy. C'était incroyable ce que ces gens-là étaient cupides. Combien d'euros sa détresse morale lui avait-elle déjà rapportés ? Sûrement de quoi se construire une belle piscine... Et voilà qu'elle lésinait pour une séance ratée... « De quoi voulez-vous éviter de parler, Arsène, pour tomber malade le jour de votre séance ? ». Qu'elle aille au diable.

Un moment plus tard la question, justement toute diabolique, qu'il venait d'enfouir avait commencé à faire son chemin souterrain avec la même insistance têtue que toutes les autres. C'étaient des questions à tête chercheuse, qui creusaient des galeries à travers la chair, les souvenirs, les arguments - des questions qui sapaient inlassablement vos misérables appuis et qui arrivaient toujours à leur but. Elles ne s'arrêtaient de fouailler que lorsqu'elles étaient arrivées devant la réponse.

La vérité n'était-elle pas qu'il avait peur de tout, et envie de parler de rien ? Karine était en train de lui échapper, et il croyait de moins en moins au rendez-vous miracle du second samedi de novembre. Il ne savait même pas s'il avait vraiment envie de s'y rendre

- la regarder aller et venir, tourner en rond et mentir, le détachait d'elle, lentement mais sûrement. D'ailleurs, il ne lui avait pas écrit de lettre vendredi dernier alors qu' il s'était promis d'en écrire une dernière.

Idriss était en train de lui échapper aussi - Arsène avait souffert, vendredi, de son regard fuyant et de son départ précipité. Arsène aurait aimé parler avec lui - l'expression anglaise lui vint à l'esprit. « to talk something through », comme si le dialogue menait quelque part, permettait de traverser les crises. Cerise, qui était venue le voir l'après-midi, était prête à remuer des montagnes, à trouver une salle pour répéter en dehors du lycée, à faire une pétition, à monter une association... Mais Idriss ne lui parlait plus non plus. Il prenait la fuite, comme un animal blessé, comme un enfant éconduit, comme quelqu'un qui choisit d'arrêter le combat, et il ne donnait pas de raison. Il s'entourait de silence. Comme Arsène aujourd'hui.

Mais, il le sentait, ce n'était pas encore cela dont il avait peur de parler. Cela, c'était encore une souffrance légitime. Il y avait quelque chose derrière - une souffrance qui n'était pas légitime, et dont il avait honte. La question poursuivait son chemin. De quoi avait-il peur de parler ? Qu'est-ce qu'il y avait d'inavouable dans tout cela, dans toute cette situation au lycée, qui catalysait soudain tant d'émotions insupportables ?

D'abord, il y avait la honte de s'être laissé berner par une gamine. Qu'elle et ses parents l'eussent atteint si facilement, que l'armure de sa fonction l'eût si mal protégé, le plongeait malgré lui dans la peur. Bien sûr, il ne l'eût jamais avoué. Mais ici, sur ce canapé, avec Nina Simone qui abdiquait toute dignité, il pouvait bien l'admettre. Il avait peur. Bien qu'il n'eût jamais connu cette situation en vrai, il faisait souvent le rêve, qui tournait peu à peu au cauchemar, d'une classe dont il perdait le contrôle. Le rêve pouvait varier - parfois, il faisait cours dans une salle tellement vaste qu'il n'arrivait pas à voir tous les élèves; parfois, il n'avait pas de salle, ou bien ce n'était pas la bonne heure, il arrivait en retard, il était en pyjama, il était aphone, il n'avait pas de documents, il n'avait rien préparé - la raison initiale devenait rapidement secondaire. La classe était d'abord à peu près calme, et le rêve consistait justement en la dégradation inexorable de cette docilité première. Les élèves se transformaient en un groupe hostile, supérieur en nombre et terrifiant. Arsène, dans le rêve, essayait de se défendre, il parlait et criait mais toutes ses paroles se perdaient dans le bruit; il tentait de donner des ordres qui n'étaient pas obéis; il se mettait en colère et sa colère faisait rire tout le monde. Il se réveillait honteux et confus. Quelque chose de cette honte venait de l'atteindre dans le réel, à travers Hélène Billard. Il était devenu ce personnage pathétique et grotesque qu'il était obligé d'incarner dans son rêve. Il avait été débordé par une jeune fille au visage raphaélique dont les

manigances lui semblaient, rétrospectivement, si grossières, qu'il ne pourrait jamais se pardonner de les avoir laissé réussir.

Mais ce n'était pas suffisant. La question diabolique ne s'était toujours pas arrêtée. Avec sa tête de ver aveugle, elle continuait à fouiller, à le dépouiller de tous ses prétextes, pour le racler jusqu'à l'os. Il y avait aussi cette scène dégradante avec le proviseur. Le rappel à l'ordre en public, le trajet anxieux dans le couloir, le dialogue où il avait quasiment perdu l'usage de la parole. Il n'avait pas eu la verve ni l'insolence de Cyrano. Mille réparties cinglantes, mille arguments percutants lui étaient venus depuis, mais cet esprit de l'escalier ne sauvait en rien Arsène - au contraire, il lui laissait l'amertume de s'être comporté comme un enfant pris en faute. Secrètement, il aurait aimé que Vollner l'admire, qu'il continue à lui donner cette reconnaissance que lui donnait Monsieur Bourgouin, et sans laquelle, il devait bien l'avouer, il se sentait nu et impuissant. Il était le premier à clamer qu'il fallait résister à l'infantilisation du système, et qu'il ne fallait rien attendre, et surtout pas de reconnaissance, de la direction. Mais, à sa grande honte, il savait que ce n'était qu'un discours creux. L'infantilisation, bien que scandaleuse et injuste, fonctionnait pourtant. Et il ne suffisait pas d'en avoir conscience pour en démonter le mécanisme implacable.

Incapable d'aller plus loin, il remonta le son, et la voix fatiguée, si belle dans sa fêlure, cette voix d'une infinie tolérance, qui était pétrie de cette sagesse qu'on n'acquiert que dans les larmes, lui fit du bien.

*Hush now, don't explain
You're my joy and my pain
My life's yours, love
Don't explain*

Et il comprit tout à coup que Nina Simone ne s'adressait ni à son homme volage, ni même à Karine. Elle s'adressait à lui. C'était lui qu'elle absolvait, dans sa sublime compassion. C'était à lui qu'elle renonçait à demander des comptes. A l'exact opposé de sa psy, elle l'autorisait au silence. Elle voyait sa lâcheté, sa faiblesse, sa dépendance, et elle les recouvrait, maternelle, de musique et de silence.

Et cette idée étrange, sans qu'il sût pourquoi, lui fit penser à Laure.

Vendredi 6 novembre

La semaine précédente, lorsqu'elle était arrivée dans le train et n'avait pas trouvé de lettre, Karine avait éprouvé des sentiments mêlés. D'une part, une forme de soulagement, car la disparition de ce fil, dans la trame de sa vie, rendait les autres fils un peu plus lisibles. Mais à ce soulagement s'ajoutait indéniablement une déception. Cet amour venu tout droit du début du vingtième siècle, cet amour qui se frayait un chemin jusqu'à elle, à travers le dédale du papier et de l'encre, ce coup de foudre romanesque, avait allumé un désir en elle. Certes, elle éprouvait déjà du désir pour Guillaume, mais il lui arrivait de plus en plus souvent de l'affubler mentalement de ces lettres - et ce supplément d'âme qu'elle lui accordait le rendait beaucoup plus désirable encore.

Elle savait pourtant, que ces lettres n'étaient peut-être pas de Guillaume. Qu'il n'avait peut-être pas la sensibilité ni la disponibilité nécessaires pour les imaginer, les écrire, et les déposer. Cela demandait un grain de folie qui ne rentrait pas dans les folies ordinaires de Guillaume. Quand elle songeait que les lettres émanaient de l'homme du train, elle avait un instinctif mouvement de recul - car tous les inconnus font peur aux femmes, et la folie de ces lettres prenait dans ce cas un tour plus inquiétant. Mais elle envisageait, malgré tout, de le rencontrer, ne serait-ce que pour se confronter une fois pour toutes au réel. Peut-être l'auteur de ces lettres, que son écriture soignée revêtait de toutes les illusions, était-il un crapaud visqueux au regard concupiscent, qui ne susciterait chez elle que peur et dégoût ? Il valait mieux alors le savoir. Même s'il s'agissait de l'homme aux cheveux épais, il pouvait se trouver doté de mille caractéristiques qui feraient obstacle à leur roman : l'homme pouvait avoir mauvaise haleine, ou des tics nerveux; sa voix pouvait grincer. Quand elle pensait à tout cela, elle se disait que le plus simple serait sans doute d'ignorer ce rendez-vous - mais une petite voix dans sa tête lui disait que c'était idiot, que même s'il n'y avait qu'une chance sur mille que cela aboutît à un nouveau grand amour, un amour digne de quitter Arsène, elle n'avait pas le droit de ne pas la courir.

Quand elle entra dans le train et qu'elle vit l'enveloppe posée sur son siège habituel, avec la mention « À celle qui reçoit la dernière lettre », son cœur se mit à battre la chamade, et elle sut qu'elle était ferrée, qu'elle irait à ce rendez-vous, quoi qu'il dût lui en coûter.

Madame,

Ce rendez-vous que je vous ai donné me donne le vertige, car il ouvre des gouffres entre les lignes des lettres que j'ai pris, follement, la liberté de vous adresser. Ce n'est pas un

rendez-vous banal que celui de la réalité. Ce rendez-vous me fera naître, puisque je ne suis à l'heure actuelle qu'une voix dans votre tête, une courbe noire qui danse devant vos yeux, un fantôme à l'état de vapeur qui se dissipe et se métamorphose au gré de votre courant. Ce rendez-vous est le rituel qui me permettra de m'incarner, de tomber du ciel où je me tiens invisible, de me donner un visage, un corps, un poids, une présence solide et chaude. Comme lorsque l'ange chute, dans les Ailes du Désir - et se heurte, vulnérable, à toutes les résistances du réel.

Je préférerais, à certains moments, demeurer ainsi, à l'état de vapeur, à vous effleurer du bout de l'aile, à vous murmurer des choses si légères, si dépourvues de gravité, qu'elles voltigeraient indéfiniment et librement dans votre tête. Mais ces lettres, comme tout ce qui est composé de langage, doivent progresser vers leur but mystérieux, se conclure et s'achever. Ce qu'elles ont créé - la possibilité d'une grâce - doit maintenant passer cette épreuve de la vie.

Quand vous me découvrirez, quand vous connaîtrez mon visage, à cet instant suspendu où notre histoire tombera de l'un ou de l'autre côté du mur, rappelez-vous que je vous aime.

Karine lut la lettre plusieurs fois, comme si une réponse essentielle se trouvait là, quelque part, dans ces mots irrésistibles. Elle se représenta la scène, le café minable à côté de cette gare de banlieue, et l'homme seul à une table. Dans son fantasme, l'homme était de dos; elle voyait sa silhouette élégante, mais sa chevelure était dissimulée par un pilier, de sorte qu'elle ne pouvait reconnaître s'il s'agissait de Guillaume ou de l'homme du train. Cet instant suspendu, cet instant où leur histoire tomberait de l'un ou de l'autre côté du mur, était plus passionnant et plus émouvant pour elle que tout ce qu'elle avait vécu depuis quinze ans.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle des professeurs, ce matin, et le Lycée bruissait d'une effervescence inhabituelle. La routine, qui encadrait d'ordinaire si strictement les mille cinq cents âmes de la communauté scolaire, depuis les allées et venues à heures fixes jusqu'au volume sonore des voix, en passant par les codes de politesse qui huilaient chaque partie du vaste engrenage, rendait l'établissement presque toujours semblable à une énorme machine qui ronronnait à bas régime. Aujourd'hui, cependant, les pièces du rouage avaient connu une discrète révolution, et ne s'assemblaient plus entre elles. Les Proviseurs Adjoints, sur le qui-vive, arpentaient la Cour comme des éléments flottants que n'entraînaient plus le mouvement général; les élèves, désassemblés comme les pièces d'une structure dont on aurait retiré les vis, s'éloignaient de plus en plus de leur trajectoire habituelle, et tendaient à se retrouver dans des espaces périphériques ou interdits, comme l'espace de la Cour derrière les toilettes, ou la bande herbue près des grilles, d'où ils pouvaient parler aux passants dans la rue, laissant filtrer des informations indésirables sur le grand désordre qui se propageait à l'intérieur.

Farid était arrivé le premier, muni de son porte-voix et de grandes banderoles; il arborait un visage calme et déterminé et avait salué très poliment, avec un soupçon d'ironie, les membres de l'administration qui se trouvaient à l'accueil. Puis il avait monté quatre à quatre, plein de gaieté, les marches du grand escalier. Chaque mouvement social était une fête, un moment de solidarité et de créativité collective, un grand carnaval où l'on transgressait toutes les règles, où l'on prenait, littéralement, le pouvoir, en rappelant aux chefs qu'ils perdaient toute autorité dès que le personnel et les élèves secouaient leur joug. C'était toujours une explosion éphémère, bien sûr, et l'on retournerait tôt ou tard à la servitude volontaire. Mais ces parenthèses ivres et délivrées avaient quelque chose de salubre, comme un grand vent marin entrant dans un palais renfermé, pour lui insuffler un peu de l'oxygène et de la liberté du grand air.

Arsène et Laure étaient arrivés presque en même temps, après Farid, et tous trois discutèrent avec animation. On prétendit, de part et d'autre, avec la même conviction, que les vacances avaient été excellentes, mais on ne mentit pas en affirmant qu'on était plein d'énergie pour protester contre la fermeture du club théâtre. Plus les jours passaient, plus cet outrage paraissait insupportable. On demandait à Arsène de répéter les mots qu'avait eus Vollner pour parler de sa vision de l'atelier théâtre, et on vilipendait

ad nauseam l'outrecuidance de l'administratif. De quoi se mêlait ce béotien, ce comptable, ce sous-officier de l'encadrement ? Y connaissait-il quoi que ce soit en art dramatique ? N'avait-il pas avoué ouvertement qu'il n'était pas féru de littérature, et qu'il ne comprenait pas l'intérêt de faire étudier des classiques ? Comment se permettait-il d'user de son autorité hiérarchique en pareille matière ? Les esprits s'échauffaient, et transmettaient leur fièvre à chaque nouveau venu; la salle des professeurs s'était remplie doucement, et bavardait tous azimuts, dans les effluves du café. De loin, si l'on ne regardait pas les rides et les calvities de trop près, ce groupe de professeurs était étrangement semblable à un groupe de potaches, et vibrait de la même liberté anarchique.

Farid choisit, pour entrer en scène, le moment où la sonnerie retentit. Deux ou trois collègues, dont Rastignac, se faufilèrent discrètement jusqu'à la porte pour sortir. On entendit fuser une ou deux insultes. « Jaunes ! » « Traîtres ! » Farid fit mine de ne pas les entendre. Comme un acteur familial dont on aimait jusqu'aux manies, et qui n'accable pas les spectateurs impolis qui s'esquivent au début du spectacle, il n'eut pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour prêcher son auditoire convaincu.

- Chers collègues ! D'abord un grand merci d'être venus si nombreux et d'avoir répondu à notre appel de débrayage en ce jour de rentrée ! Tous ensemble, nous sommes forts, et nous allons faire porter notre voix, dit-il en brandissant son porte-voix.

Les collègues criaient et riaient pour ponctuer ce discours -on n'était pas naïf, on était à moitié dupe seulement, on savait bien qu'on jouait à un jeu, ou plutôt, qu'on se prêtait à un rituel à la fois jubilatoire et, d'une certaine manière, sacré.

- L'administration outrepassa ses droits en fermant le club théâtre !

Des acclamations fusèrent.

- De quel droit le chef d'établissement prive-t-il les élèves de cette opportunité de s'élever vers la culture la plus haute ? De quel droit intervient-il dans une activité pédagogique qui n'est même pas rémunérée ? J'ose poser la question : le fait de fermer abusivement ce club théâtre n'est-il pas une forme de harcèlement à l'encontre du collègue ?

Farid sentit que l'indignation molle était en train de se muer en colère.

- Face à ces technocrates du management, qui veulent nous réduire au silence un par un, montrons que nous sommes un collectif !

Acclamations.

- Que nous sommes solidaires !

Nouvelles acclamations.

- J'ai le plaisir de vous informer que j'ai déjà contacté les deux fédérations de parents d'élèves, qui partagent notre indignation... Certains élèves, notamment du club théâtre, vont également mobiliser leurs camarades, et nous pouvons espérer qu'ils rejoignent notre lutte !

Ovation.

- Collègues, nous avons du pain sur la planche : il faut écrire un discours que nous pourrions prononcer avec le porte-voix, par exemple à 10h, dans la cour du Lycée. Il faut trouver des slogans et les inscrire sur des banderoles. Il faut aller à la rencontre des élèves et des parents. Et une délégation pourrait également demander un entretien avec le Proviseur.
- Je connais un journaliste de la presse locale, dit une collègue.
- Parfait ! dit Farid. Contacte-le, dis-lui de venir !
- Et si on faisait appel aux anciens élèves du club théâtre ? Ils pourraient témoigner !
- Excellente idée !

Et ainsi, petit à petit, le mouvement, comme une masse nuageuse informe qui, lentement, se met à tourner autour d'un oeil, s'organisa.

@@@

Pendant toute cette journée de lundi, Laure ne quitta pas Arsène. Ensemble, ils participèrent à la rédaction du communiqué, ils sortirent dans la cour pour parler avec les élèves, ils accrochèrent les banderoles sur la noble façade du vieux bâtiment. Ils étaient toujours deux au milieu des cent autres qui débrayaient ce lundi; Arsène sentait la présence de Laure vivante et vibrante à ses côtés, et le hasard des actions collectives les faisaient souvent se frôler. Une joie de vivre adorable animait la jeune femme - irriguée par l'énergie du mouvement social, cette joie était aussi due à leur proximité, à leur connivence, à la fluidité parfaite de leur entente. Comme un paysage charmant entraperçu par la vitre d'un train lancé à grande vitesse, un aperçu d'une possible vie commune leur était donné. Lorsque leurs regards se croisaient, il leur fallait lutter contre l'attraction que chacun d'eux exerçait sur l'autre, comme deux corps célestes hésitant entre la collision et l'orbite. Il n'y avait rien de scabreux, rien de romanesque, rien à proprement parler d'érotique dans cette attraction. Il s'agissait d'un sentiment partagé, dont la force évidente, éprouvée, était connue, mais non pas la nature : ce sentiment pouvait, selon les caprices de la mécanique des astres, devenir l'amour d'une vie, ou former une amitié indéfectible - l'une de ces amitiés chargées de désirs renoncés, et où

flottait le regret subtil, discret, d'une vie parallèle, alternative, où le cours des choses eût été différent.

De loin en loin, Arsène percevait la vibration haineuse, hystérique, qui faisait trembler le téléphone de Laure dans son sac à main. À chaque fois, ils échangeaient un regard. Arsène, désespéré, ne pouvait s'empêcher de la regarder plus intensément, plus amoureuxment, comme si la douceur de son regard pouvait en quelque sorte compenser l'agressivité de la vibration.

- C'est le prix à payer, Arsène, je le savais avant de venir ce matin.

Arsène se rappela alors que Laure n'avait pas cours à la première heure, le lundi matin. Elle avait dérogé à son emploi du temps, s'était aventurée hors du cadre rigide qui lui était fixé. Déterminée, elle ne sortit pas une fois son téléphone, qu'elle tint reclus, cadenassé par la fermeture éclair, pendant toute la journée. Elle ignora ses petits hurlements silencieux, ses menaces et ses insultes muettes. Elle fit comme si aucun monstre ne vibrait au fond de son sac à main, et, d'une manière qui emplit Arsène d'admiration, ces sinistres rappels à l'ordre n'entamèrent jamais sa gaieté. Comme un acheteur de condition modeste qui, après mûre réflexion, accepte de se délester d'une somme faramineuse pour une chose qui lui fait vraiment plaisir, elle payait ce prix avec grâce et profitait délibérément de la folie qu'elle avait osé faire.

Quand ils descendirent dans la cour, Arsène chercha Idriss des yeux, et son coeur bondit de joie quand il le reconnut parmi le groupe des élèves du club théâtre. Cerise, très animée, avait pris les choses en main. Une manifestation était prévue dans la rue à 14h, et les jeunes gens, qui vivaient pour la première fois l'émotion de la lutte collective, rayonnaient d'une sainte colère. Idriss, timidement, s'était laissé gagner par l'espoir. On sentait qu'il se faisait violence, et que son caractère artiste et contemplatif s'accordait mal à ces mouvements de foule bruyants et désordonnés. Il restait aux côtés de Cerise, et la regardait souvent, sans retenue, avec intensité. Elle sentait ce regard sur elle, et tournait souvent la tête pour lui sourire. Malo, également dans son sillage, posait des questions pratiques, occupé d'itinéraires, d'autorisations et de météo. Quand Arsène se dirigea vers eux, il entendit leurs propositions de slogans : « *Vollner, pas d'arnaque ! Cyrano de Bergerac !* » semblait obtenir leur faveur, malgré sa faiblesse sémantique. Mais certains préféraient : « *Touche pas à ma culture ! La Jeunesse veut pas de censure !* » Cerise proposa même : « *Proviseur, harceleur ! Respectez nos professeurs !* » mais Laure lui recommanda fermement de s'en tenir à quelque chose de plus consensuel.

La manifestation qui réunit adolescents et professeurs attira aussi quelques mères d'élèves fanatisées et quelques journalistes désœuvrés.

Ce fut, selon Farid, une grande réussite.

Mardi 10 novembre

La matinée du mardi fut pluvieuse, et, comme une averse emportant avec elle une peinture trop fraîche dans un irrémédiable écoulement laiteux, cette pluie dilua l'enthousiasme, doucha les espoirs et noya le mouvement. Farid avait beau répéter que le bras de fer était engagé avec l'administration et qu'il fallait tenir bon, il était le premier à l'avoir senti. La mobilisation prenait l'eau. À part ceux du club théâtre, les élèves volatiles s'intéressaient déjà à autre chose; parents et journalistes avaient repris du collier pour des affaires plus sérieuses, et les collègues eux-mêmes, découragés, regrettant presque leur engagement de la veille et appréhendant déjà les retombées possibles sur leurs emplois du temps, ou seulement sur la cordialité de leurs relations avec la direction, annonçaient leur retrait avec des sourires désolés. Oui, Farid le savait, rien n'est plus fragile qu'une solidarité collective; son absence de corps physique la prédispose à s'évanouir dans l'atmosphère. Sa force et sa consistance à un instant n'augurent en rien de sa permanence dans le temps. Comme un fantôme capricieux, elle ne se laisse pas invoquer sur commande.

Farid, en vieux briscard, connaissait cependant quelques ficelles. Il compensait, comme un chauve étalant avec soin sur son crâne les quelques cheveux qui lui restent, l'affaiblissement de la participation par une agitation accrue. Il joua du porte-voix ce matin, écrivit un article polémique qu'il envoya, sans qu'on le lui eût demandé, au journal local. Il apporta des viennoiseries dans la salle des professeurs et entretenit, avec une bonne humeur et une énergie proprement admirables, l'illusion que tout ceci suivait son cours habituel et allait donner des résultats.

- Laure n'est pas là ? demanda Farid à Arsène en lui distribuant un pain au chocolat.
- Non, je ne sais pas ce qui se passe, je n'ai pas de nouvelles.

Arsène consulta un peu compulsivement son téléphone, mais Laure n'avait pas laissé de message. Il était si inquiet, depuis une demi-heure, qu'il avait du mal à se concentrer sur autre chose. Il se rappelait les vibrations maléfiques confinées dans le sac à main, et imaginait le mari attendant Laure à son retour, ivre d'avoir attendu, d'avoir été frustré, de n'avoir rien contrôlé. « C'est le prix à payer », avait-elle dit. Et soudain il eut honte de cette mobilisation absurde, qui ne valait pas un cheveu de sa tête.

- Elle ne va pas tarder, dit Farid en souriant. Tu es prêt pour l'entretien avec le proviseur ?

Vollner, en fin d'après-midi la veille, au terme de la manifestation, avait en effet accordé un entretien dans son bureau, pour le lendemain à 11h, à une délégation du mouvement

comprenant deux représentants des professeurs, deux représentants des élèves, et deux représentants des parents.

- Oui, je crois.
- On fait comme on a dit : on ne lâche rien. On réclame le maintien du club théâtre et on n'accepte pas de compromis. Est-ce que les élèves ont été prévenus ?
- Oui, Cerise et Malo viendront pour la délégation d'élèves.
- Du côté des parents j'ai du mal à en trouver, dit Farid d'un ton soucieux. Je vais photocopier des tracts et en distribuer à la grille; j'essaierai d'en trouver un ou deux. Qu'est-ce que tu fais ?
- Je viens avec toi, dit Arsène en enfilant son manteau.

Tout valait mieux que l'attente. On perdit un peu de temps à la photocopieuse, car la machine afficha à plusieurs reprises le message « Bourrage Papier », comme si, définitivement acquise à l'administration qui avait acheté ses cartouches d'encre et sa loyauté, elle tenait à exprimer son hostilité personnelle envers les grévistes.

Puis on descendit sous la pluie fine, pénétrante, la pluie grise de novembre, qui semblait s'infiltrer directement dans l'âme.

Farid, infatigable, se posta à l'entrée. Il interpellait les passants et leur parlait avec sa voix claire et son sourire sympathique.

- Madame, toute la communauté scolaire est en grève ce matin. Vous savez pourquoi ?
- Pff, vous êtes toujours en grève... Comme si vous n'étiez pas déjà suffisamment payés à ne rien faire.
- Merci de votre soutien, Madame. Monsieur, savez-vous ce qui se passe, dans le Lycée ? Le Proviseur a pris la décision de fermer le club théâtre.
- Ça ne m'intéresse pas.
- Madame, bonjour, est-ce que vous êtes déjà allée au théâtre au Lycée ?
- Oui, j'y suis allée l'année dernière. C'était formidable.
- Savez-vous que le Proviseur a décidé de fermer le club théâtre ? C'est pour cela que nous sommes en grève.
- Bon courage à vous, alors, vous méritez vraiment qu'on vous soutienne.
- Seriez-vous disponible à 11h pour manifester votre soutien ?

La dame parut ennuyée.

- Non, désolée, mais le coeur y est. Bon courage !
- Merci Madame. Madame, bonjour. Nous sommes professeurs et nous nous battons contre la fermeture du club théâtre du Lycée.

- Vous n'avez pas autre chose à faire dans vos classes ? Que de faire du soi-disant théâtre ? Vous ne pourriez pas leur apprendre à lire, écrire et compter ? De mon temps les professeurs représentaient l'ordre, et ne montraient pas le mauvais exemple. Retournez dans vos classes !
- Merci de votre soutien, Madame. Monsieur, Monsieur ! S'il vous plaît.

L'homme regarda Farid de travers.

- Nous sommes professeurs, continua Farid, nous luttons contre la fermeture du club théâtre.
- Vous êtes professeur, vous ? Ils emploient des gens comme vous, maintenant, à l'Education Nationale ? Vous leur apprenez quoi, aux élèves, à aiguiser leurs couteaux ?

Arsène, qui s'était tenu en retrait jusque là, sortit de ses gonds.

- Aiguiser leurs couteaux ? Pourquoi ? Parce que vous pensez qu'un arabe est forcément musulman, et qu'un musulman est forcément terroriste ? Vous pensez que mon collègue Farid serait immunisé contre les attaques d'un forcené islamiste ? Vous ne savez pas que la plupart des victimes des attentats terroristes, en Algérie, en Turquie, en Syrie, en Irak, appartiennent aux populations musulmanes ? Vous pensez qu'il n'y avait pas de musulmans à Nice, le 14 juillet, ou au Bataclan, le 13 novembre ? Vous pensez qu'il n'y avait pas de musulmans dans les Twin Towers ? Ou bien vous pensez que les musulmans ne pleurent pas leurs morts ?
- Islamo-gauchiste !
- Fasciste !

Farid retint Arsène par le bras.

- Tu ne dois pas rentrer dans leurs provocations, c'est contre-productif, lui dit-il avec douceur.
- Je ne sais pas comment tu fais pour garder ton calme, maugréa Arsène.
- Disons que j'ai l'habitude.

Derrière ce mot, Arsène entrevit le gouffre des années de regards méprisants et d'insultes plus ou moins explicites. Il se calma tout à coup.

- Excuse-moi, je me suis emporté. C'est ridicule.

Farid le regarda de manière appuyée.

- Non, ce n'est pas ridicule. Ça fait du bien de temps en temps d'entendre ça. Mais tout à l'heure, dans le bureau de Vollner, il faut que tu me laisses parler.

La colère brusquement vidée, au fond d'Arsène, laissa place à l'inquiétude. Il promit à Farid de se mettre un boeuf sur la langue, consulta à nouveau son téléphone, en vain. La

pluie les chassa bientôt de la grille et ils retournèrent dans la salle des professeurs, mouillés et bredouilles.

@@@@

Cerise et Malo formaient un beau couple. Debout dans le couloir, ils semblaient d'une autre espèce que les adultes - plus grands, plus minces, plus beaux, ils avaient l'air d'étrangers venant d'une contrée merveilleuse, perdus dans un monde qui n'était pas tout à fait à leur taille, et dont les codes sociaux leur échappaient. Devaient-ils rester debout ou s'asseoir sur les fauteuils du couloir ? Se taire, ou parler bas ? Entre eux ou avec les professeurs ? Farid et Arsène, plus tendus qu'ils ne voulaient l'admettre, avaient un air sérieux qui mettait les jeunes gens mal à l'aise.

Ce ne fut pas Vollner qui ouvrit la porte, à 11h10, mais sa secrétaire. Elle qui d'ordinaire n'avait que des sourires pour Arsène - ce dernier la gratifiant souvent d'un compliment sur son élégance - paraissait fermée. Arsène ne put s'empêcher de songer qu'à l'instar de la photocopieuse, la secrétaire allait bientôt afficher un message d'erreur. « Niveau d'amabilité bas. Veuillez remplir le magasin n°1. » Cette idée mit dans ses yeux, l'espace d'un instant, une lueur d'amusement, qui disparut bien vite lorsqu'il pénétra dans le bureau, où attendaient trois hommes : Vollner, inaccessible derrière la large surface de son bureau, et, en face de lui, déjà assis, reçus avant les autres, installés dans les meilleurs fauteuils disponibles, deux hommes, dont l'un avait un visage qui était vaguement familier à Arsène. Il jeta un coup d'oeil à Farid, qui marmonna entre ses dents : « Billard. »

Ainsi donc, les parents d'élèves ne seraient pas des soutiens mais des accusateurs. Et Dieu seul savait à quel tripotage, à quel arrangement ils étaient déjà arrivés avant même le début de cette parodie de réunion... A son entrée, cependant, Cerise poussa un cri de stupeur : elle avait reconnu son père dans le deuxième homme. A mieux regarder, d'ailleurs, Monsieur Barbeau avait un look décontracté qui contrastait avec le costume écriqué de son voisin de droite. Il regarda sa fille d'un air grave, résigné, et lui enjoignit de se taire par une expression si sombre et si intense, que la jeune fille, qu'il était pourtant difficile d'arrêter, se retint de parler.

- Mademoiselle, messieurs, je crains que l'objet initial de cet entretien ne soit plus d'actualité. Votre mobilisation pour la sauvegarde du club théâtre, dans les circonstances, vous paraîtra aussi hors de propos qu'à moi lorsque vous aurez été informés de la gravité des faits qui ont été portés à ma connaissance.

Farid regarda Arsène, hésita.

- En tant que représentant syndical, je demande à ce que soit dressé un procès-verbal complet de cette réunion.

Vollner ne put le lui refuser, c'était la règle. Il appela sa secrétaire et lui demanda de prendre en notes fidèlement les interventions de chacun.

Tous s'assirent en silence, Cerise et Malo devant le proviseur, Farid et Arsène derrière. Dès que tout le monde fut prêt, Vollner commença.

- J'avais déjà été alerté, par un parent vigilant, sur les déplorables conditions de sécurité qui régnaient dans l'atelier théâtre. Ayant déjà abordé le sujet avec Monsieur Drouet, et sachant qu'il était hostile à toute transformation de son atelier, j'ai pris la décision de le fermer temporairement. Cette affaire, de toutes façons, a déjà été portée à l'Inspection Académique Régionale, et je vous informe, Monsieur Drouet, que vous recevrez la visite de Monsieur l'Inspecteur dès jeudi. Il tient à venir lui-même vous donner des conseils pédagogiques, et vous rappeler les savoir-être essentiels qui sont attendus des enseignants, au rang desquels figurent bien sûr le devoir de réserve, le sens des responsabilités et le respect de la hiérarchie.

- L'exercice du droit syndical et du droit de grève ne peuvent pas donner lieu à des sanctions disciplinaires, protesta Farid.

- Il ne s'agit pas - pas encore du moins - de sanctions disciplinaires. Il s'agit d'une visite conseil de l'Inspecteur qui aidera Monsieur Drouet à comprendre ses manquements et à y remédier. C'est une chance de pouvoir bénéficier de son expertise. Cela ne relève d'ailleurs plus de ma compétence, ni de la vôtre. Je voulais commencer par là pour que nous ayons tous l'esprit clair. L'atelier théâtre demeure fermé jusqu'à nouvel ordre, le dossier est pris en charge par Monsieur l'Inspecteur Académique, et je souhaite que les élèves retournent en classe dès demain matin.

- Nous ferons une assemblée générale en fin de journée pour décider de la suite à donner au mouvement, dit Farid sans conviction.

Arsène avait promis à Farid de le laisser parler, quoi qu'il advînt. Il se contenta donc de pousser un profond soupir. Comme il lui arrivait quelquefois, sa personne intérieure lui sembla se scinder. Monsieur Drouet, professeur sur la sellette dans le bureau du proviseur, soupirait et se taisait, avec les signes extérieurs de la plus complète mortification. Mais le vrai Arsène, flottant comme un corps astral au-dessus de lui, s'amusait à observer chaque détail de la scène, indifférent à ce qui arrivait à son double, délivré à la fois de lui-même, de l'espace et du temps.

Ce Monsieur Billard, conseiller municipal pour la Renaissance Nationale, portait par exemple des chaussures pointues, ainsi qu'une grosse chevalière en or au petit doigt, ornée d'un symbole héraldique. Son costume cintré jurait avec le jean et le tee-shirt mal repassé du père de Cerise, qui devait avoir été un beau gosse, il n'y avait pas si longtemps, et qui semblait avoir du mal à comprendre que le vent avait tourné. Vollner, malgré son apparente tranquillité, suait des mains, et sa chemise, d'ordinaire si nette, était légèrement tachée. Farid n'avait plus cet air bravache qu'il avait d'habitude. La proximité du conseiller de la Renaissance Nationale ne l'emplissait pas de colère, d'indignation, d'hostilité, mais d'effroi. Arsène le savait, Farid avait fait ses débuts dans le syndicalisme étudiant. L'homme aux chaussures pointues lui rappelait peut-être d'autres hommes, plus jeunes, au crâne rasé, qui aimaient les ratonnades à la sortie de la Sorbonne. Quelle meute, quels coups de poing, quelle chasse à l'homme, remontaient donc de la mémoire de Farid pour imprimer en lui, soudain, ce stigmate des victimes, ressuscité et saignant ?

- Les faits qui ont été portés à ma connaissance concernent des actes de harcèlement à l'encontre d'une jeune fille, Hélène Billard, de la part de son ancienne camarade de classe Cerise Barbeau ici présente.

Vollner ménagea son effet, et attendit un instant. Farid se tortilla sur sa chaise; Cerise, pétrifiée, rougit; Malo la regarda, étonné. Le père Barbeau, accablé, baissait la tête.

- Il s'agit de faits répétés, pendant toute la durée des vacances scolaires. Des insultes, des menaces, des commentaires haineux. Voyez-vous mêmes.

D'un clic, il afficha sur le grand tableau blanc, à son côté, une capture d'écran. Des messages multiples, portant tous le nom et la photo de Cerise, se répandirent dans la pièce, comme une gerbe d'éclaboussures immondes. « Espèce de pute, c'est toi qui as poucave ». « Salope, ne remets plus les pieds au théâtre ou on va te faire ta fête ». « Si je te croise je te tue ». « Grosse vache, retourne sucer Hitler ».

Le proviseur ne fit pas de commentaires, et passa à une autre capture d'écran, où les mêmes insanités se répétaient, dans des formes plurielles d'une étrange inventivité. Cerise suffoquait, cherchait du regard son père, son professeur, comme si des regards amis avaient pu lui insuffler un peu d'oxygène, mais aucun des adultes dans la pièce ne paraissait de son côté. Dans la contrée lointaine dont elle venait, ces mots n'avaient pas l'importance qu'ils semblaient avoir ici, dans cette salle pleine d'adultes étrangers, qui ne parlaient pas son langage, qui regardaient les codes sociaux de sa génération avec un mépris épouvanté. Tous, ils étaient tous du même avis. Même Drouet. Même son père.

Désespérée, les larmes coulant de ses yeux, elle se tourna vers Malo. Lui, il savait. Mais il savait aussi qu'elle était indéfendable dans ce tribunal d'adultes.

Le Proviseur laissa couler les larmes bruyantes de Cerise pendant un long moment. Le père de la jeune fille paraissait au supplice - et Arsène se demanda s'il avait envie de la consoler, de la gifler, ou de la laisser seule pour se débrouiller avec ce qu'elle avait fait. Il était impossible de le savoir, car tout ceci était également impossible à ce pauvre homme, condamné à entendre, tête basse, la condamnation de sa fille, sans même avoir envie de prendre sa défense.

- Hélène, dit Monsieur Billard d'une voix forte, a développé, suite à ce torrent immonde, des symptômes inquiétants, que sa mère et moi prenons très au sérieux. Nous comptons porter plainte pour harcèlement.

Cerise poussa une sorte de cri.

- Je suis désolée, dit-elle. Je suis désolée, je m'excuse, bafouilla-t-elle.

Le conseiller municipal avait manifestement pris le parti de ne pas s'adresser directement à Cerise.

- Monsieur Billard, nous allons convoquer un conseil de discipline, dit Vollner. Il s'agit d'une procédure lourde, avec une panoplie de sanctions pouvant aller jusqu'à l'exclusion définitive. Pourriez-vous envisager d'en rester là, et de ne pas porter plainte ?

- La jeune fille paraît se repentir, dit Billard. Ce qui me fait penser qu'elle a peut-être agi sous la mauvaise influence de son professeur, qui incite à la haine de certaines formations politiques entre les murs de sa salle de classe.

- Je me demandais pourquoi j'assistais à cet entretien, qui ne me concerne en rien, dit Arsène, en brisant sans réfléchir la promesse qu'il avait faite à Farid. Mais maintenant je comprends.

- Qu'est-ce que vous insinuez ? demanda froidement Vollner.

- De quoi m'accuse exactement ce monsieur ? continua Drouet, qui sentait sa voix gonfler dangereusement. En quoi consiste cette « mauvaise influence » ?

- Votre positionnement politique incite les élèves à la haine du parti que je représente, et c'est ma fille qui en a fait les frais. Il m'avait semblé être clair quand j'avais demandé à Monsieur Vollner que cessent immédiatement les diatribes politiques en classe.

- Excusez-moi, Monsieur le Conseiller Municipal, est-ce que la Mairie donne des ordres aux fonctionnaires de l'Education Nationale ? Suis-je tenu d'obtempérer aux injonctions de tous les parents d'élèves ?

- Vous êtes tenu d'obéir à votre hiérarchie, dit sèchement Vollner.

- Et ma hiérarchie, est-elle aux ordres des politiques ?
- Monsieur Drouet, dit Vollner d'une voix blanche. Nous essayons ici, tous ensemble, de trouver une solution juste et proportionnée aux graves dysfonctionnements qui ont eu lieu parmi des élèves de VOTRE classe, en marge de VOTRE atelier théâtre.
- Les mots « inciter à la haine » ne sont pas choisis au hasard, répartit Arsène. Ils caractérisent un délit. Cet homme n'agirait et ne parlerait pas autrement s'il avait l'intention de porter plainte contre moi.
- Mais vous n'avez rien fait ! cria Cerise. C'est moi qui ai envoyé ces messages, moi seule. Monsieur Drouet n'était pas au courant, il n'aurait jamais approuvé !
- En effet, Cerise, je n'aurais jamais approuvé. Je n'approuve pas la haine, d'où qu'elle vienne. Je n'approuve pas la vengeance. Je n'approuve pas la violence. Et je hais, je hais les réseaux sociaux.

Farid posa la main sur le bras d'Arsène, qui se rencogna dans sa chaise.

- En tant que délégué syndical, dit-il d'une voix lente, je demande tout d'abord à être présent lors de l'entretien de Monsieur Drouet avec son IA-IPR jeudi. Je tiens également à rappeler les faits, et à ce que soient consignés ces faits. Le club théâtre n'a jamais posé aucun problème de sécurité ou de dysfonctionnement en quinze ans d'existence. L'ancien Proviseur Monsieur Bourgouin pourra en témoigner. L'incident survenu en marge du club théâtre a été largement provoqué par le fait que Mlle Billard ait filmé à l'insu de tous la séance de cet atelier, que ces images aient ensuite subi un montage de type professionnel, et qu'elles aient été diffusées sans autorisation, ce qui constitue un premier délit. Mademoiselle Barbeau, qui figurait sur ces images, serait en droit de porter plainte elle aussi pour violation de sa vie privée et de son droit à l'image. Ceci ne justifie en rien les insultes et les menaces qu'elle a proférées par la suite, mais cela constitue le contexte de ce second délit. En tant que professeur de l'établissement, j'exprime enfin officiellement au Proviseur le souhait de participer au conseil de discipline de Mlle Barbeau en tant que représentant des personnels.

Cerise, abasourdie devant les proportions pénales, administratives, et même politiques, de ses messages, avait cessé de pleurer. Elle contemplait l'écran où s'épalaient, impudiques, les mots ignobles. Elle ne regrettait pas d'avoir attaqué Hélène Billard, qu'elle détestait. Mais elle avait honte que Drouet, qu'elle admirait beaucoup, eût pris connaissance de cette bassesse, qu'il eût cette image d'elle. C'était comme si on avait montré à l'écran les parties les plus honteuses de son anatomie. Comme si les nombreuses photos d'elle nue, qu'elle envoyait si généreusement aux garçons de sa connaissance, étaient soudain étalées, elles aussi. Ou plutôt, comme si une action terrible

qu'elle avait commise en rêve, poussée par une logique onirique impénétrable, incompréhensible à l'état de veille, lui était reprochée dans la réalité.

Les paroles de Farid firent leur chemin dans l'espace miné de la réunion. Billard n'avait pas envie que sa fille ou son parti soient montrés du doigt pour l'affaire de la vidéo. Vollner n'avait pas envie que Billard porte plainte et que son Lycée figure dans les journaux comme un repoussoir.

- Il me semble que cette réunion est terminée, conclut le Proviseur.
- S'il vous plaît, dit Farid. Tout le monde doit relire le procès-verbal et le signer. Chacun doit en recevoir une copie.

La secrétaire imprima le document. Le Proviseur le lut en premier, attentivement, et le signa. Cerise et Malo, ainsi que Monsieur Barbeau, le signèrent sans le relire. Monsieur Billard le relut plusieurs fois, nerveusement, puis signa. Farid l'éplucha consciencieusement et le signa. Arsène, enfin, le signa dédaigneusement sans y jeter un oeil.

La secrétaire fit les photocopies et les distribua à chacun dans un silence pesant.

@@@@@

Les bières, blondes et réconfortantes, pétillaient sur la table mal essuyée du café du coin.

- Si tu veux mon avis, dit Farid, l'affaire va en rester là. Enfin, il n'y aura pas de poursuites pénales.
 - Cerise sera probablement exclue, dit Arsène. Et le club théâtre va fermer pour de bon.
- Farid baissa la tête.
- Je n'aime pas m'avouer vaincu, mais c'est probable. A moins que tu ne sois capable de ramper devant ton inspecteur jeudi.

Arsène éclata de rire et n'ajouta rien.

- Et tout ça à partir de quoi ? demanda-t-il d'un ton rêveur.

Leur conversation fut à cet instant interrompue par la petite sonnerie qu'Arsène n'attendait plus.

Laure avait écrit huit mots.

« Nous partons. Pense à moi, je t'écirai. »

Arsène, tout à coup, ne fut plus devant la bière qu'il partageait avec Farid. Le message de Laure avait ouvert une brèche, une fissure sous ses pieds. Avant même de la

comprendre, il sentit son absence le submerger comme une vague glaciale. Il aurait pu en parler à Farid - se confier, exprimer cet amour anxieux, douloureux, qu'il ressentait pour elle. Mais quelque chose dans le message de Laure lui imposait silence.

Ce qui était important, entre eux, n'avait jamais été dit.

Mercredi 11 novembre

« Cette sensation dont je vous ai parlé, que j'ai ressentie dans le bureau du Proviseur. L'impression de me dédoubler, de me séparer de mon corps et de regarder la situation d'en haut... en fait, je me rends compte qu'elle ne m'a pas vraiment quitté. Quand j'ai reçu le message de Laure, j'ai d'abord ressenti une sorte de grand froid. Et puis, très bizarrement, ce froid a glacé mes émotions. Je me suis mis à réfléchir rationnellement. »

- Que vous êtes-vous dit ?

« Je me suis dit que les déménagements inopinés étaient fréquents dans les situations de maltraitance familiale. Qu'ils seraient sans doute partis à l'autre bout de la France avant que ne se soient écoulés plusieurs jours. Et puis, très vite, je me suis dit que si je l'aimais, si je l'aimais vraiment, ce n'était pas la fin. »

- Vous l'aimez ?

« Il n'est pas facile de répondre à votre question. J'aime encore Karine qui est comme le corps chéri de l'habitude. J'aimais ma vie avec Karine, avant l'arrivée de Guillaume, j'aimais notre monde. »

- Vous parlez au passé ?

« Oui. Même s'il reste ce rendez-vous de samedi, même si je vais m'y rendre, et faire ce qu'il faut, je ne pense pas que cette étincelle puisse ranimer la braise. »

- Vous pensez qu'il « le faut » ?

« Oui. Je le dois à notre histoire, à notre vie commune. Je me dois de tout essayer, même si je n'y crois pas. »

- Et avec Laure ?

« Avec Laure, tout est à commencer. Ce qu'il faut, c'est de l'absolu, de la pureté, de l'élan. C'est-à-dire une page blanche, du vide. On ne peut pas arriver avec un cœur

hypothéqué. Il me faut d'abord faire le vide avant de penser à Laure. Et le vide, voyez-vous, c'est exactement ce qui m'arrive en ce moment... J'ai l'impression d'être raclé jusqu'à l'os, mis à nu comme je ne l'ai jamais été. Dépouillé de mon mariage, dépouillé de mon statut de professeur respecté, je me sens tout près de faire le grand saut. Non pas que j'aie envie de mourir, non, au contraire. Cela m'intéresse énormément de savoir ce qui arrive après, comme si j'approchais du dénouement d'un récit. Que reste-t-il d'un homme, quand il est dépouillé de ses oripeaux, de ses mensonges ? Quelle vérité apparaîtra, mercredi prochain, lorsque je comparaitrai devant vous, sans déguisements pour me tenir chaud, dans le grand froid de toutes ces pertes ? Je n'arrive pas à éprouver ce que je devrais normalement éprouver : de l'angoisse, du désarroi, ou de l'espoir. J'éprouve plutôt une sorte de curiosité - une curiosité intense, presque dévorante, qui me pousse à précipiter la chute. La curiosité de la femme de Barbe-Bleue, qui lui fait ouvrir la porte interdite, parce qu'elle sait que quelque chose d'essentiel s'y trouve dissimulé. Quelque chose d'essentiel est dissimulé sous ma vie. Je le sais, je le sens. Et cette chose ne se lèvera que dans le dépouillement de tout le reste. Alors, étrangement, on dirait que je participe à cette grande destruction, comme un lecteur qui tourne les dernières pages plus vite, mû par un mouvement irrépressible - et peu importe qu'il soit attaché au livre qu'il termine, qu'il soit triste de le quitter, inconsolable, peut-être, de n'avoir plus jamais ce récit à découvrir - cet amour qu'il porte au récit ne l'arrêtera pas, ne le ralentira pas, c'est même justement cet amour qui le consume.

Je dois savoir ce qui se cache sous la vie d'Arsène Drouet, et ce besoin si étrange, si étrangement urgent, a pris le pas sur tous les autres. »

L'Inspecteur se rendit d'abord dans le bureau du Proviseur, et Arsène fut prié d'attendre dehors. Il avait déjà été très humiliant de se voir interdire, pour la deuxième fois en une semaine, de prendre ses élèves - mais Arsène s'armait de patience, bien certain que l'humiliation ne faisait que commencer, qu'elle prendrait des formes inattendues et déconcertantes, et qu'elle le laisserait, comme un passage à tabac, vide, écorché et impuissant. Cette certitude, cette absence d'espoir, lui donnait paradoxalement du courage. Il n'y avait qu'à traverser ce temps maudit, attendre qu'il déroule l'écheveau programmatique des douleurs et des blessures auxquelles, quoi qu'il fût, il n'échapperait pas. Il avait préparé jusqu'à minuit sa leçon d'inspection, persuadé que l'Inspecteur viendrait assister à une heure de cours, pour s'entendre dire finalement : « Mais non, voyons, Monsieur Drouet, il ne s'agit pas d'un rendez-vous de carrière, mais d'une visite-conseil tout à fait ciblée sur votre atelier théâtre. » Le beau porte-documents neuf - avec ses pages fraîches, plus séduisantes qu'un livre qui sortait de l'impression - sa belle séance qui aurait, au moins, sauvé son honneur d'enseignant, en faisant la démonstration à la fois de sa finesse, de sa culture, et de sa capacité particulière à faire réfléchir les élèves - tout cela était resté dans son cartable, voué à l'ombre éternelle. En lieu et place, il attendait dans le couloir pendant que ses élèves perdaient leur temps avec un surveillant.

Au bout d'environ 30 minutes, la porte honnie s'ouvrit, et l'Inspecteur, avec une veste trop grande qui tombait mal sur ses épaules, et une mine chiffonnée, serra la main d'Arsène en faisant des gestes maladroits, un peu trop amples, eux aussi, et mal assortis à son corps.

« Monsieur Vollner nous alloue la salle de réunion - comme je ne sais pas où elle est, je vous suis. »

Arsène s'excusa en passant devant lui et le précéda jusqu'à la salle, où deux petites bouteilles d'eau, deux tasses à café et une cafetière remplie avaient été préparées. L'Inspecteur s'assit, en repliant bizarrement l'une de ses grandes jambes sur le genou opposé, de sorte qu'Arsène remarqua son mollet poilu et sa chaussette bouchonnée, d'une improbable couleur vieux-rose qui contrastait avec le gris incertain du costume.

- Vous souhaitiez la présence d'un délégué syndical, je crois, demanda l'Inspecteur.

L'Inspecteur avait une articulation un peu défectueuse, et avalait la fin de certains mots. Arsène se demanda quel genre d'enseignant il avait pu être.

- Non, je lui ai finalement dit de ne pas venir.
- Vous avez très bien fait. J'ai écouté attentivement les inquiétudes de votre Proviseur. Et j'aimerais maintenant entendre votre version des faits. Que s'est-il passé, selon vous, Monsieur Drouet ?

Arsène soupira. Cette technique, qui consistait à demander à l'enseignant de s'exprimer d'abord, éventuellement de procéder à son auto-critique, était devenue très à la mode dans les corps d'Inspection.

- Cela fait quinze ans que je m'occupe du club théâtre de ce Lycée, comme pourrait en témoigner Monsieur Bourguin. Je m'enorgueillis de très beaux succès auprès des élèves et des parents; j'ai toujours fonctionné avec une troupe, composée des élèves volontaires, de la seconde à la terminale, et je pense que tous les élèves qui ont participé à ces mises en scènes et à ces représentations ont noué un contact essentiel, irremplaçable, avec les grands textes.
- Vous étiez en train de monter Cyrano, c'est ça ?
- Oui. Nous avons monté Rhinocéros l'an dernier. Et j'ai un élève particulièrement méritant, et particulièrement doué, qui m'a demandé de jouer Cyrano.

L'Inspecteur hocha la tête d'un air indéchiffrable. S'agissait-il d'un geste d'approbation, signifiant : « Très bon choix, très belles pièces », ou au contraire d'un signe de doute signifiant : « Ah, Cyrano, est-ce que c'était bien judicieux ? ».

- Vous n'approuvez pas le fait de faire travailler de grands textes du théâtre français ? demanda Arsène un peu abruptement.
- Si, si, si, tout à fait. Les grands textes, évidemment, c'est par là qu'on entre en littérature...
- Le Proviseur m'a fait part, bien avant les incidents récents, de sa réserve sur ma manière d'appréhender l'atelier théâtre. Il considère que les classiques ne servent à rien, que Cyrano est, je cite, « poussiéreux », et que faire des représentations à destination des parents est un peu... « ringard ».

L'Inspecteur leva un sourcil, sans qu'Arsène pût deviner s'il était choqué par les propos du Proviseur ou par la manière cavalière dont lui-même les rapportait.

- J'ai donc le sentiment, Monsieur l'Inspecteur, que le Proviseur se sert de ces incidents pour fermer un atelier théâtre qui ne rentrait pas dans la nouvelle ligne de communication moderne qu'il souhaite imposer pour le Lycée.

- Evitons les conclusions hâtives, Monsieur Drouet, et restons concentrés sur les faits. Ce que vous appelez « des incidents » semble tout de même passablement grave... Des faits de harcèlement, tout de même, on ne peut pas mettre cela sous le tapis...
- En effet. Mais une seule élève a été convaincue de harcèlement, et je trouve injuste qu'on punisse tous les autres, et notamment cet élève dont je vous parlais, Idriss Traore, qui s'est déjà beaucoup investi dans Cyrano.
- Nous ne sommes qu'en novembre, Monsieur Drouet, nous ne sommes qu'en novembre...

Les phrases suspensives, suggestives, de l'Inspecteur, agissaient sur les nerfs d'Arsène comme une petite musique énervante. Il songeait : « Nous ne sommes qu'en novembre... et donc la pièce peut être avortée, nous sommes encore dans les premières semaines où l'IVG est autorisée ? » mais, avec difficulté, il s'abstint de tout commentaire.

- Le Proviseur m'a parlé d'une vidéo, reprit l'Inspecteur, j'avoue que toute la situation m'a paru un peu confuse.
- Elle n'est pas confuse. J'avais dans ma classe une jeune fille nommée Hélène Billard, dont le père, conseiller municipal pour la Renaissance Nationale, a fait part au Proviseur de son mécontentement sur l'orientation politique de mes cours.

L'Inspecteur tiqua.

- Avez-vous manqué à votre devoir de réserve ?
- C'est à vous que je pose la question. Il me semble que, selon les programmes, nous sommes censés inculquer aux élèves les valeurs de la République : liberté, égalité, fraternité. Que nous sommes censés apporter aux élèves l'héritage de l'humanisme de Montaigne et celui des Lumières.
- Bien sûr, bien sûr... Ah, Montaigne, vous savez, c'est ma tasse de thé. Un grand bonhomme.

Arsène s'arrêta un instant, un peu déconcerté par cette digression.

- Certes, dit-il. Ce que je voulais dire, c'est que ces valeurs républicaines qui figurent à notre programme sont incompatibles avec les valeurs historiques et traditionnelles de l'extrême-droite, qui sont basées sur le nationalisme, la haine de l'autre et bien souvent sur le suprémacisme.

L'Inspecteur fit une moue qui pouvait passer pour un assentiment.

- J'espère que vous êtes d'accord avec moi, jusque là, dit Arsène.
- Bien sûr, les valeurs de la République sont essentielles, elles font partie du savoir-être et de l'éducation morale et civique que vous devez contribuer à développer chez les élèves.

- Il me semble donc que je n'ai pas dérogé au programme, ni à la déontologie, ni au devoir de réserve, en affirmant que l'extrême-droite représentait une idéologie dangereuse.

L'Inspecteur, à ces mots, parut embarrassé, et inspira l'air bruyamment pour indiquer qu'à partir de là les choses se corsaient.

- Vous ne pouvez pas dire nommément : « l'extrême-droite est dangereuse. »
- Pourquoi pas ?
- Parce que vous allez heurter des élèves, des parents d'élèves... Certains partis politiques très représentés sont aujourd'hui encore désignés par cette étiquette. À la limite, vous pouvez dire : « le fascisme est dangereux », mais l'extrême-droite... ça paraît compliqué...
- Le fascisme n'est pas l'une des formes historiques de l'extrême droite ? L'extrême-droite italienne, par exemple, qui a des liens très forts avec la Renaissance Nationale, n'est-elle pas d'obédience néo-fasciste ?
- Si, bien sûr, mais...

Les phrases suspensives de l'Inspecteur devenaient exaspérantes.

- Mais quoi ? Ai-je commis une faute professionnelle en me déclarant anti-fasciste ? En sommes-nous arrivés là ?

L'embarras de l'Inspecteur grossit jusqu'à devenir palpable : il déploya sa longue patte et changea son assise, il fit encore une série de moues expressives et équivoques, et se mit à avaler de plus en plus de finales.

- Vous me mettez dans une situation délicate... Il ne faudrait pas faire de précédent... Le ministre a été très clair sur le devoir de réserve... mais j'entends bien votre inquiétude... et je la partage...jusqu'à un certain point...

Arsène prit le parti de reprendre son récit.

- Quelques jours après, Hélène Billard est venue me poser des questions très politiques, très déplacées et très étranges, et j'ai su par la suite qu'elle filmait mes réponses. J'étais fatigué, après une heure de classe, en train d'essuyer mon tableau. Je n'ai pas voulu l'envoyer promener justement parce que je ne voulais pas l'ostraciser. Je lui ai répondu honnêtement. Et quand elle m'a demandé d'assister à l'atelier théâtre, pour lequel elle n'avait jamais manifesté aucun intérêt, j'ai tout de suite accepté. Il s'est avéré, Monsieur l'Inspecteur, qu'elle a filmé des images de l'atelier. C'était la scène du balcon, les élèves étaient montés sur les tables, cela n'avait rien de bien dangereux. Mais c'est probablement un sous-fifre de l'équipe de Monsieur Billard, rompu à la désinformation, qui s'est occupé du montage et il a présenté les choses sous un jour

catastrophique. C'est là que Monsieur Vollner, à qui la vidéo a été adressée, sous la forme d'un chantage, a annoncé la fermeture de l'atelier théâtre. Juste avant les vacances scolaires.

- C'est fâcheux... c'est très fâcheux, tout ça... Et le harcèlement ?
- Je l'ai appris à la rentrée. L'élève qui jouait Roxane a fait le lien entre cette fermeture et la présence inaccoutumée d'Hélène Billard à l'atelier. Vous le savez bien, nous ne sommes pas maîtres de ce que font les élèves hors du temps scolaire.
- Monsieur Vollner semble dire qu'elle n'a pas fait le lien toute seule, que vous auriez rassemblé les élèves pour leur annoncer la fermeture de l'atelier, et que vous auriez désigné Hélène Billard comme responsable.
- Jamais ! se récria Arsène. Je n'ai pas prononcé son nom, je ne me serais jamais permis de faire une chose pareille !
- Hum... Mais la proviseure adjointe a dit vous avoir vu parler en privé avec l'élève harceleur, dans la cour, ce jour-là...
- Oui, je lui ai parlé, c'était une élève très impliquée puisqu'elle jouait, comme je vous l'ai dit, le rôle de Roxane. Mais je n'ai jamais désigné Hélène comme responsable.
- Je ne doute pas de votre bonne foi... Peut-être cela vous a-t-il échappé...
- Ça ne m'a pas échappé, répéta Arsène d'un air buté. Je ne lui ai rien dit de tel.
- Bien, bien bien... Mais vous avez organisé un débrayage à la rentrée ? Avec l'élève harceleur ? Aviez-vous connaissance des faits de harcèlement à ce moment là ?
- Mais non, voyons. Nous l'avons appris le lendemain, et le mouvement s'est arrêté immédiatement. Et je tiens à dire que ce sont mes collègues qui, collectivement, ont décidé de ce mouvement, pas moi en particulier.
- Avec une manifestation dans la rue, des slogans choquants... Monsieur Vollner dit que c'était une très mauvaise publicité pour le Lycée...
- La fermeture du club théâtre est une très mauvaise publicité pour le Lycée, si vous voulez mon avis.

L'Inspecteur fit encore un geste sibyllin - il agita la main devant lui, comme pour dire : « Allons, assez, j'ai toutes les informations nécessaires », ou peut-être « Je vous en prie, Drouet, n'allez pas plus loin. » Il parut réfléchir.

- Je pense que... enfin ça n'est que mon opinion... qui n'engage que moi... vous-même je ne sais pas ce que vous en pensez... ce serait peut-être la meilleure solution...
- De quelle solution parlez-vous ?
- Eh bien... il se trouve qu'il y a des postes fonctionnels qui se libèrent, en janvier, au rectorat.

- Des postes fonctionnels ? répéta Arsène mécaniquement.
- Oui. Oh, ce sont des postes assez intéressants... on a besoin d'un chargé de mission à la DAC, et d'un autre pour le FLE. Un professeur de français conviendrait parfaitement.

Enfin, l'Inspecteur était arrivé au bout de sa phrase, et avait mis un point. C'était à cela, à cette proposition que tout l'entretien avait tendu; Arsène le comprenait maintenant.

- Je ne comprends pas, dit-il.
- Prenez-ça comme une promotion... Au bout de quinze ans de service... on est parfois un peu usé, non ?.. Sortir de devant les élèves, ça peut vous donner un second souffle, vous savez... Vous n'avez jamais envisagé de devenir IPR ?

Arsène s'était attendu à tout, sauf à ça. Il eut presque envie de rire, mais l'Inspecteur était parfaitement sérieux, et Arsène le sentait même presque prêt à lui faire des confidences personnelles sur sa propre carrière.

- Mais je ne veux pas quitter le Lycée, dit Arsène. J'aime enseigner. Je ne veux pas faire autre chose.

L'Inspecteur, cette fois, ouvrit grand les yeux, comme pour voir avec plus d'acuité ce spécimen rare, ce quasi-fossile dont l'existence était devenue controversée : un professeur heureux d'enseigner. Comme si son examen scrupuleux l'avait finalement convaincu de la réalité de l'existence de la créature qu'il avait en face de lui, il finit par hausser les épaules et dit :

- Cela peut être temporaire... Juste le temps de finir l'année... avant d'envisager une mutation intéressante...

Arsène sentit ses mains devenir moites. Il pensa à Idriss, à Farid, à Laure.

- Non, merci, dit-il, et ces mots de Cyrano lui étaient venus spontanément aux lèvres.

L'Inspecteur crut à une citation, et sembla la juger fort à-propos, car il se mit à glousser et à déclamer des alexandrins qu'Arsène eut quelque mal à reconnaître, en raison de leur fin mal articulée.

Se changer en bouffon

Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,

Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?

Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?

Avoir un ventre usé par la marche ? Une peau

Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?

Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...

Non, merci.

Arsène, interloqué, n'osa pas l'interrompre, et se demanda si l'Inspecteur allait lui réciter l'intégralité de la tirade. Mais il s'arrêta - probablement à cause d'une défaillance de sa mémoire plutôt que d'un quelconque sens de l'à-propos.

- Ah, Cyrano... On y revient toujours, pas vrai ? conclut l'Inspecteur, avec un sourire enfantin au fond des yeux.

Arsène avait envie de le mordre, et fit un effort immense pour se contenir.

- Monsieur l'Inspecteur, je ne veux pas demander ma mutation. Je ne veux pas quitter le Lycée.

L'Inspecteur redevint soudain sérieux, et sérieusement embarrassé.

- Cela arrangerait tout, pourtant, fit-il. Monsieur Billard s'estimerait satisfait et renoncerait aux poursuites pénales contre l'élève harceleuse. Monsieur Vollner s'estimerait satisfait et s'engagerait à ne pas exclure l'élève plus de 15 jours.

- Et si je refuse ?

L'Inspecteur hocha la tête d'un air impénétrable, tout en faisant avec sa bouche et ses yeux une grimace dubitative, qu'Arsène resta un moment à essayer de déchiffrer. Elle aurait convenu pour dire : « Ah, ça, Dieu seul le sait ! » ou bien « Je ne vous cache pas qu'en ce cas les choses ne seraient pas jolies, jolies. »

- Monsieur Billard et Monsieur Vollner veulent me voir partir à tout prix, dit Arsène. Et si je me cramponne, si je m'obstine, ils font tomber la tête de Cerise. C'est bien ça ?

L'Inspecteur gloussa mollement.

- Vous dramatisez, Drouet. Voyez plutôt cela comme un arrangement. Un moyen de contenter tout le monde.

Arsène se sentait vide, écorché, et impuissant. On avait forcé sa résistance par des moyens inattendus et déconcertants. Il revit Cerise, ses diatribes contre Victor Hugo, ses scènes au théâtre, ses dock marteens sous la pluie, son père au bout du rouleau, ses larmes de honte, et surtout - surtout - sa main blanche entrelacée à la main noire d'Idriss.

- Le poste, c'est à partir de janvier ? demanda-t-il tout bas.

- Ah, Drouet, je savais que vous seriez raisonnable... Je l'avais dit au Proviseur... Cyrano, c'est du théâtre...

Samedi 14 novembre

Le second samedi de novembre, après une semaine de pluie, le soleil perça. Karine n'eut pas besoin de mentir pour couvrir son rendez-vous, parce qu'Arsène lui annonça, la veille, qu'il partirait tôt le lendemain matin pour rendre visite à sa mère dans l'Oise. Elle songea que les événements de la semaine l'avaient probablement plus perturbé qu'il ne voulait bien l'admettre, pour qu'il eût ainsi besoin de voir sa mère. Elle avait essayé de le réconforter, mais ses mots jaillissaient pauvres, comme une source en train de se tarir, et tombaient à côté. Elle savait pourtant exactement ce qu'il éprouvait - elle aurait pu décrire longuement le mélange de déception, d'amertume et de lassitude, qui l'envahissait. Elle savait également exactement comment il réagissait à ce type d'événements; et la régression que constituait ce petit voyage dans l'Oise lui parut absolument conforme à ce qu'elle attendait de lui. Quand elle lui dit au-revoir, le matin, ce fut avec une vraie tendresse, parce que, dans sa détresse, il l'émouvait encore. Elle regarda la voiture démarrer, et resta un instant fascinée par la main qu'il agitait dans sa direction, et qu'elle avait connue dans tant de rôles. Cette main qui l'avait caressée, soutenue, réchauffée, guidée, attirée, cette main qui lui avait parlé, qui lui avait montré des choses pour les partager, qui lui avait tendu des morceaux de fruits, des cadeaux et des feuilles de papier, cette main lui faisait un adieu banal, à travers la vitre de la voiture, et elle ne parvint pas à en détacher les yeux, jusqu'à ce que la voiture elle-même eût disparu au bout de l'allée.

À certaines heures, elle songeait qu'elle était folle - la réalité de sa vie avec Arsène était en effet si dense, si stable, si indiscutable, que tout le reste, Guillaume compris, lui apparaissait comme des scènes de cinéma projetées sur un écran. Leurs formes étaient d'autant plus libres, d'autant plus charmantes, qu'elles ne soutenaient aucun poids, n'obéissaient à aucune loi physique, et ne connaissaient aucunement les contraintes de la solidité. À d'autres heures, cependant, elle se sentait invinciblement emportée loin d'Arsène, loin de cette terre presque natale, de cet ancrage. Ce pays qu'elle avait habité avec lui s'évaporait dans la distance, prenait la consistance vague du souvenir. Elle pouvait ressentir, de loin en loin, ce « mal du pays », ce mal d'Arsène, qui la poignait d'une nostalgie presque insoutenable. Mais cette nostalgie était impuissante à la ramener

au port. Elle avait dérivé, et ce pays, même regretté, ne s'était pas moins miniaturisé pour n'exister plus que dans un repli brumeux de sa mémoire - il avait perdu, définitivement, la taille et le caractère enveloppant d'un monde réel.

Ce qui était réel, tout à coup, ce n'était plus la fermeté d'une terre, mais le mouvement perpétuel du courant, l'ondulation imprévisible de la houle. Cela n'était pas désagréable - cela lui laissait une étrange sensation de liberté. Et c'est ainsi, légère, portée par des forces qui ne s'étaient pas cristallisées, qu'elle se rendit au rendez-vous de l'homme qui lui écrivait les lettres.

Les deux stations de train lui parurent pénibles. Elle prenait la direction opposée de sa direction habituelle, et tout ce que l'habitude supportait à sa place, d'ordinaire, lui pesait. Les rames lui semblaient plus sales, les bruits, plus criards, la faune, plus interlope. Elle ne recula pas cependant, devant l'envie de rentrer chez elle, parce qu'elle avait la dernière lettre dans sa poche, et que ce papier toilé, à gros grain, agissait sur elle comme un talisman. *Quand vous me découvrirez, quand vous connaîtrez mon visage, à cet instant suspendu où notre histoire tombera de l'un ou de l'autre côté du mur, rappelez-vous que je vous aime.* Elle s'arrêta, pour la première fois de sa vie, dans cette gare, et en découvrit les abords avec étonnement. Il était bizarre de penser que chaque point du plan du TER était une porte d'entrée vers un univers entier, fait de bâtisses, d'odeurs de campagne et de bruits de circulation. Cet univers sans aucune beauté apparente, qui s'ouvrait à elle, avait cependant le charme indéfinissable de la nouveauté. Le café était juste à côté de la gare; elle n'eut que quelques pas à faire, et entendit ses propres talons résonner sur le pavé de la petite place où poussaient des arbres malingres, une affreuse et absurde statue de plastique, et des panneaux publicitaires.

Il n'y avait pas grand monde dans le café. Elle retira son manteau et son écharpe à l'entrée, et les laissa sur un grand porte-manteau à l'ancienne. Il faisait chaud, ici, et la lumière jaune vous enveloppait. C'était un lieu dédié au repos, au refuge, qui portait en lui, malgré la pauvreté de sa décoration et de ses matériaux, toute la puissance d'évocation des auberges des grand-routes. Des voyageurs fatigués et frigorifiés y prenaient une boisson chaude, échangeaient quelques mots, et créaient un fond sonore discret et rassurant. Une fois délestée de son manteau, elle se mit à chercher des yeux un homme seul, et ses yeux furent immédiatement attirés vers une silhouette masculine, à demi cachée derrière un pilier. L'homme était en train d'écrire. Il avait choisi la plus jolie place, à côté de la fenêtre, dans un renforcement douillet, avec une vue sur un bout de parc. Il était de dos, mais l'angle du mur cachait sa chevelure, et Karine, en s'avançant vers lui un peu tremblante, surprise par sa propre audace, ne put voir s'il s'agissait de

Guillaume ou de l'homme aux cheveux épais. Car son esprit s'était progressivement laissé enfermer dans cette alternative. La multitude des possibilités avait été impossible à gérer mentalement; les réduire, les schématiser en somme, à deux possibilités contraires, s'était imposé comme la seule manière d'affronter la situation. Et ce biais, qui lui faisait attendre précisément que le destin tranche entre deux hommes, l'empêcha pendant plusieurs secondes de se rendre à l'évidence.

Cet homme qui commençait à perdre ses cheveux, et dont elle connaissait le pull et l'écharpe, cet homme qui, au premier abord, dans sa stupeur première, lui avait paru assez séduisant pour qu'elle continuât à s'approcher, cet homme était Arsène. Elle le regarda fixement, pendant au moins une minute, sans qu'il la vît, et une émotion violente la saisit. Elle sentit une faiblesse et eut besoin de s'asseoir, et elle s'écroula presque en face d'Arsène. Il était là, en face d'elle, avec le même visage exactement que ce matin - mais son regard était plus triste.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle. Tu m'as suivie ?

Elle mesurait, tout en prononçant ces mots, à quel point ils étaient absurdes. Mais elle avait besoin d'une confirmation.

- Je n'avais pas besoin de te suivre, puisque nous avons rendez-vous.

Karine tourna vivement la tête d'un côté et de l'autre, comme pour vérifier que l'homme aux cheveux épais, ou Guillaume, n'étaient pas assis quelque part dans un autre coin du café. Mais évidemment, ils n'y étaient pas.

Des larmes se mirent à couler de ses yeux, sans qu'elle pût les arrêter, et elle les essuya régulièrement, d'un geste nerveux, pendant toute la durée de leur conversation.

- Tu es déçue, fit-il, du ton d'un constat lucide.

- J'ai honte. Tu m'énerves. Et oui, je suis déçue.

Arsène sourit, d'un sourire triste, presque lointain.

- Excuse-moi, je me rends compte que te jouer ce tour n'était peut-être pas la meilleure idée pour te reconquérir.

- Tu as un mouchoir ?

Arsène prit un paquet de mouchoirs dans son sac et le lui tendit. Elle se moucha, consciencieusement, de sa petite manière affectée et un peu enfantine qui avait toujours ému Arsène. Il remarqua une bavure de mascara au coin de ses yeux, qui lui donnait un air tragique.

- Il fallait vraiment qu'on se parle, dit Arsène. Est-ce que tu veux que je commence ?

Karine hocha la tête. La tristesse d'Arsène, comme un gaz, s'était répandue de lui à elle, l'avait contaminée, l'asphyxiait, la vidait de ses forces vives.

- Je sais que tu as une liaison avec Guillaume. Je sais que tu me mens depuis le début, depuis les vacances. Depuis ce jour où tu as pris un café avec lui sur la place du village et que tu ne me l'as pas dit.
- À ce moment, nous n'étions pas...

Elle ne finit pas sa phrase, consciente de son inutilité.

- Je m'en doute. Mais je t'ai vue sombrer, je t'ai vue atermoyer et céder. Tu m'as obligée à aller chez lui. Nous nous sommes mis à mentir, tous les deux, et notre vie commune est devenue cette pièce de théâtre perpétuelle où on se donne des répliques fausses.

Karine baissa la tête.

- Excuse-moi, dit-elle. Je sais que tu ne méritais pas ça. Que nous ne méritions pas ça.
- C'est vrai. Et je t'en ai voulu. Ces lettres avaient peut-être aussi pour but de me venger. Je m'en rends compte aujourd'hui.
- Ces lettres étaient si belles, murmura Karine sans le regarder dans les yeux. Tu ne m'en as jamais écrites d'aussi belles. Personne d'autre ne m'en écrira jamais de semblables.
- C'est probable, dit Arsène. Mais elles n'ont pas suffi.

Karine pleurait toujours.

- Elles ont suffi à me faire venir ici.
- Qu'espérais-tu, Karine ? Si tu es venue ici, c'est parce que tu espérais une nouvelle histoire d'amour. C'est donc parce que tu ne m'aimes plus, mais c'est aussi parce que tu n'aimes pas Guillaume.

Karine resta silencieuse. Arsène avait une voix douce, mais implacable. Karine eut une seconde d'hésitation, puis elle regarda Arsène. Elle comprit ce qu'il était venu chercher ici : il voulait que tous deux, ils traversent ce dédale d'émotions et de mensonges, et qu'ils retrouvent, ensemble, la vérité perdue de leur relation. Même si cette vérité, indifférente à leur tristesse, devait les séparer définitivement. Elle sentit qu'elle ne pouvait pas se dérober. Elle soupira.

- Guillaume n'est pas capable d'écrire de telles lettres. Je le savais bien, au fond.
- Ah, dit Arsène, tristement amusé. C'est donc lui que tu espérais retrouver, dans ce café...
- Oui.
- Tu espérais qu'il était capable de les écrire.
- Oui. Et si elles ne viennent pas de lui, alors...
- Alors c'est que j'avais raison depuis le début. C'est un con.

Karine éclata d'un petit rire qui fit redoubler ses larmes.

- Je ne l'aurais pas dit comme ça.

Il hocha la tête. Du fond de sa tristesse, il éprouvait un petit triomphe mesquin.

- Mes lettres ont donc atteint un troisième objectif, qui était de te faire comprendre tout ce que Guillaume n'était pas.

Karine ne voulait pas s'étendre sur le sujet. Parler de Guillaume était non seulement inutile, mais c'était comme une faute de goût irréparable.

- Qu'espérais-tu, toi, en venant ici ? demanda-t-elle.
- Je ne sais pas, dit-il après un silence. J'espérais qu'en me reconnaissant, le désir que t'avait inspiré mes lettres se reporterait sur moi. J'espérais que tu me dirais : « C'était toi ? » et que nous nous embrasserions, et qu'il y aurait un travelling circulaire, et de la musique.
- Un happy end, dit Karine tristement. Tu croyais vraiment que c'était encore possible ?

Les yeux d'Arsène se figèrent.

- Je l'espère encore, dit-il.

Karine fit non de la tête, tout en s'essuyant les yeux.

- Il n'y aura pas de happy end, Arsène. Ni pour Guillaume, ni pour toi, ni pour moi.
- Pourquoi ? demanda-t-il, et Karine fut émue par la supplication intime de son accent.

Le serveur arriva et elle commanda un café, puis elle soupira et se lança.

- Parce que certaines choses ont trop duré, que je n'ai jamais été capable de te les formuler, et que maintenant, il est trop tard.

Arsène avait une lueur d'incompréhension dans le regard. Il fallait qu'elle continue, et c'était la chose la plus pénible, la plus douloureuse qui soit.

- Tu ne peux pas te contenter du fait que j'aie un amant ? dit-elle. Cela ne peut pas suffire comme raison ?
- Non, dit-il doucement.
- D'accord. Mais je te préviens : je vais te faire mal et ça ne va servir à rien. Même si tu changeais aujourd'hui, cela ne fonctionnerait pas.
- Dis toujours.
- Eh bien, pour commencer, cela fait quinze ans que tu me juges, ou que je me sens jugée, à longueur de temps. Si nous n'avons pas les mêmes goûts, c'est parce que j'ai mauvais goût. Si je ne partage pas une opinion politique, même mineure, c'est parce que j'ai une vision fausse de la démocratie, de la France ou de l'Histoire. Si je n'aime pas un livre que tu as aimé, c'est parce que je ne suis pas spécialiste de littérature. C'est ainsi, tu ne peux rien y faire, c'est une espèce de déformation professionnelle. Tu es celui qui sait, celui qui transmet, celui qui assène. Tu détiens la vérité et toute contradiction doit être résorbée. Anéantie.

Arsène avait envie de répondre, et ouvrit la bouche pour parler.

- Non, Arsène, je t'en prie. Si tu veux que je parle, il faut te taire et m'écouter.

Il y eut un silence, puis Karine reprit, avec plus de facilité, d'une voix plus assurée.

- Ensuite, cela fait quinze ans que tu vis, grâce à moi, dans un monde magique, où la table est toujours mise, où les papiers administratifs se remplissent tous seuls, où les relations avec tes amis, ta famille, sont entretenues avec soin, où je t'épargne, sans cesse, la moindre peine.

- Je n'ai jamais exigé cela, se récria Arsène.

- C'est vrai. C'est sans doute de ma faute. Mais le faire n'est pas ce qui me pèse. Si tu reconnaissais ce travail, cela ne me dérangerait pas. Mais tu méprises ce travail, et d'une certaine façon, tu me méprises d'y consacrer du temps, de l'énergie. Tu trouves cela « prosaïque ». Tu te moques de moi, en disant que je ne pense qu'à la nourriture, tu dis que je t'embête avec mes questions pratiques qui ne t'intéressent pas, tu fais l'homme qui est « au-dessus de ça ». Moi aussi, vois-tu, j'aimerais pouvoir être au-dessus de ça. J'aimerais que quelqu'un me décharge de tous ces soucis matériels, au moins de temps en temps. Mais cela n'arrive pas. Et il faut bien que quelqu'un le fasse. Alors je me coltine le réel, sans broncher, pendant que tu t'adonnes à ta chère fiction.

Arsène n'avait plus de velléité de répondre. Il venait de comprendre ce qui était en train d'arriver, et, après l'avoir suppliée de parler, il avait soudain envie que ce flot meurtrier s'arrête.

- Il y a cent exemples de notre vie quotidienne où tu ne me rends jamais la pareille, continua-t-elle. Il faut toujours que je t'accueille quand tu rentres, mais toi, tu ne viens pas m'accueillir. Il faut que je réponde au téléphone et que je me libère pour t'écouter, mais toi, tu es toujours occupé quand je t'appelle et j'ai toujours l'impression de te déranger. Ce sont toujours tes amis que nous voyons quand nous sortons, et quand je veux te présenter des gens, tu grognes, tu freines des quatre fers, tu les agresses quand ils sont là, tu les critiques quand ils sont partis. Tu les juges. Et je ne les réinvite pas. C'est toujours toi qui décides de qui est fréquentable ou pas.

- Seigneur, dit Arsène... Est-ce que c'est vraiment moi, ce monstre que tu décris ?

- Je n'ai pas fini. Je déteste la Provence. J'ai toujours rêvé d'Ecosse, de Norvège, de Canada. Mais je n'ai jamais osé insister, parce que quand je réussis à te trainer quelque part où tu n'as pas envie d'aller, tu râles tellement que cela me gâche tout plaisir. Alors je ne dis rien, je fais ce que tu attends de moi : je t'accompagne. Car c'est cela que tu

attends de moi : je suis ta compagne, celle qui te suit, celle qui te seconde, celle qui te donne la réplique là où toi, tu décides d'aller.

Arsène avait encaissé les coups. Il demanda, presque timidement :

- Pourquoi tu ne m'as pas parlé avant ?
- Tu veux dire, avant qu'il soit trop tard ?

Il hocha la tête.

- Parce que je t'aimais, Arsène. Parce que j'ai été élevée à faire des concessions, à prendre sur moi, à absorber les chocs pour le bien-être général. Cela ne me serait pas venu à l'idée de te harceler de reproches mesquins tout le long du jour. Mais même si je ne disais rien, pendant toutes ces années, je remarquais tout. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je n'y peux rien; cela a eu raison de mon amour.

Cette fois les larmes montèrent aux yeux d'Arsène. C'était la première fois qu'il se taisait et pleurait ainsi lors d'une dispute. Karine se sentit coupable et tenta de lui prendre la main. Il se laissa faire, inerte.

- Je t'avais dit que j'allais te faire mal et que ça ne servait à rien.
- Tu veux qu'on se sépare ?
- Oui.

Il la regarda, comme pour s'assurer de la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Elle le regardait, désolée, comme on regarde un chien qu'on emmène se faire piquer.

- Tu ne veux pas qu'on rentre à la maison ? demanda-t-elle doucement.

Il lui tendit les clés de la voiture.

- Tiens, tu n'as qu'à rentrer. J'ai besoin d'être seul. La voiture est sur le parking de la gare.

Elle avait envie de le consoler, tout en sachant pertinemment qu'elle était la dernière personne à pouvoir le faire. Le mal qu'elle lui faisait lui était odieux, mais il n'y avait plus aucun moyen de l'éviter. La rupture était lancée, comme une machine qui allait dérouler ses engrenages. Plus rien de ce qu'ils pourraient dire ou faire, désormais, n'était capable de l'enrayer.

Elle fit un effort pour se lever, pour interrompre ce tête à tête qui était d'une tristesse atroce, pour se désolidariser de la douleur d'Arsène qui, au-delà d'une compassion superficielle, presque physique, n'était fondamentalement plus son problème.

Voilà, songea-t-elle en reprenant son manteau. Ils avaient traversé le dédale et ils avaient trouvé la sortie. Elle se sentait obscurément soulagée, comme lorsqu'on dépose une

charge lourde et qu'on se rend compte, par la sensation de délivrance que l'on ressent, de l'effort presque insoutenable qu'on a fourni sans y penser. Le non-dit avait pesé sur elle, l'avait baillonnée, et le jaillissement de sa parole était une libération intense. Elle jeta un oeil vers la table qu'elle venait de quitter, et où le serveur dépité amenait le café pour une absente. La vue d'Arsène emplît Karine d'un désir presque viscéral de le rassurer, de revenir en arrière, de le prendre dans ses bras. Tout ce qu'elle lui reprochait, il ne s'en était pas rendu compte. Il n'en était qu'à moitié coupable. Comme une mère pardonnant déjà à l'enfant qu'elle vient de gronder, elle eut un mouvement spontané vers lui. Mais une voix froide, dans sa tête, lui fit tourner les talons et se diriger vers la sortie.

Dehors, le soleil brillait plus franchement et le vent s'était levé. Les rafales accueillirent Karine, jouèrent dans ses cheveux, séchèrent ses larmes. En se dirigeant vers la voiture, elle se sentit presque prête à s'envoler. De l'autre côté d'une vitre grasse, dans l'atmosphère jaune, statique et saturée du café, Arsène la regardait s'éloigner.

Il y avait un je-ne-sais-quoi dans cette démarche juvénile, innocente, qui lui perforait le coeur d'un poinçon plus aigu que tout le reste.

Dimanche 15 novembre

Arsène n'était pas rentré, et lorsque Karine s'éveilla, seule, le dimanche matin, elle trouva une lettre sur l'oreiller. Il s'agissait de la même enveloppe de papier toilé, de la même encre noire, mais l'écriture, cette fois, n'était plus déguisée. C'étaient les « hiéroglyphes » d'Arsène, comme il les appelait, et Karine caressa du bout des doigts les mots qui étaient inscrits : « À celle qui est déjà passée ». Elle avait besoin d'un café, avant de lire cette lettre. Elle regarda machinalement son téléphone portable, où des messages de Guillaume s'amoncelaient. Il était en ligne. Elle répondit, sans vraiment réfléchir : « Week-end compliqué avec Arsène, je te contacte en début de semaine. » Une réponse surgit presque immédiatement, mais elle n'avait pas envie de la lire, et éteignit son téléphone.

Puis elle fit le tour de la maison. Arsène avait pris quelques affaires, sa brosse à dents, les livres qui traînaient sur le bureau, et la voiture. La baie vitrée du salon ouvrait sur un jardin obscurci par un ciel bas. La petite musique du café en train de couler lui parut presque incongrue dans cette maison que le vide avait envahie comme une matière. « Une pièce de théâtre avec des répliques fausses », avait-il dit. Il avait toujours eu le sens de la formule. Et maintenant, elle demeurait seule sur scène, sans public, sans texte. Le décor avait presque perdu toute sa puissance d'illusion de réel - il ne signifiait plus la douceur du quotidien, le confort d'un nid. Il ne signifiait plus que son propre caractère provisoire, éphémère. Il aurait pu être un décor de forêt ou de château, le décor d'un intérieur bourgeois ou d'une antichambre tragique. Cela n'avait plus d'importance, puisque la pièce avait été dite. Le décor n'avait plus qu'une destination : rejoindre tous les autres dans les vastes sous-sols de la mémoire.

Avec son café, elle s'installa sur le canapé, en face du jardin dégoulinant, dont le gris du ciel, sous l'effet de la pluie, bavait sur le vert timide de la végétation. Puis, après un bref coup d'oeil vers cette aquarelle délavée, elle hésita au seuil de la lettre. La vérité était qu'elle avait peur de la puissance des mots d'Arsène. Elle n'excluait pas la possibilité que cette lettre eût pour effet de la ramener à lui, d'effacer les dernières vingt-quatre heures, de la replacer exactement à la place dont elle avait eu tant de mal à sortir. Ce n'était pas ce qu'elle voulait, mais elle savait que les signes noirs qui dansaient sur la blancheur du papier possédaient, comme les pentagrammes ésotériques, les runes, les symboles kaballistiques, des propriétés mystérieuses.

La main presque tremblante, elle décacheta l'enveloppe, sortit la lettre, et lut :

13h20

J'aurais aimé continuer à t'appeler « Madame » et à te vouvoyer, mais notre amour est tombé du mauvais côté du mur et je ne saurai plus jamais comment m'adresser à toi. Tu étais simplement « toi », même ton prénom me paraissait trop officiel, comme une carte d'identité destinée à des étrangers. Tu diras peut-être que c'est parce que je niais ton identité, ou peut-être est-ce plutôt ce que dirait ma psy - et si c'est le cas je nie aussi la mienne, d'identité, car je n'associe un prénom à ma personne, à mon « je », qu'après un léger décalage, un instant de réflexion, après avoir rompu cette unité première, originelle, qui me lie à mon reflet dans le miroir, et qui me liait à ta présence, jusqu'à aujourd'hui. Ta présence indifférente aux variations infinies du temps, ta présence ensoleillée ou nocturne, ta présence immédiate ou légèrement éloignée dans l'espace, ta présence enjouée, maussade, coléreuse ou langoureuse, ta présence qui était comme l'écho merveilleux de mon existence et qui lui donnait cette sensation d'achèvement et de complétude. Je ne sais pas ce que je veux t'écrire, et sûrement pas cela, sûrement pas cette déclaration banale et pathétique, je ne veux surtout pas que tu saches que je t'ai aimée comme la vie-même, au moment-même où, non contente de me tromper, tu m'expliques très calmement que tout est de ma faute.

16h50

Tout est de ma faute ? Vraiment ? Ton récit rétrospectif me plonge dans un abîme. Celui qui sépare les êtres, irrémédiablement. Tu n'as décidément pas vécu la même chose que moi - nous n'avons donc pas vraiment vécu ensemble, ces quinze années sont quinze années d'erreur, d'illusion d'optique, et cela jette sur les couleurs du passé un voile opaque, une salissure visqueuse. J'avais pourtant l'impression de respecter en toi mon égale. Me montrais-je égoïste quand nous faisons l'amour ? N'ai-je pas toujours respecté ton corps et ton plaisir ? N'ai-je pas toujours été un gendre parfait pour tes parents ? N'ai-je pas respecté ton désir de ne pas avoir d'enfant ? Ta préférence pour une maison individuelle plutôt que pour un appartement en centre-ville ? N'ai-je vraiment fait aucune concession sur ce qui comptait ? Si j'avais le moindre espoir qu'une argumentation en bonne et due forme pouvait me soustraire à ton verdict, je noircirais des pages et des pages de tout ce que tu n'as pas dit tout à l'heure, de tout ce à quoi tu n'as pas rendu justice. Tous les petits déjeuners que je t'ai apportés au lit. Tous les petits mots que je t'ai

laissés sur le frigidaire. Toutes les fantaisies dont j'ai essayé de t'amuser quand tu étais triste. Mais à quoi bon me donner cette peine ? Tu as déjà fait les comptes, et tu les as trouvés déficitaires. J'ai fait faillite, et tu m'as liquidé.

18h02

Quand je t'ai demandé pourquoi tu ne m'avais pas parlé plus tôt, tu m'as dit : « Parce que j'ai été élevée à faire des concessions, à prendre sur moi, à absorber les chocs pour le bien-être général, mais même si je ne disais rien, pendant toutes ces années, je remarquais tout. » De toutes les phrases terribles que tu as prononcées, celle-ci a été la pire - peut-être pas par son effet immédiat, mais par ce qu'elle amorce, et qui n'est rien de moins que la lente déstructuration de notre mémoire commune. Cette phrase est une maladie qui infecte nos souvenirs, et qui se répand, petit à petit. J'étais heureux, Karine, et rien ne me laissait supposer que tu ne l'étais pas. Rien ne me laissait supposer que tu n'étais pas d'accord. Que tu taisais quelque chose d'essentiel. Que tu ravalais tes reproches, tes frustrations, tes rancunes, comme des couleuvres immondes. J'ai été élevé, quant à moi, à exprimer mes désirs, et mon crime est peut-être d'avoir trouvé tout naturel qu'il en allât de même pour toi. Le désir, le désaccord, ne sont pas, dans mon monde, des choses qui se décryptent, mais des choses qui se posent, qui s'affirment et qui se déploient en toute transparence. Je suis abasourdi d'entendre que tu as fait semblant toutes ces années, d'aimer ce que j'aimais, de prendre part à mes décisions, pendant qu'en toi-même, tu pensais : « Il ne voit pas ce que je ressens, il ne pense qu'à lui. »

Tu n'as pas le droit de me reprocher de n'avoir pas pris en compte ce que tu n'as jamais mis sur la table. Il y a là quelque chose de l'ordre du mensonge, de la duplicité, qui me fait horreur. J'ai l'impression d'avoir vécu dans un piège.

21h35

Quel drôle de piège, tout de même, que celui où la victime est heureuse, et où le chasseur ne l'est pas.

03h12

Je ne renie pas tout ce que je viens de t'écrire, ni ma colère, ni mon sentiment d'injustice. Mais j'essaie, j'essaie vraiment de comprendre. Et il y a, dans tout ce que tu m'as dit, une fenêtre ouverte sur quelque chose que je peux entrevoir. La Provence. Et c'est ce détail unique, cette meurtrière étroite, qui me donne peut-être accès à l'intériorité énigmatique et presque hostile que je découvre chez toi. La Provence. Si je suis honnête, je suis obligé de le reconnaître : je savais que tu n'aimais pas ces vacances, et je te les ai imposées pendant des années. Tu n'as jamais insisté, tu n'as jamais fait de mes vacances un enfer, comme tu m'accuses de le faire quand je me force à faire quelque chose de mauvaise grâce. Au contraire, tu t'es effacée devant ce désir que tu savais puissant chez moi. Tu as fait en sorte que je sois heureux.

Alors, sur ce point précis, je n'ai pas le droit de mentir. Je dois te concéder que j'ai été heureux dans ma Provence sur le sacrifice de ton Ecosse ou de ta Norvège, je le savais, et cela n'a pas diminué mon bonheur. Et ce sacrifice, je l'ai recommencé, rituellement, chaque fois que cela m'a été possible.

03h50

Est-ce que le bonheur est toujours construit sur le sacrifice de quelqu'un ? Le bonheur des riches, sur l'exploitation des pauvres, et le bonheur des hommes, sur les désirs inexprimés et les déceptions ravalées de leurs épouses ? Tu me l'as dit, d'ailleurs, et je ne l'ai pas compris sur le moment. Pour que je vive dans un monde débarrassé des tracas, il a bien fallu que quelqu'un les prenne en charge pour moi.

Tu m'as fait vivre de magie, Karine, pendant quinze ans, dans la féérie d'un bonheur partagé, d'une vie facile et sans désaccord, d'une union sans nuage. Je l'appelais l'eau transparente de notre mariage, quand j'en parlais à ma psy.

Et aujourd'hui je me rends compte que la magie demande de la sueur et du sang, que le bonheur est une construction maintenue à bout de bras par des petites mains épuisées, et que l'union sans nuage n'est possible que lorsque l'un des deux avale tous les nuages, dès leur apparition, jusqu'à s'en rendre malade.

5h39

Dois-je te remercier ou te maudire pour ces quinze années d'illusion ? Est-ce du temps que je t'ai volé ? Que tu m'as volé ? Du temps que nous avons tous les deux perdu ? Je n'en sais rien, il me semble que mon coeur a été ravagé par une grande marée, et que

toute cette immensité écrasante s'est retirée au large. Il n'y a plus ni passion ni colère. Juste une tristesse qui imprègne toute chose, ma vie est une surface molle et mouvante, imbibée de tristesse, qui dégorge à chaque pas son eau salée.

Je me demandais tout à l'heure comment je réagirais si tu revenais vers moi, si tu me proposais de rebrousser chemin, de revenir en arrière. Même s'il te restait de l'amour pour moi, ce qui n'est pas le cas, car tu m'as trompé deux fois, une fois avec Guillaume, et une fois avec l'auteur des lettres - je crois que trop de choses se sont brisées aussi en moi. Je n'y croirais plus.

Et c'est cela, peut-être, qui a fait refluer la marée, qui a laissé à nu mon coeur spongieux, dévasté, imbibé de larmes. L'idée que quoi que nous fassions l'un et l'autre, notre histoire ne pourra jamais aboutir. Comme un texte raturé, qu'on se refuse à reprendre, parce qu'on sait qu'il possède un vice interne, une infirmité de sens et de structure, qui ne lui permettra pas de tenir jusqu'au bout.

Je ne te souhaite pas d'être follement aimée, car tu l'as déjà été, et cela ne t'a pas comblée. Je te souhaite ce que je n'ai pas su te donner, et ce que tu n'as pas osé prendre : la liberté. C'est elle aussi que j'offrirai à ma prochaine compagne, en souvenir de tous les renoncements que je t'ai laissé t'infliger au nom de « ma chère fiction » - cette fiction que j'aimais tant, parce que je la croyais nôtre, et qui n'était que mienne.

Karine ne voulait pas que la lettre finisse. Et pourtant, elle se terminait là, abrupte et éternellement inachevée. Ses larmes coulaient sans retenue depuis tout à l'heure, et elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais vraiment cru qu'Arsène la laisserait partir - cette rupture, cette liberté qu'elle avait désirées, revendiquées, obtenues, lui paraissaient aujourd'hui inutiles et détestables. Arsène lui manquait. Elle ne supportait pas l'idée que son aveu eût des répercussions sur l'intégralité de leur histoire, en eût modifié la signification et profané la beauté. Elle se révoltait contre elle-même, contre sa sottise, sa prétention, quand elle mesurait seulement aujourd'hui la valeur de ce qu'elle avait délibérément jeté et perdu.

La dernière partie de la lettre datait de 5h39. Karine songea qu'ensuite, Arsène avait dû prendre un taxi jusqu'à la maison. Il était entré sans faire de bruit, il avait pénétré délicatement dans la chambre, comme il le faisait toujours, pour ne pas la réveiller. Arsène était toujours si attentionné quand elle dormait - elle, l'éternelle dormeuse qu'il veillait à pas de loup, avec des gestes feutrés et assourdis.

Elle se rappela un jour déjà lointain où elle lui avait demandé pourquoi il l'avait laissée dormir si longtemps. Il lui avait répondu, avec une expression douce et amusée : « Les rêves sont sacrés. Il ne faut jamais interrompre un rêve. »

Lundi 16 novembre

Rien ne paraissait normal, aujourd'hui, comme si on se trouvait non dans le monde réel, mais dans une sorte de caricature du monde, dont chaque détail semblait à la fois trop accusé et légèrement faux. Arsène lui-même ne jouait pas son rôle habituel; depuis qu'il savait qu'il ne lui restait que quelques semaines à enseigner à ces élèves, il ne parvenait plus à donner le change. En les regardant s'installer dans la classe, conscient d'être lui-même un peu engoncé dans la seule chemise neuve, trop colorée, qu'il avait trouvée à acheter un dimanche matin, il ne se sentait ni net, ni bien rasé, ni tout à fait lui-même.

Heureusement, il pourrait rentrer à la maison dans trois heures. Karine serait partie au travail. Il pourrait se laver de ce week-end d'errance et de larmes qui lui donnait ce matin une sorte de gueule de bois.

Etre là, paradoxalement, lui faisait du bien, et il éprouvait même une angoisse à l'idée qu'en janvier, il faudrait recommencer une autre mascarade, mais sans les élèves. Ces jeunes gens imparfaits et vivants, naïfs et attachants, l'amarraient au réel. Tandis qu'il déballait consciencieusement le petit matériel dérisoire de son heure de cours, son marqueur noir, sa liste d'appel, sa pochette en carton si usée qu'elle tombait presque en lambeaux, il se rappela l'une de ses séances chez la psy, quand il prétendait pouvoir « réparer le réel ». Il fit un effort conscient, essaya de faire un pas de côté pour transformer la scène qu'il vivait en autre chose, mais il se sentit vide. L'énergie d'imagination qu'il déployait d'ordinaire pour insuffler de la beauté au réel - et Dieu sait que ce matin, le réel, défiguré, en avait bien besoin - lui manquait. Il était à sec.

Idriss s'était installé au fond de la salle, l'air vide. Son corps et son visage, capables d'exister si fort, étaient aujourd'hui éteints. Il était devenu presque transparent.

- Monsieur, dit une jeune fille, on va faire l'heure de vie de classe aujourd'hui ? Pour présenter les formations post-bac ?

Arsène eut une grimace involontaire. La voix acidulée de la jeune fille lui avait fait l'effet d'une petite douche glacée le tirant de sa torpeur. Il avait oublié cette heure de vie de classe. Il comptait sur la littérature - ô ! *la dernière auberge* ! - pour survivre à sa matinée. Mais même cela lui serait refusé. Il n'avait plus de femme, il était muté à la rentrée de janvier, il était obligé de porter une chemise de couleur, et il ne pouvait même pas faire son cours tranquillement. Il présenta rapidement les différentes formations, l'université, les BTS, les écoles payantes, les classes préparatoires, les concours niveau bac. Pour lui,

ce paysage était familier et reconnaissable, mais les élèves s'y perdaient comme dans une forêt sans repères, et leurs questions fusaient comme autant de sirènes de détresse.

- Est-ce qu'on peut devenir infirmière puéricultrice après une classe préparatoire ?
- Monsieur, si on veut devenir vétérinaire, c'est possible si on a arrêté les maths ?
- Qu'est-ce que je peux faire avec les spécialités danse et SVT ?

Arsène s'efforçait de répondre, avec patience, dans le brouhaha généralisé. Non, il n'était pas possible de faire une école d'ingénieur si on avait abandonné les maths et la physique. Oui, le BTS audiovisuel était très sélectif et recrutait de préférence avec l'option cinéma.

Idriss ne parlait pas. Ne posait aucune question. Regardait dans la direction d'Arsène, mais légèrement à côté. La cacophonie offrait à ceux qui voulaient s'en extraire une porte de sortie grande ouverte.

- Si on faisait un tour de table ? finit par proposer Arsène. Je vais noter les souhaits de chacun pour le conseil de classe et donner des conseils, ce sera plus simple.

Les élèves, épuisés par leur propre bruit, se rallièrent à ce retour au calme, et Arsène commença à appeler les noms. Il entendit, souvent pour la première fois, ce que les élèves voulaient devenir. Ces pauvres ambitions, ces tout petits rêves, lui firent de la peine. Et quand vint le tour d'Idriss, il ne put s'empêcher de le regarder, plein d'espoir. Qu'espérait-il au juste ? Une compensation pour toutes ses pertes ? Une rédemption ?

Le jeune homme dit, d'un ton neutre, qu'il allait postuler dans un BTS Relation Client. Et Arsène, qui n'avait commenté aucun des vœux émis par les autres, qui s'était astreint à la réserve la plus stricte, sans émettre aucun jugement, ne put se retenir.

- Tu ne veux pas tenter une école de théâtre ?
- Je n'aurai jamais le Conservatoire, et les écoles privées sont trop chères. Et puis, les comédiens crèvent de faim, non ?

Arsène avait envie de lui dire que selon lui, il valait mieux crever de faim sur les planches que de se gaver dans un building, que ni l'argent, ni la sécurité, ni la stabilité, ne valaient les diamants de la rampe et le crépitement éblouissant des applaudissements. Il avait envie de lui dire que l'art valait mieux que tout, qu'il méritait tous les sacrifices, que quand on était artiste on crevait de ne pas créer, plus sûrement que de faim. Que lui, Arsène, n'avait pas envie de vivre dans un monde où Idriss faisait un BTS Relation Client, que cela le rendrait malade, qu'il en mourrait peut-être. Mais il eut l'ultime pudeur de n'en rien faire.

Lui, un modeste fonctionnaire de la Littérature, qui servait sa Déesse avec un dévouement humilié, disant sa messe sacrée pour des indifférents, des profanes, dans le crissement de la craie et les servitudes administratives... Avait-il choisi l'art, lui ?

- Tu as tellement de talent, dit-il seulement.
- Mais ça ne suffit pas, le talent. Laissez tomber.

Les mots, et plus encore le ton, étaient définitifs, et Arsène, sans savoir ce qu'il faisait, poursuivit son tour de table. À la fin de l'heure, il rattrapa Idriss.

- Idriss, je t'en prie ! J'aimerais parler avec toi quelques instants.
- « À moi, Comte, deux mots ? » lui lança Idriss d'un oeil malicieux, qui s'éteignit presque aussitôt.

- Je voulais te dire... Je suis tellement navré de tout ce qui s'est passé autour du club théâtre. Je voulais tellement que nous puissions monter Cyrano. Je comprends que tu m'en veuilles, mais je te promets que j'ai tout essayé.

- Je sais, Monsieur. Je ne vous en veux pas.

Cette absolution, si triste, si résignée, avait un goût amer.

- Il paraît que vous allez quitter l'établissement ? continua le jeune homme.

Les nouvelles allaient vite.

- Il paraît, oui. Pas par choix. Mais moi, moi, ce n'est pas un sujet intéressant, ce dont je voulais parler, c'est de toi, de ton avenir.
- Mon avenir ? Je n'y ai jamais cru, à mon avenir. Mais vous y croyiez tellement fort que j'avais envie de vous faire plaisir.
- Tu mérites d'être un grand comédien de ta génération, Idriss. Tu es un artiste, je te supplie de ne pas faire de BTS Relation-Client.

Idriss sourit tristement.

- Vous êtes gentil, Monsieur, mais vous êtes naïf. Un gars comme moi ne sort pas avec Cerise Barbeau. Un gars comme moi ne réussit pas au théâtre. Je n'ai pas les codes, moi, et je n'ai surtout pas le temps de les apprendre. Il faut que je mange, que je fasse manger ma mère et ma soeur.
- Tu vas enterrer tout ce qui te fait vibrer. Je t'ai vu, à chaque fois que tu es plongé dans un texte. Je sais ce que tu ressens, ce qui te brûle.
- Vous êtes le seul que ça a intéressé. Je vous remercie pour ça. Sincèrement. Vous m'avez ouvert une porte qui m'était interdite. Une porte merveilleuse.
- Que tu ne passeras pas.
- Je l'ai déjà passée, dit-il pensivement. Ne vous inquiétez pas, personne ne pourra me l'enlever, même en BTS Relation Client.

Arsène se sentait au bord des larmes, et ne savait pas quoi dire.

- On ne revient pas de la littérature, ajouta Idriss, comme pour le consoler.

Arsène tordit sa bouche dans tous les sens pour éviter de fondre en larmes.

Heureusement, il fut sauvé par la sonnerie. Idriss lui adressa un dernier regard.

- Ça va aller, Monsieur ?

Arsène ne put retenir complètement l'eau qui mouilla son regard.

- Tu as raison, Idriss. On ne revient pas de la littérature. Et je suis sûr que d'une manière ou d'une autre, tu habiteras ce pays-là.

Idriss hocha la tête, pour ne pas mentir, pour ne pas le contredire, pour ne rien promettre.

Monsieur Drouet devenait sentimental et grandiloquent; c'était le moment de filer. Il remit sa capuche sur sa tête et disparut par la porte, qui sembla l'avaler et l'emporter ailleurs, dans une dimension où Arsène, jamais, n'aurait plus accès.

Ce ne fut qu'à cet instant précis qu'Arsène toucha le fond, et se sentit absolument, radicalement dépouillé.

« Voilà, c'en est fait.

Je me souviendrai longtemps de cette semaine. J'avais déjà perdu Laure. Jeudi, j'ai perdu le travail que j'aimais. Samedi, j'ai perdu ma femme. Et lundi... j'ai perdu quelque chose d'autre, que je n'arrive pas à nommer. Mais je n'avais pas encore tout perdu, avant lundi. C'est ce jour là, et pas avant, que je me suis senti prêt à venir vous voir, à comparaître enfin devant vous, comme je le voulais, comme je le cherchais peut-être, dans toute ma nudité.

Vous vous rappelez ? Il me tardait de savoir ce qui restait d'un homme qui a perdu tous ses oripeaux. Eh bien, ce qui reste d'un homme, je n'en sais toujours rien. Mais ce qui reste de moi commence à m'apparaître, avec une clarté religieuse. C'est comme la solution d'un problème qui nous a longtemps occupés, qu'on a retourné dans tous les sens, ad nauseam. C'est un surgissement évident, qu'on ne peut pas vraiment appeler « soudain » car quand la solution apparaît, on comprend qu'elle a toujours été là. C'est une conversion du regard, plutôt qu'une épiphanie. On trouve enfin le bon angle, la bonne distance, pour que le regard, enfin, trouve son objet. »

- Qu'est-ce qui reste de vous, Arsène ?

« Attendez, ne soyez pas si impatiente. Votre victoire sera totale, tout à l'heure, mais laissez-moi encore tourner autour du pot, faire ces savantes circonvolutions qui sont comme les préliminaires de la *reconnaissance*. J'ai pleuré, lundi, devant Idriss, et même si j'ai toutes les raisons du monde pour expliquer cette émotion, je ne m'en contente pas. Il me faut non pas des raisons, au pluriel, mais LA raison, la seule, l'unique. J'avais envie de pleurer tout d'abord parce qu'il me semblait qu'il gâchait sa vie, en renonçant à l'art, en renonçant à ce pour quoi il était doué. Cela m'emplissait d'une tristesse infinie. Et si je repense à cette tristesse, je ne peux m'empêcher de songer qu'elle est la tristesse de mon propre reflet. Idriss, c'est moi. Un moi plus jeune, plus talentueux peut-être, un moi qui pourrait accomplir ce que moi, je n'ai pas accompli. Moi, je n'ai pas suivi la voie dangereuse et sublime de l'art, je ne m'en suis pas senti digne, je ne m'en suis pas senti capable. Mais cette tristesse pour l'avenir d'Idriss est en fait un regret, une nostalgie de mon passé manqué. Si Idriss avait pu réussir, peut-être que mon renoncement aurait pu prendre la coloration mystérieuse et subtile du sacrifice, avoir un sens, enfin. J'aurais été celui qui ne crée pas, mais qui passe le relais.

Mais ce n'est pas tout à fait à cet instant que j'ai pleuré. Ce n'est pas non plus tout à fait de tristesse et de regret. J'ai pleuré, très exactement, quand il m'a dit qu'il avait déjà

ouvert cette porte, cette porte merveilleuse de la littérature. Quand il m'a dit « On ne revient pas de la littérature. » J'ai dit que je n'avais pas pleuré de tristesse. Le sentiment que j'ai éprouvé quand il a dit ces mots était si puissant, si complexe, qu'il me faut à nouveau m'y arrêter. Il y avait d'abord une certaine joie, une certaine satisfaction. J'avais bien passé le relais. J'avais réussi cela. Il me remerciait de lui avoir ouvert cette porte qui lui était interdite, et j'en ai éprouvé une consolation, un soulagement. Mais ce n'est pas tout encore. Quand il a dit « On ne revient pas de la littérature », cela a été comme si des écailles tombaient de mes yeux.

Je ne sais pas si vous avez vu, il y a quelques années, cette vidéo qui tournait. On appareillait pour la première fois une femme qui avait vécu totalement sourde. Et on la filmait en train d'écouter de la musique pour la première fois. Et, dans les accords de Beethoven, cette femme pleurait. L'émotion qu'elle ressentait, c'était celle d'avoir soudain accès à un monde nouveau, à de nouvelles sensations, à une nouvelle forme de beauté. Et je crois que quand les écailles sont tombées de mes yeux, j'ai pleuré un peu pour la même raison. Quand je lui ai dit : « D'une manière ou d'une autre, tu habiteras ce pays-là », c'était à mon reflet que je parlais. C'était à moi. C'est moi qui habiterai ce pays-là, d'une manière ou d'une autre. C'est cette certitude qui me reste.

- Vous ne l'avez pas nommée. Votre Déesse.

« La littérature. La dernière auberge. J'ai repensé, depuis, à nos séances. Cela fait longtemps, n'est-ce pas, que vous le savez ? »

- ...

« C'est ce que vous vouliez me faire dire, à chaque fois. Avec Pétrarque. Avec les relations textuelles. Avec les lettres pour Karine. Tout prend son sens, maintenant, tout s'ordonne dans un agencement parfait, qui me procure, au-delà de mon terrible dénuement, une intense jouissance.

Il me reste trente ou quarante ans à vivre, si tout se passe bien. Et même s'il ne devait rien m'arriver d'autre, je crois que je pourrais vivre avec juste cela. Lire et écrire.

- Avez-vous des projets d'écriture ?

« Je vais d'abord, longuement, passionnément, désespérément, écrire à Laure. »

Samedi 28 novembre

Epilogue

Cher, si cher Arsène,

Quel autre destinataire que toi pour sortir du silence où j'étais ensevelie vivante, emmurée? À qui d'autre puis-je confier le jaillissement de mon intégrité presque recouvrée ? Tu as été pour moi tout ce que je ne t'ai jamais dit, et tout ce que tu as deviné. Un regard posé sur moi, l'aile d'un désir, le scintillement d'une foi. La possibilité même de vivre dans l'étroit cachot mental où je me débattais. Toi qui m'as offert « *La Vagabonde* », comme une invitation à la liberté.

Je te parlerai de nous, plus tard. Même si ce nous ne devait pas advenir, même s'il n'était que le fruit de mon imagination délivrée. Peu importe, je t'en parlerai quand même, et je te dirai, un à un, tous mes désirs passés et à venir. Mais aujourd'hui il me faut raconter le calvaire, afin de le traverser une dernière fois, afin que je puisse sortir de ses stations désespérantes, et renaître, après être morte.

Car je suis morte. Il m'a tuée de mille façons. Je suis restée sur le carreau, les os brisés, le sexe déchiré, le visage en feu, les cheveux arrachés, les doigts écrasés, tant de fois. La vraie mort n'aurait pas été pire; elle devenait même chaque jour une fin plus désirable, un rêve plus caressant. Et je m'étonne aujourd'hui, je m'émerveille presque, de ma capacité à mourir, à mourir indéfiniment sous ses coups, sans jamais me révolter.

Il faut, il faut que je parle, que je déplace cette montagne de silence.

Cette Laure qui est morte, était douce. Elle n'a jamais cessé d'être une jeune fille, une jeune fille idéaliste et stupide, qui s'est jetée dans l'amour comme dans une religion, et qui croyait grandir, jusqu'à atteindre le ciel, dans la dévotion, la volupté et la souffrance. Cette jeune fille naïve et pieuse a été assassinée - c'est elle qui a tout supporté, parce qu'elle était capable, d'un seul battement de ses cils magiques, de magnifier la mesquinerie, de transcender la laideur, de sanctifier la violence. Elle n'a pensé qu'à lui - à son bien-être à lui, à ses désirs à lui, à ses frustrations, à ses fêlures, à ses angoisses, à ses larmes. Elle a tout ressenti de lui, elle a tout compris, elle a tout pardonné. Elle pourrait écrire un livre entier de son point de vue d'assassin, car elle a vécu par et à travers son coeur, tandis que le sien, asphyxié, se taisait, s'excusait de battre, ralentissait son pouls presque jusqu'à l'extinction.

Je ne m'explique pas comment cela a pris fin.

Comment je suis passée, d'un jour à l'autre, de cette jeune fille qui gardait jalousement sa « passion de la Nuit », à la lumière soudaine. Tout ce que je sais, c'est que la jeune fille est morte, et que l'étau mental qu'elle supportait héroïquement, absurdement, depuis tant d'années, n'a plus serré que du vide.

J'ai entamé des démarches, je suis en train de changer de nom. On me dit qu'il ne me retrouvera pas.

Je tiens beaucoup à changer de nom. Ce qui a survécu, en moi, cette femme de seconde main, cette femme recyclée, pétrie des cendres de l'autre, est entièrement nouvelle. Elle ne sait pas encore marcher, elle n'a pas d'habitudes, pas de préjugés. Elle ne sait pas où elle va. Elle vient de naître et s'émerveille de ce vaste monde que la vie lui avait caché. Elle est belle et les hommes se retournent sur elle dans la rue.

Je suis vivante, Arsène. Infiniment plus vivante d'être morte déjà. Le moindre rayon de soleil me réchauffe, la moindre musique me donne envie de danser. Je chéris ma liberté comme un trésor incomparable - la liberté à elle seule m'emplit d'une joie violente, indicible.

C'est dans cette joie et dans cette liberté que je te désire. Je ne serai plus jamais la femme de quelqu'un. Je veux garder à tout jamais en moi cette joie précieuse qu'un homme m'a arrachée, et que j'ai retrouvée par miracle.

Mais je pense à toi sans cesse, autant, et même plus, que lorsque j'étais avec lui. Ton souvenir sature ma mémoire, le désir de toi se glisse dans mes rêves et fait battre mon sang, le projet de t'écrire, de te parler, de te revoir, est le seul qui m'intéresse vraiment. Si je ne t'ai pas rêvé, Arsène, si tu existes vraiment, écris-moi.

Ta Vagabonde.

Laure

Du même auteur

Aux éditions GALLIMARD JEUNESSE

- *Paraddict* (2021)
- *Paraddict 2073* (octobre 2024)

Aux Editions du Net :

- *Titania 2.0* (Prix JDMF 2015)
- *La Cité d'Albâtre* (La Cité d'Albâtre, T1, 2014)
- *La Cité Hantée* (La Cité d'Albâtre, T2, 2015)
- *Le Porphyre et l'Albâtre* (La Cité d'Albâtre, T3, 2016)

Aux éditions MAGNARD :

La nouvelle pour adultes Titania est transformée en une saga pour la jeunesse :

- *Titania 3.0* (2017)
- *Titania 4.0* (2018)

Aux éditions VOOLUME

- *La Sorcière des Ecrans* (2016)

Chez litteratureaudio.com :

Romans :

- *L'Organe et la Sonde* (2021)
- *Dix Petites Vieilles* (2020)
- *Par le Fond* (2008)
- *L'Archipel* (2003)
- *Les Artocrates* (La Cité d'Albâtre, T4) (2023)
- *L'Amour, la Mort et la Mer* (2001)

Nouvelles :

- *Juliette au tombeau* (2015)
- *Le cinquante millièmè jour* (2015)

- *La Barbe Bleue, La Petite Sirène* (1999)

Poésie

- *L'Enceinte du Monde* (2004)

Théâtre

- *L'Homme de la Rue* (2018)